U d'/of OTTAWA
39003002115359

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/autourdudivorce00gyp1

4-25-63

GYP

AUTOUR DU DIVORCE

CINQUANTE-QUATRIÈME ÉDITION

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

AUTOUR DU DIVORCE

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

PETIT BOB, 61e édition	1 vol.
LA VERTU DE LA BARONNE, 18e édition	1 —
CE QUE FEMME VEUT...? 18e édition	1 —
AUTOUR DU MARIAGE, 103e édition	1 —
LE MONDE A COTÉ, 22 édition	1 —
UN HOMME DÉLICAT, 22e édition	1 —
PLUME ET POIL, 17e édition	1 —
SANS VOILES, 19e édition	1 —
ELLES ET LUI, 20e édition	1 —
LE PLUS HEUREUX DE TOUS, 14e édition	1 —
SAC A PAPIER, 13e édition	1 —
AUTOUR DU DIVORCE, 51e édition	1 —
JOIES CONJUGALES, 23e édition	1 —
POUR NE PAS L'ÊTRE ! 19e édition	1 —
LES « SÉDUCTEURS » ! 17e édition	1 —
PAUVRES PETITES FEMMES! 18e édition	1 —
MADEMOISELLE LOULOU, 19e édition	1 —
PETIT BLEU, 20e édition	1 —
OHÉ ! LES PSYCHOLOGUES!... 13e édition	1 —
MADEMOISELLE ÈVE, 17e édition	1 —
Ô PROVINCE! 14e édition	1 —
L'ÉDUCATION D'UN PRINCE, 11e édition	1 —
C'EST NOUS QUI SONT L'HISTOIRE !!! 14e édition	1 —
OHÉ ! LA GRANDE VIE !! 12e édition	1 —
UN RATÉ, 15e édition!	1 —
UNE PASSIONNETTE, 20e édition	1 —
MONSIEUR FRED, 18e édition	1 —
CES BONS DOCTEURS! 23e édition	1 —
MARIAGE CIVIL, 13e édition	1 —
MONSIEUR LE DUC, 16e édition	1 —
TANTE JOUJOU, 20e édition	1 —
PAS JALOUSE ! 23e édition	1 —
MADAME LA DUCHESSE, 18e édition	1 —
LE 13e, 18e édition	1 —
LE MARIAGE DE CHIFFON, 75e édition	1 —
PROFESSIONAL-LOVER, 19e édition	1 —
LEURS AMES, 26e édition	1 —
LE CŒUR D'ARIANE, 20e édition	1 —
CES BONS NORMANDS! 20e édition	1 —
LE BONHEUR DE GINETTE, 27e édition	1 —
BIJOU, 33e édition	1 —
EUX ET ELLE, 20e édition	1 —
JOIES D'AMOUR, 27e édition	1 —
LA FÉE SURPRISE, 24e édition	1 —
SPORTMANOMANIE, 15e édition	1 —
MIQUETTE, 24e édition	1 —
LUNE DE MIEL, 27e édition	1 —
MONSIEUR DE FOLLEUIL, 22e édition	1 —
TROP DE CHIC! 20e édition	1 —

Éditions illustrées.

LES CHASSEURS, illustrations de Crafty	1 vol.
PETIT BLEU, illustrations de Marold	1 —

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY

AUTOUR
DU DIVORCE

PAR

GYP

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

Droits de reproduction et de traduction réservés.

PQ
2347
.M6A88
1886

A

MONSIEUR HECTOR CRÉMIEUX

SOUVENIR BIEN AFFECTUEUX

DE SON COLLABORATEUR

GYP

Juillet 1886.

AUTOUR DU DIVORCE

I

PROLOGUE

Un salon chez les D'ALALY.

M. D'ALALY. Age incertain. Élégant, physique agréable.

M. D'HAUTRETAN. Soixante ans; bien conservé; en habit. Un petit bouquet à la boutonnière.

M. DE DOURGAR. Trente-cinq ans, un habit.

MADAME DE DOURGAR. Vingt-cinq ans. Robe décolletée.

Ils sont assis, dans des attitudes accablées, sauf M. D'ALALY qui arpente le salon d'un air sombre, en regardant la pendule. Il est minuit et demi.

M. D'HAUTRETAN. — Je commence à être réellement inquiet... Vous êtes sûr qu'elle n'était pas en toilette du soir, lorsqu'elle est sortie?

M. D'ALALY. — Absolument sûr... Je l'ai vue monter dans le fiacre qu'elle avait envoyé chercher.

M. D'HAUTRETAN. — Et il était?...

M. D'ALALY. — Cinq heures et demie, à peu près.... Mon Dieu!... Mon Dieu!...

M. D'HAUTRETAN, *très agité aussi.* — Voyons, mon cher ami, calmez-vous... il n'est probablement rien arrivé à Paulette.

M. D'ALALY. — Mais alors, ou est-elle?... J'espérais qu'elle avait dîné chez vous ou chez madame de Dourgar...

MADAME DE DOURGAR. — Non... Nous l'avons quittée à la sortie du Concours hippique... Elle se sauvait au milieu de la foule, comme si elle avait été poursuivie.

M. D'ALALY, *amer*. — Parfaitement! Elle cherchait à me perdre!... mais je l'ai rattrapée au moment où elle montait dans le coupé; j'y suis monté avec elle, et c'est en rentrant que nous avons eu une explication...

M. D'HAUTRETAN. — Aïe! Aïe! Aïe!... Vous abusez de l'explication, vous!...

M. D'ALALY. — Vraiment!... Ah! bien, je voudrais vous voir à ma place!... Vous en parlez bien à votre aise; ma belle-mère est une sainte!...

M. D'HAUTRETAN, *convaincu*. — Une sainte ,effectivement.....

M. D'ALALY. — C'est même à cause d'elle que j'ai épousé sa fille, espérant qu'elle lui ressemblerait...

M. D'HAUTRETAN. — Oh!... pas du tout!... Paulette est beaucoup plus d'Hautretan que Recta.

M. D'ALALY. — Eh! malheureusement!... (*Avec explosion.*) Pourvu qu'elle ne se soit pas fait écraser!... elle qui ne sort jamais à pied!...

M. DE DOURGAR. — Mais puisqu'elle était en fiacre!

M. D'ALALY. — C'est vrai, mais... où est-elle?... Où a-t-elle pu dîner?... Il n'y a que chez vous qu'elle aille ainsi à l'improviste... J'étais convaincu que j'allais l'y trouver...

MADAME DE DOURGAR. — Quand nous sommes rentrés de l'Opéra et qu'on nous a dit que vous étiez venu chercher Paulette, nous avons été stupéfaits...

M. D'HAUTRETAN. — C'est comme moi !... J'avais promis à ma femme d'aller la retrouver au concert des Rechampy, à minuit. Je passe à la maison en sortant du cercle, et j'apprends que d'Alaly est venu demander si Paulette avait dîné avec nous... et qu'il semblait bouleversé. Alors, j'arrive ici...

M. D'ALALY, *désespéré*. — Mon Dieu !... Mais où est-elle !... Où est-elle !... (*A madame de Dourgar.*) Si elle était chez vos parents?

MADAME DE DOURGAR. — Oh ! je ne crois pas!

M. D'ALALY. — Elle aime beaucoup votre père... elle a une grande confiance en lui... et dame... elle est peut-être allée lui demander conseil comme ami et... même comme avoué... Avec une toquée comme elle... on ne sait pas...

MADAME DE DOURGAR. — A cette heure-

ci?... Mais papa est couché depuis trois heures!

M. DE DOURGAR, *qui ne s'amuse pas et désire aller prendre l'air.* — Je puis toujours courir chez M. Bonavy... (*Bas, à sa femme.*) Je ne reviendrai pas, je vous renverrai la voiture... (*Il s'esquive.*)

M. D'HAUTRETAN, *regardant la pendule.* — Dire qu'en ce moment, ma femme est convaincue que je reste à la partie au lieu d'aller écouter madame Lalo et mademoiselle Weber... Heureusement elle ne sait pas la vérité!... et j'ai défendu qu'on la prévienne quand elle rentrera... Ah! bien, il ne manquerait plus que ça!

M. D'ALALY, *la tête plongée dans ses mains.* — Mon Dieu!... Mon Dieu!...

M. D'HAUTRETAN, *très inquiet, mais surtout très énervé.* — Au lieu de gémir, vous feriez mieux d'être une autre fois plus... adroit

avec votre femme... Une nature comme celle de Paulette a besoin de ménagements... Vous la taquinez sans cesse pour des riens...

M. D'ALALY, *les yeux au ciel.* — Des riens!... Seigneur!

M. D'HAUTRETAN, *bourru.* — Des riens, je maintiens le mot. Eh bien, elle s'ennuie, cette enfant!... Elle est écœurée de la vie qu'elle mène... et... (*Avec hésitation.*) il ne serait pas impossible qu'elle voulût en finir, par quelque... coup de tête avec cette existence...

M. D'ALALY, *bondissant.* — Oh!... (*Il prend son chapeau qui est posé sur un meuble.*)

M. D'HAUTRETAN. — Où allez-vous?

M. D'ALALY. — A la Morgue!

MADAME DE DOURGAR, *effarée.* — Comment à la Morgue?... Pourquoi?

M. D'ALALY, *tragique.* — Pour voir si elle n'y est pas!

M. D'HAUTRETAN. — Ah! ça! Vous devenez fou!

M. D'ALALY. — Mais c'est vous qui, à l'instant, disiez qu'elle voudrait en finir avec une existence que...

M. D'HAUTRETAN. — Eh! vous avez mal compris ma pensée!... (*A part.*) Pas à la hauteur de sa femme, mon gendre!...

M. D'ALALY, *soupçonneux.* — Mais alors, quelle est-elle donc, votre pensée?

M. D'HAUTRETAN, *un peu embarrassé.* — Elle est... complexe... C'est assez difficile à dire...

M. D'ALALY, *pointu.* — Si complexe qu'elle soit, je tiens à la connaître... et je vous prierai de vouloir bien me l'expliquer?...

M. D'HAUTRETAN. — ... Eh! laissez-moi tranquille!... Je ne vous expliquerai rien du tout!... Vous êtes assez grand pour comprendre tout seul!...

M. D'ALALY. — Je comprends une chose, c'est que, si votre fille avait été mieux élevée...

M. D'HAUTRETAN. — Comment, mieux élevée?... Quand il n'y a pas cinq minutes encore, vous disiez l'avoir épousée parce que les exemples qu'elle avait eus sous les yeux vous rassuraient pour l'avenir...

M. D'ALALY. — Eh ! je ne parlais pas de vous !...

M. D'HAUTRETAN. — Vous aviez tort, Monsieur !... je n'ai jamais donné que de bons exemples à ma fille...

M. D'ALALY. — Vous !... Allons donc ! Quand je pense qu'à votre âge, vous faisiez la fête avec moi...

M. D'HAUTRETAN. — Plaignez-vous en donc !... C'est grâce à ça que vous avez connu Paulette et que vous l'avez épousée !

M. D'ALALY. — Ah! parlons-en!... Une jolie affaire que j'ai faite là!

(*La porte s'ouvre, et Paulette paraît. Elle est ravissante. Toilette de pékin gris, capote de paille anglaise à botte de lilas. Elle porte sur son bras une grande pelisse et tient à la main plusieurs morceaux de gaze de différentes couleurs. Cris, exclamations diverses.*)

M. D'ALALY, *transporté.* — Enfin!!!

MADAME DE DOURGAR, *joyeuse.* — Paulette!...

M. D'AUTRETAN, *plus calme.* — Ah! te voilà, toi!

PAULETTE, *répondant à son père.* — Me voilà! (*A madame de Dourgar.*) Bonsoir Geneviève. (*Elle ne regarde pas M. d'Alaly*).

MADAME DE DOURGAR. — Est-ce que Jacques t'a trouvée chez papa?

PAULETTE, *surprise.* — Chez?... (*Elle*

éclate de rire.) Non !... ce n'est pas de chez M. Bonavy que je viens !

M. D'ALALY, *d'un ton sévère.* — Ah !... Et d'où venez-vous ?

PAULETTE, *le regardant par-dessus l'épaule.* — Vous ne le savez pas ?...

M. D'ALALY, *anxieux.* — Comment... cette menace ?... c'était sérieux ?...

PAULETTE. — Tout ce qu'il y a de plus sérieux...

M. D'ALALY, *suffoqué.* — Et vous osez...

PAULETTE. — Et j'ose. — Bonsoir papa !... Bonsoir Geneviève !... Je vais me coucher, car je n'en peux plus !

M. D'ALALY, *furieux.* — Pas avant d'avoir expliqué votre conduite...

PAULETTE, *tranquillement.* — Elle est inexplicable !...

M. D'ALALY. — Je vous forcerai bien à parler... Il faut que votre père sache... (*A*

M. d'Hautretan.) Imaginez-vous que tantôt... en sortant du Concours hippique, où votre fille avait la tenue la plus indécente...

PAULETTE, *montrant sa robe.* — Cette robe-ci !... Vous pouvez juger...

M. D'ALALY. — Ce n'est pas de la toilette que je veux parler... vous me comprenez...

PAULETTE. — Non !... je ne vous comprends jamais ! (*A madame de Dourgar qui fait un mouvement pour se lever.*) Reste donc... tu ne me gênes pas !...

M. D'ALALY, *s'adressant toujours à M. d'Hautretan.* — Donc, j'ai fait à Paulette des observations au sujet de la façon dont elle se tient, se laissant faire la cour par une foule d'imbéciles, plus compromettants les uns que les autres...

PAULETTE. — Pas ma faute, ça !...

M. D'ALALY, *continuant.* — Montespan, Fryleuse, Gaillac, le petit d'Ignar, du Hel-

der, et surtout ce vieux ramolli de duc de Grenelle... et cet affreux prince de Calabre, qui traîne partout, dans tous les coins, comme une petite loque défraîchie.

PAULETTE, *narquoise.* — Défraîchie est inutile, loque suffisait...

M. D'ALALY. — Alors, au lieu de s'excuser...

PAULETTE. — S'excuser de quoi?

M. D'ALALY. — ... Elle me répond : « Ah! c'est comme ça!... Je me conduis très bien et vous me soupçonnez, vous me réprimandez, vous m'ennuyez tout le temps!... Ah! vous me parlez de Gaillac, de Fryleuse, de Montespan, du prince, du duc de Grenelle, et du reste... et vous savez bien qu'ils flirtent avec moi... innocemment... jusqu'à présent... Eh bien, vous allez voir!... » Je demande quoi? elle se met à rire, envoie chercher un fiacre, et y monte sous mon nez, en me criant : « J'y vais! »

M. D'HAUTRETAN. — Où çà?...

M. D'ALALY. — Je n'en sais rien... mais vous pensez bien que, depuis ce moment-là...

M. D'HAUTRETAN. — En effet... Voyons, Paulette... réponds?... Ton mari a le droit d'exiger de ta conduite une explication...

PAULETTE. — Je vous l'ai dit : elle est inexplicable, ma conduite !... Enfin... si vous y tenez... je veux bien vous raconter ce que j'ai fait... ça en vaut vraiment la peine !...

M. D'ALALY, *la tête dans ses mains.* — C'est affreux !...

PAULETTE. — Je suis donc partie, disposée à... mériter les reproches de mon mari... j'ai été chez un de ceux qu'il accusait... Oh! je n'ai eu que l'embarras du choix !.. tous m'avaient suppliée de leur accorder des rendez-vous... et, naturellement, je faisais celle qui n'entend pas... mais j'entendais tout de même... heureusement !.. puisque, — grâce

à mon mari, — ça devait servir !... Quand je dis servir... enfin !...

M. D'HAUTRETAN. — Paulette !... je t'en prie... songe à ce que tu dis?...

PAULETTE. — J'y songe !... (*Comme se parlant à elle-même.*) Oui ! ça a été plus fort que moi !...

M. D'ALALY. — Oh ! elle est cynique !...

M. D'HAUTRETAN. — Mais... mon enfant... on se domine...

PAULETTE. — Pas moi !... Je ne peux pas !...

M. D'HAUTRETAN, *à part.* — C'est une vraie d'Hautretan !...

PAULETTE. — Oh ! j'ai fait mon possible !... Je suis retournée cent fois sur mes pas, me raisonnant... me répétant que je n'étais pas la première dans cette situation là... qu'il fallait prendre sur moi...

M. D'HAUTRETAN. — Eh bien?

PAULETTE. — Eh bien, va te faire fiche !.. impossible, je n'ai pas pu !...

(*M. d'Alaly tombe anéanti sur un fauteuil. Madame de Dourgar consternée, examine craintivement Paulette qui semble très calme*).

M. D'HAUTRETAN, *ému.* — Paulette !... tu n'as pas l'air de te rendre compte... C'est grave, très grave...

PAULETTE. — Parbleu ! je le sais bien, que c'est grave ! C'est même très embêtant !

MADAME DE DOURGAR. — Ah ! tu regrettes ?...

PAULETTE. — Ah ! je t'en réponds !...

M. D'ALALY, *menaçant, mais relativement satisfait de ce regret.* — Chez qui êtes-vous allée ?...

M. D'HAUTRETAN, *s'interposant.* — Mais... il serait préférable... Tout à l'heure... quand vous serez plus calme...

M. D'ALALY, *le repoussant.* — Non... je

veux tout savoir... (*A Paulette.*) Répondez?... Chez qui êtes-vous allée?...

PAULETTE. — Chez le duc de Grenelle, d'abord...

M. D'HAUTRETAN, M. D'ALALY et MADAME DE DOURGAR, *saisis.* — Comment, d'abord?...

PAULETTE. — Oui... parce que, à ce moment-là, je n'étais pas encore absolument décidée à... justifier les craintes de...

M. D'ALALY, *haletant.* — Tandis qu'après?...

PAULETTE. — Ah! après, j'étais résolue!...

M. D'ALALY, *tremblant.* — A quoi?...

PAULETTE, *très calme.* — A tout... Mais si vous m'interrompez tout le temps!... Voulez-vous, oui ou non, que je vous raconte ce qui m'est arrivé?

M. D'HAUTRETAN, *vivement.* — Non, non...

M. D'ALALY. — Laissez-la parler, au

contraire... (*Amer.*) je suis curieux de connaître les... aventures de ma femme...

PAULETTE. — Ah! le fait est que c'est raide! j'arrive chez le duc... il s'habillait pour aller dîner au cercle... On me fait attendre dans le salon... C'est très joli, chez lui!... des bibelots... sans abus... pas l'air bric à brac du tout... Tout en attendant, je réfléchis et je me dis : « Non, décidément, pendant que j'y suis, j'aime mieux ne pas faire les choses à demi!... je vais aller chez Montespan... seulement, il faut le prévenir... » Alors je m'installe au bureau et j'écris un mot... (*Mouvement de M. d'Alaly.*) Oh! pas de phrases... un mot... tout simple... « Irai vous voir à neuf heures » et je signe... « Hautretan-Alaly », parce que, « Paulette », je trouvais ça un peu intime...

M. D'ALALY, *anéanti.* — Oh!!!

PAULETTE. — Le duc paraît; beau comme

un astre... bichonné... parfumé... sanglé... On ne m'ôtera pas de l'esprit que ce vieux met un corset...

M. D'HAUTRETAN. — Paulette!... va donc au fait...

PAULETTE. — Au fait... au fait... ça vous est bien facile à dire... Enfin, j'explique au duc, qui me souriait béatement, qu'il se méprend sur mes intentions... et je le prie de remettre à Montespan ce petit mot très pressé.....

M. D'ALALY, *indigné*. — Et il accepte?

PAULETTE. — Sans enthousiasme... mais il accepte tout de même... et il me dit : « Justement Montespan dîne ce soir au club, je vais lui donner ça dans cinq minutes... » Je le remercie et je file... Je mourais de faim!... J'entre au café Anglais où on me connaît bien, et je me fais servir à dîner dans un ca-

binet... ils étaient ahuris de me voir comme ça toute seule!...

M. D'ALALY, *de plus en plus navré.* — Moi qui n'ai pas dîné!...

PAULETTE. — Après ça, je me mets en route... J'avais toujours mon fiacre, mais comme il était venu me chercher ici, j'aimais mieux en changer; je me fais conduire à la Madeleine, où je monte dans un autre fiacre; alors, celui que je quitte se met à m'injurier. J'étais très ennuyée... A quelques pas de chez Montespan... rue Marignan, je renvoie mon second fiacre... Et puis, la peur d'être reconnue me prend, et je retourne au faubourg Saint-Honoré acheter un voile... mon premier voile... (*Elle montre un des morceaux de gaze qu'elle a posé sur un fauteuil avec sa pelisse.*)... le marron!... Heureusement, les boutiques étaient encore ouvertes!... En passant devant une glace, je m'aperçois... je ne

me trouve pas suffisamment méconnaissable. J'achète alors un second voile, le bleu marin... (*Elle montre un autre morceau de gaze.*) et je reviens chez Montespan...

M. D'HAUTRETAN, *au supplice.* — Assez, assez...

M. D'ALALY, *sévère.* — Je vous ai prié de la laisser parler...

PAULETTE, *à son père.* — Il a raison, vous ne savez pas le plus drôle!...

MADAME DE DOURGAR, *consternée.* — Paulette... en vérité...

PAULETTE. — Je reviens donc... et, en approchant de la maison de Montespan, voilà que je suis prise d'une peur!... Elle est pareille à toutes les maisons de la rue Marignan, cette maison, eh bien, elle me paraissait énorme!... le double plus haute que les autres... plus noire aussi... et puis, je me sentais des jambes en coton... J'allais, je

venais, sans oser entrer sous la voûte... J'ai bien fait cent fois la longueur de la rue... Enfin on a fermé la porte cochère... il ne passait plus personne !... et je n'osais toujours pas !... Encore moins... il aurait fallu sonner !. Et Montespan ?... Montespan qui est si gentil me faisait peur aussi ! Est-ce assez cocasse, hein ?... C'est bien plus difficile qu'on ne croit de se mal conduire !... puisqu'il est convenu que ça s'appelle se mal conduire ! Et pourtant, je me raisonnais, je m'activais... Ah ! ouiche !... Impossible de me décider !...

M. D'ALALY, *anxieux.* — Après ?

PAULETTE. — Tout à coup, j'aperçois quelqu'un qui marche derrière moi, tout près... Je marche plus vite... le quelqu'un presse le pas... je cours... il me poursuit, j'arrive ici affolée, toujours suivie... Eh bien c'était...

M. D'ALALY, *menaçant.* — Montespan ?...

PAULETTE. — Non!... Mon ombre!... Quel trac! Seigneur!...

M. D'HAUTRETAN, *ravi.* — C'est ça ton... aventure?.

PAULETTE. — Oui papa!... Ai-je été bête, hein?...

M. D'ALALY, *ironique.* — Paulette ne nous raconte que ce qu'elle veut bien que nous sachions...

PAULETTE. — Avec ça que je me gênerais!... Quand je vous dis que mon plus vif désir était que vous fussiez trompé... Ah! mais là! bien!...(*D'un air désolé.*)Je n'ai pas pu!... et j'ai été rudement étonnée, allez!... Imaginez-vous Listz, se mettant au piano et ne se trouvant plus de doigts!... Quel saisissement!...

M. D'HAUTRETAN. — Ainsi tu me donnes ta parole que...

PAULETTE. — Ma parole! Ça t'épate,

papa?... Que veux-tu... on n'est pas parfait!...

M. D'ALALY, *ragaillardi*. — Ainsi, Paulette, ma Paulette chérie!..

PAULETTE, *énervée*. — Oh! vous, laissez-moi tranquille! vous pouvez rentrer vos appellations tendres!... C'est vous qui êtes cause de tout!... Vous m'embêtez tellement, que je n'ai même plus l'entrain nécessaire pour me venger... Ah! mais je trouverai bien autre chose... je ne veux plus vivre comme ça!...

(*Un domestique introduit un grand monsieur, gros, frais, souriant, les cheveux blancs, les yeux vifs.*)

MADAME DE DOURGAR. — Ah! voilà papa!

PAULETTE, *courant au-devant de lui*. — Bonsoir, monsieur Bonavy!...

M. BONAVY, *surpris de voir Paulette*. —

Ah! ça !... qu'est-ce que mon gendre est venu me chanter...

M. D'HAUTRETAN. — Mon ami, Paulette est retrouvée! Nous avions eu l'idée qu'elle était peut-être chez toi...

M. BONAVY, *étonné*. — A une heure du matin?

M. D'ALALY. Paulette est partie à la suite d'une légère discussion...

PAULETTE. — Une *légère* discussion!... Si vous aviez entendu ça!...

M. D'ALALY. — Peu importe!... elle est partie comme une petite folle... et je craignais... ou plutôt j'espérais... Enfin, nous pensions qu'elle était peut-être allée chez vous!...

M. BONAVY. — Pourquoi faire?

M. D'HAUTRETAN. Pour te demander un conseil, parbleu!

M. BONAVY, *surpris*. — Comment... Est-ce que Paulette veut divorcer?

PAULETTE, *bondissant sur M. Bonavy.* — Divorcer!... Eh bien, mais la voilà, l'idée!... C'était si simple!... Et moi qui ne songeais pas à ça!... Ah! mon bon monsieur Bonavy... que je vous remercie de m'avoir aidée à trouver ce que je cherchais!....

M. BONAVY, *effaré.* Comment, c'est moi qui... Ah! bien, voilà qui est fort!

PAULETTE. C'est sans le faire exprès!... Mais vous me rendez tout de même un fier service,... allez!

M. D'ALALY. Paulette! ... vous ne pensez pas sérieusement à...

PAULETTE, *avec explosion.* — Non?... Eh bien vous allez voir ça!... Divorcer!!! c'est-à-dire être libre! avoir la paix, pouvoir aller, venir tranquillement, parler à celui-ci ou à celui-là sans être accusée de... fornication!..

M. D'HAUTRETAN. Voyons, Paulette...

PAULETTE, *exaspérée.* — Il n'y a pas de :

« Voyons, Paulette », je divorcerai !... car je n'en peux plus, à la fin ! La séparation, c'était bête ! C'était une demi-mesure !... tandis que le divorce !... A la bonne heure !...

M. BONAVY. — Mais on ne divorce pas comme ça, ma chère petite... il faut des motifs sérieux...

PAULELTE. — J'en ai...

M. BONAVY. — Ceux que vous croyez avoir ne suffiront pas pour que le tribunal...

PAULETTE. — Je lui parlerai, moi, au tribunal, et nous verrons bien !...

M. BONAVY, *souriant malgré lui.* — Mon enfant, c'est de la folie !...

PAULETTE. — Mais qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? Sapristi !... Mettez vous à ma place !... J'ai essayé de... sauter le pas... (*Mouvement de M. Bonavy.*) Oui... ce soir, j'ai essayé... Je n'ai pu m'y décider... ça vous étonne... c'est pourtant comme ça !...

M. BONAVY, *protestant.* — Mais... ça ne m'étonne pas le moins du monde...

PAULETTE. — Si!... je suis sûre que vous croyez que c'est tout simple, de jeter son bonnet par-dessus les moulins?... Eh! bien, pas du tout!... moi, je n'y arrive pas!... Pourquoi? je n'en sais rien... Est-ce le moulin qui est trop haut, le bonnet qui tient trop bien, ou le biceps qui me fait défaut?... Toujours est-il que ce soir, je suis restée en route... Tout dégénère!...

M. BONAVY, *ne prenant pas la chose au sérieux.* — Ma chère enfant, nous reparlerons de ça une autre fois... il est, depuis fort longtemps, l'heure d'être tranquille... Allons, viens, Geneviève!... As-tu ta voiture, d'Hautretan, ou veux-tu que je te reconduise?...

PAULETTE. — Pardon... je vous demande de m'accorder encore un instant?... (*A son*

mari.) Voulez-vous nous laisser, je vous prie, j'ai un mot à dire en particulier à... (*Appuyant sur* maître *avec intention.*)... à *maître* Bonavy...

M. D'ALALY, *protestant.* — Mais...

M. D'HAUTRETAN. — Allez-vous en donc, mon ami!... elle ne cèdera pas... et il est deux heures du matin!...

(*M. d'Alaly se lève et s'en va.*)

PAULETTE, *à M. Bonavy.* — Dites-moi un peu ce que c'est que les *motifs sérieux* desquels vous m'avez parlé tout à l'heure?...

M. BONAVY, *agacé.* — Pas maintenant... un autre jour...

PAULETTE, *câline.* — Non, tout de suite, voulez-vous? Vous comprenez, je tiens à me les procurer sans perdre de temps...

M. BONAVY. — Quoi?...

PAULETTE. — Les motifs sérieux!... Je me souviens que... autrefois... quand je voulais

me séparer, on m'avait déjà parlé d'eux, mais j'ai oublié ce qu'on m'en a dit...

M. BONAVY. — De qui?...

PAULETTE. — Eh bien, des motifs sérieux... C'est pourtant clair, ce que je vous demande...

M. BONAVY, *ahuri.* — Vous trouvez?...

PAULETTE. — Je vous en prie, soyez gentil... Dites-moi bien ce qu'il me faut pour obtenir le divorce?...

M. D'HAUTRETAN, *navré.* — Et quand je pense que ta mère croit que c'est parce que je suis resté à m'amuser, que je n'ai pas été la chercher chez les Rechampy!...

PAULETTE. — Bah!... pour une fois qu'elle se trompe!... (*A M. Bonavy.*) Je vous écoute!... (*Madame de Dourgar se rasseoit.*)

M. BONAVY. — Mon enfant, il faut, pour obtenir le divorce, des choses impossibles... Quand on a un mari comme le vôtre...

PAULETTE. — Mais quoi, par exemple?...

M. BONAVY. — Par exemple,... qu'il ait été condamné à...

PAULETTE, *joyeuse, interrompant.* — Il l'a été!...

M. BONAVY. — Vous dites?

PAULETTE. — Il a été condamné, pour avoir donné un coup de poing à un cocher de fiacre, qui lui avait enfoncé son chapeau sur la tête avec le manche de son fouet... (*M. Bonavy hausse les épaules.*) Ça ne suffira pas?... Autre chose, alors?...

M. BONAVY. — Il faudrait que d'Alaly se fût livré sur vous à des excès, sévices ou injures graves...

PAULETTE. — Est-ce que l'injure grave suffit?

M. BONAVY. — Entre gens de votre monde, oui... mais comme votre mari vous adore... (*Il se dirige vers la porte.*)

PAULETTE, *ravie, le retenant.* — Vous m'affirmez que l'injure grave suffira?...

M. BONAVY, *riant.* — Injure grave *devant témoins...*

PAULETTE. — Devant témoins, c'est embêtant, mais enfin!...

M. BONAVY. — Jamais d'Alaly n'a rien fait de semblable...

PAULETTE. — Non, mais je le lui ferai faire!... Soyez tranquille, monsieur Bonavy, je vous aurai le nécessaire...

M. BONAVY, *sautant en l'air.* — Vous *m'*aurez!!! Mais jamais je ne m'occuperai de ça, entendez-vous!... Ah! bien!.. moi qui empêche toujours de divorcer... même des clients dont je ne me soucie pas! par principe, d'abord,... et puis parce que je trouve que c'est idiot, le divorce!...

PAULETTE. — Alors, j'irai trouver un autre avoué!... quand j'aurai mon motif sé-

rieux! Merci de m'avoir renseignée, mon bon monsieur Bonavy!... (*Elle lui saute au cou.*)

M. BONAVY, *la repoussant.* — Je ne vous ai pas... renseignée... et je ne vous laisserai pas faire cette folie!...

M. D'HAUTRETAN. — Quand vous aurez fini de dire des bêtises, tous les deux, nous pourrons peut-être aller nous coucher!... (*Ils se lèvent.*)

PAULETTE, *les reconduisant.* — Des bêtises!... Mais je suis absolument décidée à divorcer!... puisque je ne suis pas capable de faire autre chose!... Enfin, on ne peut pourtant pas exiger que je tourne mal... si ça m'est désagréable!

II

COMMENT ON FAIT SON DROIT

La chambre de Paulette.

Tentures de quinze-seize citron pas mûr et argent; tapis d'ours blanc. Pour lit, un cygne formant gondole; les rideaux drapés par des cordages d'argent; sièges moelleux et profonds. Air parfumé. Roses et violettes dans des vases de cristal irisé.

PAULETTE achève de s'habiller. Costume

de drap de soie mastic; chapeau Récamier à couronne de roses.

M. D'ALALY, tenue du matin.

M. D'ALALY, *regardant Paulette qui met son chapeau.* — Tiens!... tu sors déjà!...

PAULETTE, *sèchement.* — Oui...

M. D'ALALY. — Est-ce que tu as commandé la voiture?...

PAULETTE. — Naturellement... Je ne prends pas de fiacre aujourd'hui!... (*Riant.*) Ça n'est pas tous les jours fête!...

M. D'ALALY. — Je ne comprends pas comment tu peux plaisanter en rappelant cet affreux souvenir d'hier... Quelle soirée j'ai passé grand Dieu!...

PAULETTE. — Eh bien, et moi donc!...

M. D'ALALY. — Enfin, tout ça est fini, n'est-ce pas?... Bien fini... Tu n'y penses plus?...

PAULETTE. — Oh! que si!...

M. D'ALALY, *s'approchant d'elle.* — Non... je veux croire que toutes tes vilaines idées sont parties... pour ne plus revenir... (*Il veut l'embrasser.*)

PAULETTE, *l'évitant.* — Vous auriez tort de croire ça!...

M. D'ALALY. — Voyons, ne sois pas méchante... Tu sors? Veux-tu m'emmener?

PAULETTE. — Ah! non! Par exemple!

M. D'ALALY *soupçonneux.* — Je te gênerais!

PAULETTE. — Allons, bon! voilà que ça recommence!

M. D'ALALY, *à part.* — Cependant, puisqu'elle sort dans la voiture, elle n'a rien à cacher... D'ailleurs, elle ne mettrait pas une pareille toilette, si...

PAULETTE, *à part.* — Il ne s'en ira pas!..

M. D'ALALY. — Tu as une bien jolie toilette... Mais un peu voyante...

PAULETTE, *à part.* — Vlan!... J'attendais ça!... (*Très énervée.*) Pardon, mais je suis pressée et...

M. D'ALALY. — Tu veux que je te laisse?...

PAULETTE, *gracieuse.* — Je ne demande pas autre chose...

M. D'ALALY, *voulant l'embrasser.* — Eh bien, à tantôt...

PAULETTE, *l'évitant encore.* — A tantôt... (*Entre ses dents.*) Hélas !...

M. D'ALALY. — Tu dis?... (*A part.*) Elle est toujours fâchée!... elle n'a pas voulu m'embrasser... Enfin, je ne peux pourtant pas lui demander pardon parce qu'elle est restée dehors jusqu'à une heure du matin!... (*Il sort.*)

PAULETTE. — Ouf!... Voyons... M. Bonavy

a dit : « Excès, sévices, ou injures graves devant témoins. » Qu'est-ce que c'est au juste que l'*injure grave?* J'ai demandé si ça suffisait, mais je n'ai pas pensé à demander en quoi ça consiste?... Et les « excès et sévices »?... quels mots!... quel accouplement!... Je ne vois pas trop la différence qu'il peut y avoir entre les deux?.. Il faut que je m'informe exactement, ma résolution est bien prise... Moi qui m'étais mariée pour avoir ma liberté!... pour n'être plus toujours surveillée, car je ne me suis pas mariée pour autre chose!... La voilà, la guigne... la guigne noire!... Voyons... Comment vais-je me renseigner sur les excès, sévices, etc... Faut-il que je retourne, comme autrefois, consulter des avocats... qui se moqueront de moi?.. C'est pas amusant!... si je pouvais... Dans des livres, je trouverais peut-être ce que je cherche?... Ça doit être

écrit!... Des livres... c'est fait pour tout le monde... tout doit y être prévu... même les maris comme le mien!... et je serais sûre de mon affaire... on ne me tromperait pas...

(*Elle sort de sa chambre, descend l'escalier et monte en voiture.*)

PAULETTE, *au valet de pied qui tient la portière.* — A la Librairie Nouvelle... (*A elle-même.*) Comment vais-je demander ça? On va deviner pourquoi... Bah! il faudra toujours bien qu'on le sache, ainsi!... Je vais expliquer ce qu'il me faut à Achille... il me trouvera ça tout de suite!... Comment!... Nous arrivons déjà?... C'est bête!... ça m'intimide!...

(*Le valet de pied ouvre la portière; elle entre à la Librairie Nouvelle et cherche des yeux Achille, qu'elle n'aperçoit pas d'abord.*)

PAULETTE, *au jeune homme qui s'avance*

pour la servir. — Est-ce que M. Achille n'est pas là?...

LE JEUNE HOMME. — Si, Madame... (*Il démasque Achille, qui est au fond du magasin, absorbé par la confection d'un énorme paquet de livres.*)

PAULETTE, *s'approchant.* — Je viens chercher... plusieurs livres... (*Voulant gagner du temps.*) Vous faites un paquet?... (*Achille fait un mouvement pour abandonner son paquet.*) Non... non... continuez donc... je ne suis pas pressée... En attendant, je vais regarder les nouveautés, fureter... (*Elle examine attentivement Achille, qui découpe des morceaux de carton pour entourer les volumes, puis colle, ficelle,* etc...) Ah!... vous faites joliment bien les paquets, vous!...

ACHILLE, *enchanté.* — Mais oui... pas mal... (*Il regarde aimablement son paquet,*

qui est superbe, prend une étiquette, la colle et se retourne vers Paulette, pour lui indiquer qu'il est à sa disposition.)

PAULETTE, *gênée pour expliquer ce qu'elle veut.* — Continuez donc!... (*A part.*) Je crois que, dans un magasin où on ne me connaîtrait pas, ça me gênerait moins...

ACHILLE. — Mais, Madame, j'ai fini... et vous n'êtes probablement pas venue chez nous pour me voir faire des paquets?..

PAULETTE, *résolument.* — Avez-vous des livres sur le divorce?...

ACHILLE, *étonné.* — Sur le divorce?...

UN MONSIEUR, *entrant.* — Monsieur, pourriez-vous me dire où est la parfumerie Rimmel?...

ACHILLE. — Plus haut... (*Se retournant vers Paulette.*) — Voici d'abord : *Ohé! les divorcés!*

PAULETTE. — Par qui?

ACHILLE. — Par *Viensivoir.*

PAULETTE. — C'est un pseudonyme?

ACHILLE. — Je le pense.

PAULETTE, *à part.* — Je crois qu'au fond se moque de moi!... (*Elle feuillette le livre.*) (*Haut.*) Je ne crois pas que ce livre... Avez-vous autre chose?

ACHILLE, *présentant un autre volume.* — Voilà...

PAULETTE, *lisant le titre.* — *Le divorce pour les gens du monde, par un vulgarisateur!* (*A Achille.*) Est-ce que c'est un livre sérieux?

ACHILLE. — Dame... sérieux...

UN MONSIEUR, *entrant.* — Monsieur, pourriez vous me donner la monnaie d'un billet de mille francs?

ACHILLE. — Un peu plus loin, Monsieur, il y a un changeur... (*Le monsieur sort.*)

PAULETTE. — C'est que je voudrais un livre précis, un livre qui...

DES AÇORES, *entrant.* — Bonjour, monsieur Achille... Voulez-vous me... (*Saluant Paulette.*) Oh! pardon, Madame, je n'avais pas l'honneur de...

PAULETTE. —... De me voir... Mais vous aviez vu ma voiture à la porte... et c'est pour ça que vous entrez... Si vous saviez comme je coupe peu dans ces effets-là, moi!

DES AÇORES, *ahuri.* — Mais...

ACHILLE, *à Paulette.* — Si vous voulez m'expliquer quel genre de livre vous cherchez, Madame?...

PAULETTE. — Un livre sur le divorce... un livre sérieux...

DES AÇORES, *plaisantant.* — Vous allez divorcer?

PAULETTE, *agacée.* — Peut-être bien... (*A Achille.*) Je veux un livre qui explique

pour quels motifs on a le droit de divorcer; c est pour un... candidat au divorce!

DES AÇORES, *d'un air découragé.* — Ah! bien!... Si vous n'en êtes que là!...

ACHILLE. — Mais alors c'est un livre de procédure que vous voulez?

PAULETTE. — De procédure ou d'autre chose... Ça m'est égal!..

ACHILLE. — Nous n'en n'avons pas... mais on peut vous le procurer pour demain...

PAULETTE. — Demain?... Ce serait bien tard...

DES AÇORES. — C'est si pressé que ça!... (*Il rit.*)

UN MONSIEUR, *entrant.* — Monsieur, avez-vous *Télémaque?*

ACHILLE. — Oui, Monsieur... nous l'avons... (*On donne* Télémaque *au monsieur, qui le prend, le regarde, l'ouvre, lit une ou deux pages, et, après avoir vu ce qu'il avait à*

voir, pose le volume sur une pile de livres et sort sans soulever son chapeau.)

ACHILLE, *à Paulette.* — Si vous êtes pressée, ce que vous avez de mieux à faire, c'est d'aller vous-même chez *Cosse et Marchal*, les libraires de *la Cour de cassation*, place Dauphine... Là, vous trouverez tous les ouvrages juridiques...

DES AÇORES, *empressé.* — Si je puis vous être utile?... vous accompagner?... (*Il dévore Paulette des yeux.*)

PAULETTE, *à Achille, sans répondre à des Açores.* — Je vais y aller tout de suite...

UNE DAME, *entrant.* — Monsieur, je voudrais *Ugène?...*

ACHILLE. — « Ugène »?... Qu'est-ce que c'est qu'Ugène, Madame?...

LA DAME. — C'est une *romance* chantée par mademoiselle Mily Meyer dans...

ACHILLE. — Nous ne vendons pas de musique, Madame...

LA DAME. — Ah!... Ah!... Vous ne vendez pas de... Eh bien, dans ce cas, voulez-vous me dire où je rencontrerais..

ACHILLE. — Ugène?... Mais chez tous les marchands de musique...

LA DAME. — Pourriez-vous m'en indiquer un?...

ACHILLE. — 8, Chaussée d'Antin... (*La dame sort.*)

PAULETTE, *riant.* — On vous dérange souvent pour pas grand'chose!... Au revoir. Ah!... au fait!... je voudrais bien des livres amusants!... Choisissez-moi ce que bon vous semblera... (*Achille fait un paquet de livres. Paulette cause avec des Açores.*)

UNE DAME, *entrant avec une jeune fille.* — Monsieur, nous voudrions un monologue...

Il est tout nouveau... C'est de... je ne sais plus trop qui...

ACHILLE, *toujours à son paquet.* — Si vous voulez me dire le titre, Madame, ça suffira.

LA DAME. — Ah ! voilà !... C'est que nous ne savons pas non plus le titre... C'est un jeune homme... un jeune homme qui imite un acteur des Français... dont je ne sais plus le nom... qui a dit ça hier, à une soirée où nous étions... Un jeune homme du monde, bien entendu... (*Achille fait un bond vers la porte et va chasser un petit chien gros comme un rat, qui s'arrêtait sur le paillasson de l'entrée.*)

LA DAME, *étonnée, à la jeune fille.* — Où va-t-il ?

ACHILLE, *revenant.* — Madame, il faudrait vous renseigner, parce que, avec une indication aussi vague...

LA JEUNE FILLE. — Il parle de sa tante...

(*Elle s'approche et explique le monologue.*)

DES AÇORES, *à Paulette.* — Alors, vous n'avez pas peur de vous en aller comme ça, toute seule, place Dauphine, en pays perdu?... vous savez que c'est une île?... (*Il rit bêtement.*)

PAULETTE. — Je n'ai jamais peur toute seule...

DES AÇORES. — Tandis qu'avec moi... (*D'un air fin.*) vous craindriez...

PAULETTE, *avec conviction.* — Oh! rien du tout!...

DES AÇORES, *vexé.* — Ah!... (*Entrée de deux jeunes femmes très jolies, l'air très comme il faut.*)

PREMIÈRE JEUNE FEMME, *très embarrassée.* — Monsieur, je voudrais... (*A la seconde jeune femme.*) Dis-le, toi?... je n'oserai jamais!...

DEUXIÈME JEUNE FEMME. — Ah! mais non!.. C'est pour toi... parles?..

ACHILLE, *remettant le paquet de Paulette au valet de pied, et s'avançant vers les deux dames.* — Vous désirez, Mesdames?

PREMIÈRE JEUNE FEMME. — C'est ma sœur qui...

ACHILLE, *se tournant vers la deuxième jeune femme.* — ???.....

DEUXIÈME JEUNE FEMME. — Monsieur, je... veux... je n'oserai jamais vous dire quoi... C'est si... extraordinaire...

ACHILLE, *l'aidant.* — *La Clef des songes* peut-être?...

LA DAME. — Non... C'est un livre sur... C'est que... c'est si drôle... (*Elle devient rouge comme un coquelicot.*) Sur... (*Tout bas*). la grossesse...

ACHILLE. — Mais, Madame, ça n'est pas drôle... et il n'y a pas de quoi rougir... (*Il*

lui remet le Manuel des jeunes mères. *La dame semble radieuse, elle regarde Achille d'un œil reconnaissant, et va pour sortir.*)

ACHILLE. — Vous ne voulez pas qu'on vous l'enveloppe, Madame?...

LA DAME. — Oh! non, merci! nous avons la voiture! (*Elle sort en coupant les pages avec son doigt.*)

UN MONSIEUR, *entrant.* — Achille!... En quelle année la première des *Paltes de mouches?*... C'est pour un pari...

ACHILLE, *sans hésiter.* — 1860...

LE MONSIEUR. — Bon!... merci (*Il s'en va.*)

PAULETTE, *à des Açores.* — Je suis sûre que vous ne saviez pas ça... vous! (*Elle le toise avec mépris.*)

DES AÇORES, *ahuri.* — Dame, il est certain que... 1860... étant donné mon âge...

PAULETTE. — Je ne vous le demande pas, votre âge!...

DES AÇORES, *apercevant Namur, qui passe sur le boulevard.* — Vous permettez?... Un mot à dire à Namur... (*Il sort en courant.*)

PAULETTE, *à Achille.* — Je me sauve avant qu'il revienne... au revoir et merci... Vous avez dit... le libraire de la Cour de cassation, place Dauphine, n'est-ce pas? (*Au moment où elle va monter en voiture, Montespan s'approche d'elle d'un air navré.*)

PAULETTE. — Tiens!... Bonjour! Ça va bien?

MONTESPAN, *faisant un profond salut.* — Très bien, Madame... (*A demi-voix.*) Qu'est-ce qui est arrivé?

PAULETTE. — A qui?...

MONTESPAN. — Mais... à vous...

PAULETTE, *étonnée.* — A moi?... mais rien...

MONTESPAN, *un peu rasséréné.* — Ah!... tant mieux!... Je craignais...

PAULETTE. — Quoi donc?... Pourquoi me serait-il arrivé quelque chose?...

MONTESPAN. — Mais... comme vous n'êtes pas... (*Il s'arrête cherchant ses mots.*) Enfin, comme hier soir...

PAULETTE. — Hier?... (*A part, se souvenant.*) Sapristi!... Ma lettre!... je n'y pensais plus!...

MONTESPAN. — Ah!... Quelle soirée j'ai passée!...

PAULETTE *partagée entre la pitié et l'envie de rire; à part.* — Lui aussi!... (*Haut.*) Ah! oui, je sais!... C'est un... malentendu... Je vous expliquerai ça... un autre jour... parce que... aujourd'hui... voyez-vous, je suis horriblement pressée...

MONTESPAN *chagrin.* —Ah!...

PAULETTE. — Oui... il faut que j'aille place Dauphine...

MONTESPAN, *stupéfait.* — Place Dauphine?

PAULETTE, *suivant son idée.* — C'est comme si j'allais chez vous...

MONTESPAN, *ahuri.* — Comment ça?

PAULETTE. — Oui... c'est pour remplacer la... la combinaison d'hier soir... qui ne me va décidément pas...

MONTESPAN, *intéressé.* — Et, vous avez trouvé une autre... combinaison?

PAULETTE — Oui...

MONTESPAN, *joyeux.* — Ah!... tant mieux! J'étais si malheureux!... (*Anxieux.*) Alors,... où?... place Dauphine?...

PAULETTE. — Oh! mais cette fois-ci, ça ne vous regarde en rien... Au revoir!... (*Elle referme brusquement la portière du coupé. — Au valet de pied.*) Place Dauphine... Je vous

dirai où il faudra arrêter... (*La voiture s'éloigne. Montespan atterré, reste piqué au bord du trottoir.*)

PAULETTE, *à elle-même.* — Ce pauvre garçon!... il a l'air tout ahuri!... Bah!...je ne peux pourtant pas lui expliquer en détail... Pourvu que je trouve ce que je cherche... (*Elle s'absorbe dans ses réflexions.*)La place Dauphine?... Où ça peut-il bien être, la place Dauphine? C'est loin, toujours!... (*Le coupé tourne sur le Pont-Neuf et se met au pas à cause des travaux.*) Pourquoi ne marche-t-on pas?... Nous n'arriverons jamais...

(*Elle passe sa tête par la portière. Un monsieur encore jeune et assez élégant, portant une serviette sous le bras, se colle contre les planches couvertes d'affiches, pour ne pas être serré par la voiture et regarde Paulette avec admiration.*

PAULETTE, *au cocher.* — Jean!... Est-ce

que c'est encore loin, la place Dauphine?..

LE COCHER. — Madame la marquise, nous y sommes... C'est là, au milieu du pont...

PAULETTE. — Ah! bon!... Eh bien! vous arrêterez chez le libraire de la Cour de cassation... j'ai oublié son nom...

LE MONSIEUR, *à lui-même.* — Mâtin!.. la jolie petite femme!... Quelle taille! quelles dents!... Quelle fraîcheur et quelle toilette!... Qu'est-ce qu'une femme pareille peut aller faire chez le libraire de... Ma foi, tant pis?... je veux voir ça!... (*Il retourne sur ses pas et marche contre la portière du coupé, mais sans affectation.*)

PAULETTE, *apercevant la statue de Henri IV.* — Tiens!... Henri IV!... Bon! c'est encourageant. Je suis sûre qu'il m'approuve, lui!... Il a une bonne figure! (*Elle sourit à la statue.*)

LE MONSIEUR, *suivant toujours*. — Tiens!.. on dirait qu'elle fait de l'œil à quelqu'un!... Le cocher a dit « madame la marquise »! Hum!... Ça pourrait bien n'être pas une marquise très... (*stupéfait*). Mais, c'est à la statue qu'elle rit!

PAULETTE, *sortant de nouveau sa tête*. — Pourquoi ne marchons-nous pas?

LE COCHER. — Il est défendu de trotter, madame la marquise, le Pont-Neuf est en réparation...

PAULETTE. — Comment?.. C'est ça, le Pont-Neuf!... Ah! moi qui avais si envie de le voir! Retournez...

LE COCHER. — Il faut que j'aille jusqu'au bout... On ne peut pas tourner au milieu de la file...

PAULETTE. — Ah! bien, alors continuez!... Je regarderai en revenant...

LE MONSIEUR. — En voilà une drôle de

petite bonne femme!... qui n'a jamais vu le Pont-Neuf!

(*La voiture prend le trot, tourne sur la place Dauphine et s'arrête chez le libraire. Paulette descend, s'engouffre comme un tourbillon dans le magasin, qui ressemble à un long corridor; des deux côtés sont assis, à des bureaux, les commis. — A droite de la porte, une sorte de grande cage vitrée; — à gauche, une autre cage non vitrée.*)

PAULETTE. — Monsieur, je voudrais des iivres sur le divorce?... (*A part.*) C'est très imposant, ici!... et pas gai! C'est égal, ça ne me déconcerte pas comme à la Librairie Nouvelle...

JN COMMIS, *à Paulette.* — Quels livres, Madame?

PAULETTE. — Ceux que vous voudrez, les meilleurs!...

(*Le monsieur du Pont-Neuf entre dans la boutique. Les commis lui disent bonjour, on voit que c'est un habitué.*)

LE MONSIEUR. — Voulez-vous me prêter un instant un Rogron... j'ai quelque chose à voir... (*Il cherche le volume, l'ouvre, et regarde Paulette du coin de l'œil, en ayant l'air de lire.*)

LE COMMIS, *revenant vers Paulette.* — Voici, Madame...

(*Le monsieur du Pont-Neuf cherche à voir quel ouvrage on apporte à Paulette.*)

UNE DAME VOILÉE, *entrant furtivement.* — Monsieur... est-ce que monsieur le directeur du magasin est là?...

LE COMMIS. — Oui, Madame... Vous avez quelque chose à lui dire?...

LA DAME VOILÉE, *mystérieusement.* — Oui, Monsieur...

(*On conduit la dame à la cage de droite,*

où est assis un monsieur auquel elle parle tout bas.)

LE LIBRAIRE, *à demi-voix.* — Parfaitement, Madame, on va vous le donner !... (*Parlant très haut.*) Donnez à madame le *Formulaire du divorce*, de Coulon, Faivre et Jacob !... (*La dame fait un bond et cherche à ramener son voile encore davantage.*)

PAULETTE, *au commis qui la sert.* — Vous n'avez rien autre chose?

LE COMMIS. — Si, Madame...

PAULETTE. — Eh bien, donnez-moi tout ce que vous avez sur le divorce...

LE MONSIEUR DU PONT-NEUF, *la regardant avec un intérêt croissant.* — Elle est adorable et elle divorce !... il y a peut-être quelque chose à faire...

PAULETTE, *examinant attentivement les gens qui choisissent des livres, ou font des recherches.* — C'est singulier ! Tous les gens

qui sont dans cette boutique se ressemblent!... Tiens!... Voilà un monsieur qui fait semblant de lire dans ce gros bouquin et qui me regarde de côté... et il croit que je ne m'en aperçois pas!... Dieu! que les hommes sont maladroits!...

LE COMMIS, *revenant chargé de livres.* — Voici, Madame, tout ce qui a paru sur le divorce... (*Paulette se dirige vers la caisse, le commis appelle à haute voix les volumes.*)

Goirand, *Code du divorce.* . 4 francs.
Button et Lebon, *Code annoté du Divorce* . . . . . 5 —
Carpentier, *Traité du divorce, 2 volumes* . . . . . 10 —
Frémont, *Le divorce et la séparation de corps.* . . . . . 8 —

(*L'énumération continue; tout le monde se retourne, pour voir la tête de la dame qui achète tous ces livres.*)

PAULETTE. — Monsieur, est-ce que je trouverai là-dedans les jugements récents, les plaidoiries... les témoignages?...

LE COMMIS. — Non, Madame...

PAULETTE, *désappointée*. — Ah!... c'est ce que j'aurais voulu...

LE COMMIS. — C'est dans un journal, que vous trouveriez les comptes rendus...

PAULETTE. — Des petites bribes!... mais pas l'ensemble...

LE COMMIS. — Mais si, Madame, dans un journal judiciaire...

PAULETTE, *vivement*. — Judiciaire!... je vais m'abonner!... Où est-il, ce journal?...

LE COMMIS. — Il y en a plusieurs...

PAULETTE. — Où sont-ils?... Voulez-vous avoir la bonté de me donner les noms et les adresses?...

LE COMMIS. — Il y a d'abord la *Gazette des*

Tribunaux; puis *la Loi, le Droit, la Gazette du Palais...*

PAULETTE, *ahurie.* — Écrivez-moi donc ça sur un petit papier, voulez-vous, Monsieur?...

(*Le commis écrit les noms et les adresses des journaux, le valet de pied prend le paquet et Paulette sort, regardant sa liste.*)

PAULETTE, *arrêtée sur le trottoir.* — Nous allons... Voyons... (*Elle parcourt les adresses.*) Ah! bien, la *Gazette des Tribunaux* est là... sur la place... ce n'est pas la peine que je remonte... (*Au cocher.*) Vous me suivrez... (*Elle part à pied, le nez en l'air, cherchant les numéros.*)

LE MONSIEUR DU PONT-NEUF, *sortant de la boutique et s'élançant à sa suite.* — Elle va au Palais!... elle s'y perd vraisemblablement... je me rends utile... et dame!...

PAULETTE, *remontant la place le nez en*

l'air. — 16... 14... 12... (*Elle bute dans un petit banc, qu'un enfant traîne sur le trottoir et manque de tomber, le monsieur s'élance pour la retenir et arrive avant le valet de pied.*)

LE MONSIEUR, *avec intérêt.* — Vous ne vous êtes pas fait mal, Madame?..

PAULETTE, *agacée, reconnaissant le monsieur, mais polie néanmoins.* — Non du tout... j'ai buté, voilà tout...

LE MONSIEUR, *très aimable.* — On voit bien, Madame, que vous venez pour la première fois dans notre affreux quartier... Si vous vouliez me permettre?... (*A part.*) Il n'y a pas à dire, c'est très chic, une femme qui ne connaît pas le Pont-Neuf!...

PAULETTE, *le toisant.* Vous permettre quoi, Monsieur?

LE MONSIEUR. — Mais... de vous guider... (*Mouvement de Paulette.*) Ou du moins de suivre...

PAULETTE, *très raide.* — Je vous remercie, j'ai mon valet de pied !... (*Elle lui tourne le dos et presse le pas.*)

LE MONSIEUR, *la suivant des yeux.* — Patatras !... C'est une femme du monde !... tant pis pour elle !... Que diable !... une femme qui vient place Dauphine avec une robe de cette allure... un petit chaperon de roses comme celui-là,... et qui fait des risettes à Henri IV par-dessus le marché,... on peut s'y tromper !...

PAULETTE, *continuant à chercher la* Gazette des Tribunaux. — Imbécile !... avec son grand machin en cuir sous le bras !... (*Elle tourne le coin de la place.*) Ah ! voilà ! (*Elle entre au bureau de la* Gazette. *Les employés la regardent d'un air stupéfait.*)

PAULETTE. — Je voudrais un abonnement...

L'EMPLOYÉ, *rapidement.* — Trois mois, six, ou un an?...

PAULETTE. — Qu'est-ce que vous dites?...

L'EMPLOYÉ. — Je vous demande de quelle durée est l'abonnement, Madame?...

PAULETTE. — Ah! pardon!... je ne comprenais pas!... Pas long, Monsieur, l'abonnement... parce que... (*A elle-même.*) J'espère bien que ça va marcher rondement...

(*L'employé écrit, tout en examinant curieusement Paulette. Un monsieur frais, souriant, solide, l'air spirituel, entre dans le bureau; il porte une serviette sous le bras, tout le monde s'empresse au-devant de lui.*)

PAULETTE. — Tiens!... Ce monsieur sans moustaches et avec un portefeuille!... Comme l'autre!... celui qui m'offrait de *me guider!...* Pauvre homme!... Quel drôle de quartier!... Personne n'a de moustaches et tout le monde a un portefeuille!... Malgré ça, il a une tête

qui me plaît, ce monsieur!... il a l'air vivant!...

LE MONSIEUR, *à un employé, qui cherche dans des paquets de journaux.* — Non?... Comment, vous ne l'avez plus?...

L'EMPLOYÉ. — Ce numéro nous manque... voici bien le 27 et le 28 février, qui contiennent les deux premières audiences, mais le 29 est épuisé, et c'est précisément celui où est votre plaidoirie...

PAULETTE, *à part, regardant le monsieur avec infiniment d'intérêt.* — Ah! c'est un avocat!... et un avocat qui plaide des affaires importantes!... des affaires qui remplissent trois numéros!... Il m'inspirerait plus de confiance que ceux que j'ai consultés autrefois... C'est vrai... Il n'a pas l'air en bronze comme Bartholo, ni en picrate comme l'autre petit... Enfin!... je n'en suis pas encore là! Malheureusement!... (*L'avocat sort.*)

PAULETTE, *négligemment, tout en payant son abonnement.* — C'est un avocat, ce monsieur?...

L'EMPLOYÉ. — Oui, Madame, c'est maître Ducharme.

PAULETTE. — Ah!... C'est maître Ducharme?... Et ce n'est pas un avocat... Comment dirais-je... prud'homme?

L'EMPLOYÉ, *souriant.* — Non, Madame... non certainement...

PAULETTE. — Mais c'est pourtant un avocat sérieux?

L'EMPLOYÉ. — Mais je crois bien!... Tout ce qu'il y a de plus sérieux... et éloquent!...

PAULETTE. — Ah!... (*Réfléchissant.*) Pourriez-vous me donner son adresse?...

L'EMPLOYÉ. — Oui, Madame. Maître Ducharme, *rue de Verneuil*, 13 *bis*...

PAULETTE. — Je vous remercie... (*Elle sort, remonte en voiture et regarde le Palais.*)

Tiens!... Qu'est-ce que c'est que ce grand escalier blanc qui a l'air en sucre!... Je ne l'avais pas vu tout à l'heure... (*Se penchant vivement pour regarder un coupé qui stationne à l'angle du Palais et du quai.*) La voiture de ma belle-mère!... Elle me file!... C'est complet!... Attends un peu!... (*Elle baisse la glace de devant et parle au cocher.*) Jean,... marchez bon train... suivez les quais, évitez les encombrements ou, au contraire, prenez des rues impossibles, mais arrangez-vous pour perdre madame la marquise qui nous suit... Allez où vous voudrez!... Je n'ai rien à faire!... (*Le cocher effleure du fouet ses chevaux, qui partent à un train d'enfer.*)

PAULETTE, *regardant par la petite lucarne du fond, le cocher de sa belle-mère qui fait des efforts inouïs pour garder sa distance.* — Tape, mon bonbomme... tape...

(*Un omnibus coupe la voiture de madame d'Alaly qui perd beaucoup de terrain.*) Là!... ça y est!... C'est qu'aussi nous détalons ferme... Je suis sûre que Jean et Baptiste sont radieux!... Les domestiques exècrent la *patronne*, comme ils l'appellent!... (*La voiture tourne rapidement dans trois ou quatre rues, reprend les quais et file toujours.*) Où diable sommes-nous?... Nous avons passé Notre-Dame... Ça m'est d'ailleurs égal!... J'ai dit à Jean d'aller où il voudrait... Je suis enchantée d'avoir rencontré cet avocat!... j'irai chez lui!... Oui... mais il faut d'abord que j'aie de quoi y aller... Voyons?... (*Elle défait son paquet de livres et se met à lire attentivement.*)

III

LES HOSTILITÉS COMMENCENT

Neuf heures et demie du matin ; dans l'avenue de l'Impératrice. PAULETTE et M. D'ALALY à cheval.

PAULETTE, *à part.* — J'ai sommeil !... J'ai passé la nuit à chercher dans tous ces bouquins... Je n'y ai rien compris !... Ça m'a l'air très compliqué, tout ça !... et ça ne

m'explique pas exactement les sévices, excès et injures graves... Sans compter qu'avec un monsieur correct comme Antoine,... j'aurai beaucoup de peine à obtenir ces choses-là !... l'injure grave, elle-même, ne viendra pas toute seule... Enfin !... je vais tâcher de l'exaspérer... de le faire sortir de son caractère... sans qu'il se méfie... Pour commencer, j'ai mis une amazone d'un seul morceau... ça doit être comme si je n'en avais pas ou à peu près... car je la sens qui plaque !... Elle n'a pas encore produit son effet... ça va être terrible !...

M. D'ALALY. — Tu ne dis rien, ma Paulette... A quoi penses-tu?...

PAULETTE, *grincheuse*. — Eh! ne m'appelez donc pas toujours « *ma* Paulette » ! C'est ridicule !... On le sait bien que je suis « *votre* Paulette »... pour le moment...

M. D'ALALY, *inquiet.* — Comment, comment pour le moment?... Mais...

PAULETTE, *d'un air indifférent.* — Le prince d'Assyrie est à Paris?...

M. D'ALALY. — Oui... depuis deux jours.

PAULETTE. — Vous le connaissez beaucoup, n'est-ce pas?..

M. D'ALALY. — Beaucoup... sans doute... Autant qu'on peut connaître le prince héréditaire d'un grand royaume... J'ai chassé avec lui à Pau pendant une saison...

PAULETTE. — On est très occupé de lui... Comment est-il?...

M. D'ALALY. — Tout à fait charmant!... (*Regardant Paulette.*) Dépassez-moi donc d'une longueur, je vous prie?...

PAULETTE, *poussant son cheval.* — Voilà!... Pourquoi?...

M. D'ALALY. — Je ne me trompais pas, cette amazone est d'un collant!...

PAULETTE, *à part.* — Le voilà, l'effet!... (*Haut, d'un air naïf.*) N'est-ce pas qu'elle est réussie?...

M. D'ALALY. — Certainement... mais elle vous... modèle avec une fidélité...

PAULETTE. — Eh bien?... Est-ce que le modèle est défectueux?

M. D'ALALY. — Non, mais c'est absolument nu... J'aimerais autant vous voir monter en costume de bain...

PAULETTE, *riant.* — Et moi j'aimerais mieux!... car j'étouffe déjà... avec cette amazone épaisse...

M. D'ALALY, *mécontent.* — Épaisse?... On ne le dirait pas!... que serait-ce donc si elle était mince?...

PAULETTE. — Ce serait beaucoup plus joli!...

M. D'ALALY. — Il me déplaît infiniment de vous voir porter ces modes exagérées...

laissez cela aux cocottes, ma chère enfant...

PAULETTE, *railleuse.* — C'est ça!... pour qu'on me croie moins bien tournée qu'elles!...

M. D'ALALY. — Qu'est-ce que cela vous fait?...

PAULETTE, *avec âme.* — Ça me fait beaucoup!...

M. D'ALALY. — Mais enfin, ma chérie, ni madame de Lyane, ni madame de Dourgar, ni la duchesse, ni aucune de ces dames, ne portent ce genre de robe...

PAULETTE. — Non!... Elles ne peuvent pas!

M. D'ALALY, *agacé.* — Ou elles ne *veulent* pas... parce que d'honnêtes femmes... Pourquoi riez-vous?...

PAULETTE. — Parce que vous êtes d'une naïveté. . ou d'une mauvaise foi!.. Convenez que c'est drôle d'entendre citer la duchesse parmi les irréprochables?... D'ailleurs, dès

qu'il s'agit de mode, de plastique, ou de beauté, il n'y a pas d'*honnêtes femmes*, il n'y a que *des femmes*, qui luttent pour arriver à un but unique...

M. D'ALALY. — Qui est?...

PAULETTE. — Se faire admirer de tous les hommes, quitte à prendre ou à laisser ensuite; et vous-même, qui blaguez mon amazone collante, vous êtes, au fond, ravi qu'elle m'aille aussi bien...

M. D'ALALY, *regardant malgré lui Paulette d'un air satisfait.* — Sans doute... mais comme je sais à quoi m'en tenir là-dessus, je préférerais que les autres fussent moins instruits de...

PAULETTE. — Erreur!... Vous êtes charmé qu'on puisse constater que vous n'êtes pas à plaindre... Prenez cent maris, offrez-leur une femme insignifiante en public, mais qui, dès que commence le tête-

à tête, se transforme et devienne radieusement belle pour eux seuls...

M. D'ALALY. — Ils seront enchantés...

PAULETTE. — Pas du tout!... Ils préféreront un laideron en tête-à-tête et une étoile en public... Le plus grand mérite d'une femme aux yeux d'un mari ou d'un amant, c'est le désir qu'elle inspire, non à eux, mais aux autres...

M. D'ALALY, *vexé.* — Vous raisonnez complètement faux...

PAULETTE. — Oh! que non pas! et vous le savez très bien!... (*Un jeune homme passe à cheval en regardant beaucoup Paulette. M. d'Alaly le salue profondément.*)

PAULETTE. — Quel est le monsieur que vous « honorez » d'un aussi beau salut?

M. D'ALALY. — C'est précisément le prince d'Assyrie...

PAULETTE. — Ah!... (*Impétueusement.*) Présentez-le moi?...

M. D'ALALY. — Comment?... Mais cela ne se fait pas!... Ce n'est pas un prince qu'on présente... C'est le prince héréditaire...

PAULETTE. — ... D'Assyrie!... C'est si loin!... Alors, si on ne le présente pas, présentez-moi à lui...

M. D'ALALY. — Quand je lui en aurai demandé la permission... (*A part.*) Si je la lui demande... (*Réfléchissant.*) Au fait, pourquoi pas?... devant lui, elle sera obligée de surveiller sa tenue et son langage... (*Haut.*) Je pense qu'il m'accordera cette permission...

PAULETTE, *souriant.* — Je le pense aussi!... Allez-y tout de suite...

M. D'ALALY. — Où çà?...

PAULETTE. — Eh bien, mais... demander au prince?...

M. D'ALALY. — Je ne puis vous laisser seule... (*Moqueur.*) Tout à l'heure... quand nous aurons rencontré le piquet d'escorte, je rejoindrai le prince... Et, à propos, il n'est pas à son poste habituel, le piquet d'escorte...

PAULETTE, *aigre.* — Dame!... nous montons tellement tôt... tout le monde dort encore!...

M. D'ALALY. — Non... pas tout le monde... (*Regardant un cavalier qui vient à eux.*) car j'aperçois le doyen de vos adorateurs!...

PAULETTE, *riant.* — Ce pauvre Gaillac!...

GAILLAC, *s'approchant.* — Déjà levée?... Vous êtes intrépide, Madame?... (*Il se place à la gauche de Paulette.*)

PAULETTE. — Pas par là!... Abeilard ne supporte personne à gauche!... Ça le fait ruer... (*Abeilard commence à donner des signes d'impatience.*) Tenez... voyez-vous?...

Il serre des oreilles et bosse du dos... Prenez garde à vos jambes !...

GAILLAC, *se retirant précipitamment.* — Je vais me mettre par ici... (*Il repousse doucement M. d'Alaly et s'insinue entre Paulette et lui.*) Là !... comme ça... ça va aller à merveille !...

M. D'ALALY, *entre ses dents.* — Allons ! bon !... Voilà que ça commence !...

PAULETTE, *agressive.* — Vous dites ?...

M. D'ALALY. — Rien...

(*On entend un bruit pareil à celui d'une charge de cavalerie. C'est* DU HELDER, MONTESPAN, JOYEUSE *et* D'ESTOURDY *qui rejoignent ventre à terre. Bonjours, saluts,* etc.)

M. D'ALALY, *à Paulette.* — A présent, je puis vous laisser un instant... je vais rattraper mon petit prince et je reviens...

MONTESPAN, *inquiet.* — Quel petit prince ?...

M. D'ALALY. — Le prince d'Assyrie... (*Il part au trot.*)

GAILLAC, *embêté.* — Naturellement!... il n'est question que de ce monsieur... D'où diable d'Alaly le connaît-il?...

PAULETTE. — Ils ont chassé ensemble à Pau...

GAILLAC. — Et il lui plaît?...

JOYEUSE, *pointu.* — Est-ce qu'il ne séduit pas tout le monde?...

D'ESTOURDY. — C'est le prince charmant!...

GAILLAC, *suivant son idée, à Paulette.* — Mais... il va probablement demander à faire votre connaissance?...

PAULETTE, *négligemment.* — Probablement...

GAILLAC. — Ça va être amusant!...

PAULETTE. — Et pourquoi donc pas?... On dirait que ça vous gêne?... Je n'ai fait

que l'entrevoir, mais il m'a semblé gentil, ce petit bonhomme !...

DU HELDER. — Oui... comme ça... vu de dos...

PAULETTE. — Vous ne l'aimez pas?...

DU HELDER. — Je n'ai pas l'honneur de le connaître !...

PAULETTE, *à Joyeuse.* — Et vous?...

JOYEUSE. — Moi, je le connais à peine... j'ai soupé deux ou trois fois avec lui...

MONTESPAN, *mélancolique.* — Moi aussi... Le prince de Calabre nous le colle tant qu'il peut...

PAULETTE. — Ah ! c'est le prince de Calabre qui lui sert de...

D'ESTOURDY. — De cornac... oui... Du reste, il connaît peu de monde; Calabre, la duchesse de Corda-Potencia... Il sera lundi à son bal costumé... il connaît aussi la douairière de Laubardemont...

PAULETTE, *riant*. — C'est une bien mauvaise connaissance !...

JOYEUSE. — Oui... Mais c'est que... autrefois... il y a bien, bien longtemps... la mère Laubardemont a eu, dit-on, des bontés pour le roi, père du prince ici présent...

PAULETTE. — Ah ! Il me semble que, dans ce cas, c'était lui qui avait... les bontés... comme vous dites?...

MONTESPAN. — Pourquoi ça?...

PAULETTE. — Dame!... la mère Laubardemont... et un roi!...

GAILLAC. — Ce n'était pas un roi difficile! Voilà tout!... Et d'ailleurs, la mère Laubardemont a été très belle, au temps où ce monarque exotique faisait ses farces à Paris... sous Louis-Philippe...

PAULETTE. — Comment, on a fait des farces sous Louis-Philippe?...

MONTESPAN, *bas*. — Ne débinez pas ce

règne devant Gaillac... C'était son beau temps !...

PAULETTE, *regardant Gaillac.* — Oh !... C'est impossible !...

JOYEUSE, *riant.* — Si fait !... il battait son plein vers 1847 !...

(*Paulette examine curieusement Gaillac qui ne se doute de rien.*)

DU HELDER. — Ah ! j'aperçois d'Alaly et le prince !...

PAULETTE, *partant au galop.* — Rattrapons-les. (*On dépasse M. d'Alaly et le prince, que Paulette détaille d'un coup d'œil rapide.*) Eh bien, la seconde impression est la même que la première, je le trouve très bien...

GAILLAC. — Mon Dieu... pour un gommeux de Babylone, il n'est pas mal...

D'ESTOURDY. — Et puis, un futur roi est toujours charmant... aux yeux des femmes...

PAULETTE. — Aux yeux des femmes, c'est possible, mais aux miens, son seul défaut est, jusqu'à présent, d'être un prince... sérieux...

MONTESPAN. — Tiens !...

PAULETTE. — Eh ! oui... Je n'aime pas à me gêner, moi !... et un monsieur à qui il faut dire tout le temps « Monseigneur » et ne pas manquer de respect, ça m'agace !...

D'ESTOURDY. — En le regardant, sans parti pris, on le trouve affreux, ce prince !... il a l'air d'un fort de la Halle...

PAULETTE, *moqueuse*. — Il est certain qu'il est moins... svelte que vous... mais il a une tournure élégante, malgré son apparence de force...

GAILLAC. — D'ailleurs, vouloir rencontrer le chic parisien chez un descendant de Cyrus, ce serait peut-être beaucoup demander...

MONTESPAN. — C'est déjà bien assez chic d'être le descendant de Cyrus...

DU HELDER, *blaguant.* — Avoir pour grand-père... éloigné, l'homme qui disait, lorsqu'il n'avait pas fait une bonne action : *Mes amis, j'ai perdu ma journée...*

PAULETTE. — Ah ! ce n'était pas Cyrus qui disait ça !... c'était Titus...

DU HELDER. — Vous croyez ?... C'est bien possible...

GAILLAC. — Dans tous les cas, le prince d'Assyrie ne s'inquiète guère de faire de bonnes ou de mauvaises actions... il pense à s'amuser, voilà tout, et il s'amuse ferme...

PAULETTE, *très intéressée.* — Ah !... il s'amuse ?...

GAILLAC. — Je vous en réponds !... (*D'un air indifférent.*) Il est, dit-on, fort entreprenant, et cherche tant qu'il peut à compromettre les femmes...

PAULETTE, *regardant Gaillac avec insistance.* — Eh bien, il a tort... C'est bête et maladroit... (*Elle pousse Abeilard, qui quitte le petit galop et prend le galop de chasse.*)

GAILLAC, *à Paulette.* — Vous n'êtes pas fatiguée, Madame ?...

PAULETTE, *passant au pas.* — Non, du tout, mais vous l'êtes, vous ?...

GAILLAC, *s'arrêtant court, et bousculant Paulette.* — Ce n'est pas moi, c'est mon cheval, qui est fatigué !... Pardon, je vous ai effleuré la jambe, je crois ?

PAULETTE, *se frottant la jambe.* — Je le crois aussi !... Ah !... voici mon mari !... (*A M. d'Alaly, qui vient s'aligner à côté des autres.*) Et le prince ?...

M. D'ALALY. — Toujours gentil au possible !... J'oubliais !... Il sollicite l'honneur de vous être...

PAULETTE, *narquoise.* — Bah!... Ce prince qu'on ne présente pas!... Eh bien?...

M. D'ALALY. — Eh bien, j'ai pensé que le lieu n'était peut-être pas très convenable...

PAULETTE, *impétueusement.* — Pourquoi ça?...

M. D'ALALY. — Dame!... Dans cette allée... au milieu de cette bousculade!... Alors je lui ai dit que je vous présenterais chez la duchesse de Corda-Potencia... (*Avec un soupir.*) puisque nous allons à son bal costumé...

PAULETTE, *vexée.* — Vous faites toujours des embarras!...

M. D'ALALY. — Moi?...

PAULETTE. — Oui, vous!... Vous ne pouviez pas l'amener ici, tout bonnement?...

M. D'ALALY. — Tout bonnement... tout bonnement... mais vous ne voulez donc pas vous mettre dans la tête que c'est le

prince héréditaire d'Assyrie... un futur roi...

PAULETTE. — Eh! qu'est-ce que ça me fait!... Il ne pense guère à sa royauté, allez!... il a l'air extrêmement bon enfant...

MONTESPAN, *ironique.* — Parbleu! Il a toutes les qualités!... évidemment!...

M. D'ALALY, *agacé, à part.* — Vexé, l'escadron des adorateurs!... (*Haut.*) Je ne sais pas si le prince a toutes les qualités, mais, dans tous les cas, il en a beaucoup qui manquent généralement aux jeunes gens de son âge... (*Avec intention, regardant Montespan, d'Estourdy et Joyeuse.*) Il n'est ni poseur, ni suffisant, ni infatué de sa personne; il ne se croit ni irrésistible, ni supérieur au reste de l'humanité, et il a beaucoup d'esprit, d'instruction, de jugement et de cœur...

GAILLAC, *moqueur.* — Peste! tu le fais mousser!...

M. D'ALALY. — C'est bien mon intention...

GAILLAC, *à part.* — Imbécile!...

M. D'ALALY. — Je regrette une chose, par exemple!... C'est qu'il soit aussi mal piloté dans Paris!... Calabre est un bon garçon, mais enfin, un point, c'est tout. Je ne parle pas de la duchesse de Corda-Potencia, parce que c'est une femme et qu'il faut autant que possible respecter la femme... Quant à la douairière de Laubardemont, c'est une... ça ne peut pas se dire...

PAULETTE, *paisiblement.* — Une *honneste dame* dont le salon... plus qu'éclectique, pourrait prendre comme enseigne : *Au bonheur pour tous!...*

M. D'ALALY, *très ennuyé.* — Paulette!... Vous parlez à tort et à travers...

PAULETTE. — A travers seulement...

GAILLAC, *à M. d'Alaly.* — Puisque tu le

trouves si mal piloté dans Paris, pourquoi ne te charges-tu pas de le diriger?...

M. D'ALALY, *sèchement.* — J'y pense!

GAILLAC, *à part.* — Tous les mêmes!... (*Une dame escortée de plusieurs cavaliers dépasse le groupe.*)

PAULETTE. — Elle est toujours belle, madame de Vyelgarde!...

GAILLAC. — De très loin... avec beaucoup de poudre de riz... et un voile par-dessus...

PAULETTE. — Elle a une taille superbe!...

MONTESPAN. — Avec un corset... solide, oui!... Mais autrement, je croirais assez...

JOYEUSE. — Oui, en effet.... On dirait...

PAULETTE. — Comment : « on croirait... on dirait »? (*Riant.*) Et on prétend que les hommes ne sont pas discrets!...

M. D'ALALY, *mécontent.* — Mais... Paulette...

PAULETTE. — Vous aussi; vous allez vou-

loir le faire à la discrétion!... Mais, mon ami, en admettant que les faits et gestes de ces messieurs doivent être ignorés de moi... j'ai bien le droit de connaître les vôtres!... (*Mouvement de M. d'Alaly.*) Oh!... rassurez-vous!... Mes renseignements sont... rétrospectifs!... Je sais qu'il y a quatre ou cinq ans, vous avez — comment dire ça convenablement? — que vous avez obtenu les faveurs de madame de Vyelgarde... M. de Gaillac les avait sans doute obtenues *avant vous* et ces messieurs les ont obtenues *après;* en sorte que, quand je les entends parler en *supposant*, de ce qu'ils pourraient *affirmer*, j'admire leur bonne éducation...

D'ESTOURDY. — Vous êtes impitoyable, Madame!...

MONTESPAN, *regardant une dame qui passe.* — Madame de Porphyr est jolie à cheval....

DU HELDER, *examinant aussi.* — Oui!... Mais elle a une... croupe d'une ampleur...

PAULETTE. — C'est pas laid!... Et puis, pour être bien dans sa selle, voyez-vous, il faut qu'il y ait de quoi... Ça cale!

JOYEUSE. — Tant que vous voudrez, mais vous ne seriez pas ravie d'avoir autant... de quoi...

M. D'ALALY, *à part, rognonnant.* — Tout à l'heure, ils vont mesurer!... Ils ont vraiment un ton!... mais aussi, c'est sa faute, à elle!...

PAULETTE, *taquine, à M. d'Alaly.* — Vous avez l'air grinchu?...

M. D'ALALY, *amer.* — A quel propos serais-je grinchu?....N'ai-je pas tout lieu d'être enchanté?... (*A demi-voix, passant devant, avec elle.*) Vous avez vraiment un genre de conversation déplacé...

PAULETTE. — Je ne trouve pas!... C'est

à propos de Joyeuse, que vous dites ça?...

M. D'ALALY. — De lui et des autres?... ils ont des manières impossibles!...

PAULETTE. — C'est pas moi qui les ai élevés!...

M. D'ALALY. — Certainement je ne suis pas sévère... j'aime la gaieté de bon ton... la plaisanterie...

PAULETTE. — Vous l'adorez!... Mais seulement quand c'est vous qui la faites...

M. D'ALALY. — La conversation de ces messieurs vous plaît?... C'est un singulier goût!... Enfin!... Chacun prend le plaisir où il le trouve...

PAULETTE, *gouailleuse*. — Où il « *me* » trouve, vous voulez dire?...

M. D'ALALY, *énervé*. — Je vous assure, ma chère enfant, que vous avez une tenue déplorable... Vous laissez prendre avec vous, à tous ces sots mal appris, des attitudes

libres ou penchées qui donnent une mauvaise opinion de votre esprit et de votre goût... Une femme de votre âge ne doit pas tolérer qu'on aît avec elle de telles façons... Je suis très peiné de voir que l'éducation sérieuse..... austère, que vous avez reçue n'ait porté aucun fruit.... n'ait rien produit qui....

PAULETTE, *se montant peu à peu.* — Mais si!... C'est au contraire cette éducation austère et sérieuse qui m'a donné l'idée de me rattraper... et je me rattrape!... je me rattrape en plein! Mais les voilà, les fruits demandés!... Mais le produit, c'est moi! et si jamais vous avez des enfants à diriger, vous n'aurez qu'à faire pour eux ce qu'on a fait pour moi et vous obtiendrez le même résultat!... Il est peut-être mauvais, mais je n'y peux rien!... (*Criant presque.*) Je n'y peux rien, vous m'entendez!... rien!...

M. D'ALALY. — Prenez donc garde... on va vous entendre...

MONTESPAN, *bas à Gaillac montrant Paulette et d'Alaly.* — Qu'est-ce qu'il lui dit donc?...

GAILLAC, *aigre.* — Je ne sais pas, mais je présume qu'il lui chante encore les louanges du prince...

MONTESPAN. — Vous êtes jaloux ?...

GAILLAC. — Je trouve ce d'Alaly inepte, voilà tout !...

MONTESPAN. — Non, ne voilà pas tout !... (*Inquiet.*) Est-ce que vous espériez?...

GAILLAC, *sèchement.* — Rien du tout !... quoique avec une tête aussi mal équilibrée, il soit permis de compter sur l'imprévu... Non... en y réfléchissant, je serais même enchanté si l'héritier des jardins suspendus...

PAULETTE. — Qui est-ce qui parle de jardins suspendus?

GAILLAC. — Nous... à propos du prince...

PAULETTE. — Vous pensez encore à lui?...

GAILLAC, *ironique.* — Oui!... j'ai envie de le connaître!...

PAULETTE, *avec éclat.* — Moi aussi!... une envie rouge...

M. D'ALALY. — Si j'avais su ça, j'aurais pu... à la rigueur, l'amener ici...

JOYEUSE, *à du Helder.* — Non!... On n'est pas bête à ce point-là!...

M. D'ALALY. — Paulette!... il est onze heures et demie...

PAULETTE. — Ça veut dire : « Rentrons! » (*A tous.*) Au revoir!... (*A Gaillac qui s'approche pour lui tendre la main.*) Oh!... pas de poignées de main... j'ai peur des coups de pied... Abeilard ne veut pas qu'on approche, je vous l'ai déjà dit...

GAILLAC. — Abeilard... Quelle drôle

d'idée d'avoir donné ce nom à votre cheval!...

PAULETTE. — Pourquoi?... C'est un nom auquel il a droit!... (*On rit.*)

M. D'ALALY, *horripilé.* — En vérité, Paulette... vous parlez comme une fille...

JOYEUSE, *à demi-voix à Gaillac.* — Allons, bon!... le voilà qui lui dit des injures, à présent!...

PAULETTE, *qui a entendu, à part.* — Des injures!... C'est vrai!... Est-ce une injure grave?... Je n'en sais rien!... (*Haut à M. d'Alaly.*) Je vous défends de m'injurier... devant ces messieurs, au moins!... habituellement, vous réservez ça pour l'intimité...

M. D'ALALY, *effaré.* — Moi!... je réserve...

PAULETTE. — Dame!... Ces messieurs vous ont, je pense, entendu m'injurier à l'instant... (*Elle les interroge du regard, ils s'inclinent.*) Vous voyez?... Allons! nous

pouvons rentrer... Vous êtes comme Titus dont on parlait tout à l'heure...

M. D'ALALY, *ahuri.* — Titus?...

PAULETTE. — Oui, vous n'avez pas perdu votre journée!... (*A part.*) Moi non plus!... (*Elle part au galop suivie de M. d'Alaly.*)

IV

SÉVICES

En coupé.

PAULETTE en *Aurore*.

M. D'ALALY en habit rouge et culotte courte.

M. D'ALALY, *préoccupé*. — J'aurais voulu voir votre costume avant de monter en voiture...

PAULETTE. Il est très réussi!... soyez tranquille!...

M. D'ALALY. — Je ne le suis pas...

PAULETTE, *gouailleuse.* — Et pourquoi donc ça?... Il me semble pourtant que je m'habille pas trop mal!...

M. D'ALALY. — Vous vous habillez trop bien, au contraire... Vous avez des hardiesses qui choquent beaucoup de gens... et que, moi même, je trouve excessives... Dans notre monde, voyez-vous, il faut faire les concessions que...

PAULETTE, *énervée.* — Vous serez rudement ennuyeux quand vous serez vieux, allez, vous!

M. D'ALALY, *un peu pointu.* — Je vais même l'être tout de suite, car je suis absolument obligé de vous dire quelques mots, au sujet de ce qui va se passer ce soir...

PAULETTE. — Il va se passer quelque chose?...

M. D'ALALY, *étonné*. — Mais, n'est-ce pas au bal de la duchesse de Corda-Potencia que je dois vous présenter au prince d'Assyrie?...

PAULETTE, *jouant l'indifférence*. — Ah! Oui!... C'est vrai!... je n'y pensais plus!...

M. D'ALALY. — Quelle étourderie! Vous étiez si pressée avant-hier de faire la connaissance du prince, qu'il semblait que vous n'attendriez jamais jusqu'à ce soir...

PAULETTE. — Que voulez-vous!.. .Je n'ai pas beaucoup de suite dans les idées!... Et c'est à propos de ça que vous avez à me parler?... (*Vaguement inquiète.*) Est-ce qu'il y a quelque chose de changé?...

M. D'ALALY. — Non, du tout!... Je voudrais seulement que vous vous montrassiez au prince sous votre meilleur jour et je...

PAULETTE, *se bouchant les oreilles*. —

Oh !... Montrassiez... Est-il possible de parler comme ça... Ça fait frémir !...

M. D'ALALY. — Mais... je vous assure...

PAULETTE. — Que c'est français?... J'en suis convaincue, mais ça n'en est pas moins horrible...

M. D'ALALY. — Il faut cependant tâcher de parler comme...

PAULETTE, *crispée*. — Eh !... parlez comme vous voudrez, mais parlez vite !... Nous allons arriver !...

M. D'ALALY. — Oh ! pas encore ! La duchesse habite au diable... Je n'ai même jamais pu comprendre comment une femme aussi... aussi... (*Il cherche le mot.*)

PAULETTE. — Après?...

M. D'ALALY, *interloqué*. — Après?... Mais je ne sais en vérité plus où j'en suis... Vous avez une façon de bousculer une conversation... Ah !... voilà !... je voulais tout simple-

ment vous demander d'être ce soir plus... plus... correcte que d'habitude... je vous serais très reconnaissant de surveiller un peu vos manières, d'atténuer votre trop grande liberté d'allures et de réprimer vos écarts de langage...

PAULETTE. — Et pourquoi toutes ces précautions?...

M. D'ALALY. — Parce que la présence du prince d'Assyrie devant forcément imposer une certaine réserve, je désire que vous restiez au diapason voulu; soyez gracieuse sans excès, calme, comme il faut... même un peu sérieuse. Lorsque je vous présenterai au prince, attendez qu'il vous parle, répondez respectueusement, et placez tout de suite la conversation sur le ton élevé qui convient...

PAULETTE. — Mais pas du tout!... je ne lui en veux pas, à ce prince!... Je n'ai aucune raison de chercher à l'embêter...

M. D'ALALY, *scandalisé.* — Oh !... surtout ne laissez pas échapper de mots semblables à celui que vous venez d'employer...

PAULETTE. — Ah ! bah !... Il a dû en entendre bien d'autres !

M. D'ALALY. — Parlez lui de son pays... de ses voyages, de...

PAULETTE. — Allons donc !... Il doit en avoir plein le dos de son pays !... Pourquoi voulez-vous le poursuivre de souvenirs importuns... probablement ! Est-ce là tout ce que vous aviez à me dire ?

M. D'ALALY. — Mais... oui... je crois... (*A part.*) J'aurais mieux fait de me taire...

PAULETTE. — Tant mieux !... nous arrivons !...

CHEZ LA DUCHESSE DE CORDA-POTENCIA

PAULETTE et M. D'ALALY montent lente-

ment le grand escalier de marbre, encombré de fleurs et de monde.

Le costume d'*aurore* de Paulette est en satin feuille de rose thé, excessivement court, retroussé par d'énormes bottes de fleurs de pêcher. Fouillis de dentelles; parfum capiteux et étrange, s'échappant dudit fouillis. Corsage décolleté en pointe, laissant bien voir les fossettes du dos. Une dentelle voilant à peine le haut du bras. Cordon de fleurs de pêcher en sautoir. Souliers de satin rose thé, à talons d'argent. Coiffure dégageant bien la nuque et faisant une tête grosse comme le poing. Toute la toilette et les fleurs, saupoudrées de gouttelettes de rosée. Des murmures admiratifs saluent son entrée.

— Un amour !...

— Et quel costume !...

— ...Joli, mais un peu long !

— Peste!... Tu voudrais qu'il n'y en eût pas du tout, alors?...

— Eh bien, je suis sûr que d'Alaly n'est pas de ton avis, va!... Regarde quel nez il fait...

MONTESPAN, *s'élançant.* — Quelle valse aurai-je?

PAULETTE. — Bonsoir!...

MONTESPAN. — La première, n'est-ce pas?...

PAULETTE, *agacée.* — Eh! je ne sais seulement pas si je danserai!... (*Elle lui tourne le dos et continue à monter.*)

MONTESPAN, *vexé, à part, s'en allant.* — Elle se réserve pour le prince!

M. D'ALALY, *montant derrière Paulette et constatant avec douleur qu'on voit ses mollets au moindre mouvement.* — J'en étais sûr!... ce costume est ridiculement court!... et tous ces animaux descendent, pour juger de l'effet... Je parierais que, quand on est quelques

marches plus bas, on lui voit les jarrets?... J'ai envie de redescendre pour m'en assurer... (*Apercevant la duchesse de Corda-Potencia qui, debout sur la dernière marche, lui tend la main en souriant.*) Allons! bon! Impossible!

LA DUCHESSE DE CORDA-POTENCIA. — Comme vous arrivez tard!... Le prince d'Assyrie vous demande à grands cris, mon cher d'Alaly... Il grille d'envie d'être présenté à votre femme!... Ce pauvre Calabre ne sait plus que faire de lui en vous attendant... Courez!...

M. D'ALALY, *s'éloignant paisiblement*. — Je cours, Madame, je cours...

GAILLAC, *à Paulette*. — Voulez-vous accepter mes félicitations? votre costume est adorable... et vous aussi...

PAULETTE, *regardant du côté où a disparu M. d'Alaly*. — Merci!... (A

part.) Pourquoi ne le ramène-t-il pas?...

DU HELDER. — J'ose à peine vous présenter mes hommages... vous êtes tellement accaparée déjà...

GAILLAC, *à Montespan.* — En quoi est-elle costumée, madame d'Alaly?...

MONTESPAN. — En Aurore, je crois...

GAILLAC. — En Aurore!... Cristi!... si elle voulait m'appeler quand elle se lève!...

DU HELDER. — Moi j'aimerais mieux le contraire...

D'ESTOURDY, *s'avançant par glissades.* — Vouz l'avez travaillé ferme, hein, ce costume-là?

M. d'Alaly paraît, amenant le prince. Le prince de Calabre les suit. Gaillac, Montespan, du Helder et d'Estourdy s'éloignent en bougonnant.)

M. D'ALALY. — Monseigneur, permettez-

moi de présenter ma femme à votre Altesse royale...

(*Paulette fait une profonde révérence.*)

LA DUCHESSE DE CORDA-POTENCIA, *bas au prince.* — La plus jolie femme de l'année, monseigneur...

LE PRINCE, *regardant furtivement autour de lui.* — Oh!... je vois bien !... (*A Paulette.*) Je suis un si mauvais valseur, marquise, que je n'ose vous demander cette valse, mais si cependant vous consentiez à la... causer, j'en serais bien heureux ?...

PAULETTE, *s'inclinant respectueusement.* — Je suis aux ordres de Votre Altesse...

(*Le prince lui offre le bras, ils s'éloignent.*)

M. D'ALALY, *à part, les suivant des yeux.* — A la bonne heure!... Tout en me disant que j'étais absurde, elle a suivi mes recommandations!... Elle est ravissante, ce soir!... Comme toujours, hélas!... Et le peloton des

adorateurs fait une tête!... Ça m'amuse... A-t-elle assez joliment envoyé promener Montespan et sa valse? Il avait l'air sot... J'étais enchanté!...

DANS LE PETIT SALON

LE PRINCE et PAULETTE, *assis sur un tête-à-tête.*

LE PRINCE. — Vous montez merveilleusement à cheval, marquise...

PAULETTE, *cérémonieuse.* — Je suis très heureuse que Votre Altesse soit de cet avis..

LE PRINCE. — C'est même ce qui m'a intimidé pour la valse... J'ai pensé que, si vous valsez aussi bien que vous montez à cheval, vous maudiriez un valseur tel que moi...

PAULETTE, *de plus en plus cérémonieuse.* — Je suis sûre qu'au contraire, Monseigneur, Votre Altesse Royale doit valser à ravir

(*A part.*) Est-ce que ça ne va pas bientôt finir, ce genre de conversation?... Quant à moi j'en ai assez!...

LE PRINCE. — Cette fête est charmante!... Connaissez-vous beaucoup la duchesse?...

PAULETTE. — Très peu, Monseigneur.

LE PRINCE. — C'est, n'est-ce pas, une personnalité très sympathique à la haute société parisienne?... Elle est si belle et si respectable que...

PAULETTE, *s'oubliant.* — Elle?... Ah! bien oui!... (*S'arrêtant brusquement et reprenant le ton respectueux.*) Votre Altesse Royale est on ne peut mieux renseignée...

LE PRINCE, *souriant.* — Je vois à votre physionomie que, au contraire, je viens de... patauger affreusement... (*Mouvement joyeux de Paulette.*) Ce n'est pas ainsi qu'il faut dire?...

PAULETTE, *radieuse.* — Oh!... Monsei-

gneur!... Patauger, c'est parfaitement dit... (*Résolument.*) Monseigneur?...

LE PRINCE, *surpris.* — Marquise?...

PAULETTE. — Est-ce que ça vous amuse de m'entendre vous arrondir des guirlandes comme je le fais?... Je suis sûre que non?...

LE PRINCE, *qui ne comprend pas.* — Arrondir des guirlandes?... Où donc, des guirlandes?...

PAULETTE, *riant.* — C'est une manière de parler ! C'est comme patauger... ça veut dire faire des bêtes de phrases entortillées de Monseigneurs, d'Altesses Royales, etc... Ça vous amuse-t-il, dites?... Moi, ça m'ennuie énormément...

LE PRINCE. — Et moi donc!... J'ai beau répéter à tous d'éviter cela, je ne peux pas obtenir moins de démonstrations respectueuses, et ça m'agace...

PAULETTE. — Eh bien, Monseigneur, vous

n'avez pas besoin d'insister, je ne vous causerai pas cet agacement-là, allez!...

LE PRINCE, *riant*. — Alors, voilà qui est convenu?... Vous n'allez plus arrondir... Comment donc disiez-vous?...

PAULETTE. — Arrondir des guirlandes...

LE PRINCE. — C'est gentil cette façon de dire!... Cela exprime très bien la pensée... C'est de l'argot, n'est-ce pas?...

PAULETTE. — Monseigneur, pas tout à fait!... Oh!... pour l'argot, je me surveille, et j'espère qu'il ne m'échappera pas de...

LE PRINCE. — Non... je vous en prie, ne vous surveillez pas, marquise... Je serai si content de vous connaître absolument telle que vous êtes?...

PAULETTE. — Absolument?... Ça, Monseigneur, ce serait peut-être beaucoup...

LE PRINCE. — Non... Et, tenez, pour

commencer, dites-moi ce que c'est, au juste, que la duchesse de Corda-Potencia?...

PAULETTE. — Au juste?... Diable!... c'est une définition bien compliquée que vous me demandez là?... D'ailleurs, vous devez savoir mieux que moi qui elle est, puisque vous la connaissez beaucoup...

LE PRINCE. — Mais pas du tout... c'est Calabre qui, il y a deux ou trois ans, me l'a présentée à Téhéran, où son mari occupait un poste diplomatique...

PAULETTE, *étonnée.* — Ah!... Alors, vous avez vu le duc de Corda-Potencia, vous?...

LE PRINCE. — Mais oui...

PAULETTE. — Eh bien, Monseigneur, je crois que vous êtes plus avancé que la duchesse, qui ne l'a certainement jamais vu!...

LE PRINCE, *stupéfait.* — Oh!... vraiment!...

PAULETTE. — Ça vous épate?... (*Honteuse.*) Oh!... pardon, Monseigneur!...

LE PRINCE, *souriant.* — Ah! marquise, vous oubliez déjà nos conventions?...

PAULETTE. — C'est que, Monseigneur,.. le respect...

LE PRINCE, *la regardant avec admiration.* — Qu'il ne soit pas question entre nous de respect, je vous prie?...

PAULETTE, *à part.* — Hum!... voilà une phrase... inquiétante...

LE PRINCE, *lui tendant la main.* — Est-ce promis?...

PAULETTE, *tendant la sienne.* — Oui, Monseigneur... (*A part.*) Ça n'engage à rien...

LE PRINCE. — Merci!... (*Il baise la main de Paulette qui rougit légèrement.*)

PAULETTE, *un peu nerveuse.* — Valsons, Monseigneur, voulez-vous?...

LE PRINCE. — Je veux tout ce que vous voudrez!...

(*Ils s'éloignent en valsant.*)

MONTESPAN, GAILLAC, DU HELDER ET D'ESTOURDY, *causant dans l'embrasure d'une fenêtre.*

— Il va bien, le prince héritier!...

— L'avez-vous vu lui baiser la main? c'est révoltant!...

— Bah!... les princes, ça baise la main, ça ne veut rien dire... on la leur baise bien, à eux!...

— D'Estourdy, ton costume baille dans le dos?...

— Je le sais bien!... C'est la baleine qui est trop longue, alors, elle pose sur les reins, et ça fait remonter le justaucorps...

— Il est pas trop mal, ce costume d'as de trèfle!...

D'ESTOURDY, *protestant.* — Comment, d'as de trèfle?... Mais c'est en *valet* de trèfle que je suis... pour appareiller Montespan, qui est en valet de cœur...

— Ça ne lui sert pas à grand'chose, ce soir, d'être en valet de cœur!... car je crois que madame d'Alaly l'a peu regardé...

— Eh bien, voulez-vous que je vous dise une chose, moi?...

— Parle, Gaillac, nous t'écoutons?...

— C'est que je ne serais pas fâché du tout de voir l'invincible Paulette s'éprendre de ce prince... et c'est fort possible, car enfin, non seulement il a le prestige, puisqu'il sera roi d'un pays où les manifestations, la dynamite et la presse ne sont pas à redouter pour l'instant, mais encore, il est beau comme Apollon, cet animal-là!...

— Oh! beau! Ça dépend des goûts!...

— Eh bien, je crois que le goût de madame

d'Alaly est favorable au prince... et, comme c'est le principal... Ma foi!... si elle se toque de ce petit bonhomme, ça m'amusera!... Oui... à cause d'Alaly, d'abord...

— Il est méchant, ce Gaillac!...

M. D'ALALY, *appuyé au chambranle d'une porte, regardant Gaillac et les autres, à part.* — Quand je le disais !... Ils ne peuvent la cerner, l'entourer comme toujours... Aussi, ils ragent ferme... et ça se voit!... (*Regardant Paulette qui passe en valsant avec le prince.*) Ses jambes aussi se voient... Miséricorde!... Ce costume est d'un court!... Pourvu qu'elle ne trouve pas le prince ennuyeux!... Ah! dame!... C'est que, quand elle ne peut ni parler argot ni se livrer à des excentricités, elle ne s'amuse pas fort... Je suis curieux de connaître son impression...

PAULETTE ET LE PRINCE, *entrent dans la serre et s'installent sous un palmier, sur des fauteuils de bambou à bascule.*

LE PRINCE. — C'est délicieux, de valser avec vous!...

PAULETTE. — Et avec vous, Monseigneur, c'est bien moins désagréable que je ne l'aurais cru...

LE PRINCE, *ravi.* — Vous trouvez que je valse bien?...

PAULETTE. — Bien... c'est peut-être beaucoup dire, mais pas mal... Quand vous irez en mesure et que vous donnerez moins de coups de genou...

LE PRINCE. — Ah!... je donne des coups de genou?

PAULETTE, *avec conviction.* — Énormes!.. Je suis sûre que j'ai des gnons...

LE PRINCE, *clignant de l'œil et s'efforçant de comprendre.* — Des... quoi?...

PAULETTE. — Des gnons !... Encore un mot dont je n'aurais pas dû me servir, Monseigneur... ça veut dire des bosses ou des bleus...

LE PRINCE, *consterné*. — Oh ! moi !... je vous aurais... C'est impossible !....

PAULETTE. — Monseigneur, je vous assure que je ne blague pas...

LE PRINCE. — Blaguer... je comprends blaguer... et je suis désespéré que... (*Restant en extase devant Paulette.*) Quel ravissant costume !... Quelle est la couturière qui vous l'a fait ?...

PAULETTE. — Vous avez des toilettes à commander ? (*Riant.*) Est-elle brune ou blonde ?... Si elle est brune, ce genre de costume ne lui irait pas... Si elle avait la beauté grecque non plus, parce que, je ne sais pas si vous l'avez remarqué, Monseigneur, mais je n'ai pas la beauté grecque... oh ! mais là, pas du tout !!!...

LE PRINCE, *riant.* — Mais je n'ai pas de toilettes à commander... je...

PAULETTE. — Comment?... Vous êtes vertueux à ce point-là?... Mais toutes les femmes sont donc laides à Babylone?...

LE PRINCE. — Dans tous les cas, il n'y en a pas de comparable à vous... ni à Babylone, ni ailleurs!... que vous êtes donc jolie!... et fine... et étrange!... (*Un temps.*) On a dû vous dire cela souvent, n'est-ce pas?

PAULETTE, *convaincue.* — Oh! oui!...

LE PRINCE. — Et cela vous ennuie?...

PAULETTE. — Ça dépend...

LE PRINCE. — De quoi?...

PAULETTE. — De celui qui me le dit...

LE PRINCE, *anxieux.* — Quand c'est moi?...

PAULETTE, *gaiement.* — Quand c'est vous, Monseigneur, je pense que le prince héritier d'un grand royaume aurait mieux à

faire à Paris que de débiter des fadeurs... (*Elle s'arrête en apercevant M. d'Alaly, qui, debout à l'extrémité de la serre, la regarde d'un air inquiet.*)

LE PRINCE. — Ah!...

PAULETTE, *répétant machinalement.* — Oui... que de débiter des fadeurs... (*A part regardant M. d'Alaly.*) Allons! bon!... une scène de jalousie qui chauffe!... et Dieu sait pourtant si... (*Illuminée.*) Tiens! tiens! mais il y a peut-être quelque chose à faire de ce côté...

LE PRINCE, *suivant toujours son idée.* — Ce qui signifie qu'en vous débitant ces... fadeurs... je perds mon temps?...

PAULETTE, *changeant subitement de ton et d'allure.* — Ai-je dit ça?...

LE PRINCE. — A peu près...

PAULETTE, *très coquette.* — Eh bien, ce n'était pas mon intention...

LE PRINCE, *radieux*. — Vrai?... Avez-vous un jour, marquise?...

PAULETTE. — Oui... j'ai un jour pour les ennuyeux... le mardi...

LE PRINCE. — Ce qui veut dire?

PAULETTE. — Ce qui veut dire : venez le lundi, mercredi, jeudi, vendredi ou samedi...

LE PRINCE. — Vous me comblez...

PAULETTE. — C'est vous qui me comblez, Monseigneur, et je...

LE PRINCE, *souriant*. — Je croyais que nous nous étions promis de ne plus « arrondir de guirlandes »?...

PAULETTE. — C'est vrai! (*Très gracieuse et surveillant toujours du coin de l'œil M. d'Alaly qui devient sombre.*) Eh bien, venez me voir, Monseigneur, le plus souvent et le plus longtemps possible... ça me fera un très grand plaisir... Trouvez-vous, cette fois, la formule assez simple?...

LE PRINCE. — Oui... (*Prenant l'éventail de Paulette.*) Ce chiffre de diamants est ravissant!... (*Il l'examine attentivement.*) mais indéchiffrable...

PAULETTE. — C'est mon nom, écrit en lettres entrecroisées : *Paulette.*

LE PRINCE. — Paulette, quel gentil nom!

PAULETTE. — C'est pas un nom à la pose!... Et vous, Monseigneur, comment vous appelez-vous?

LE PRINCE. — Je m'appelle Hercule...

PAULETTE, *effarée.* — Sapristi !!!

LE PRINCE. — C'est un nom ridicule en France, n'est-ce pas?... Dites-moi, quel est ce monsieur qui nous examine là-bas... près de la porte du grand salon?

PAULETTE. — C'est M. de Gaillac, un ancien beau...

LE PRINCE. — Et celui auquel il parle?...

PAULETTE. — M. de Montespan...

LE PRINCE. — Ils vous accompagnaient tous deux au Bois l'autre jour... Ce sont vos amis intimes?

PAULETTE. — Ce sont des intimes, mais je ne sais pas si ce sont des amis...

LE PRINCE. — M. de Montespan est très joli garçon...

PAULETTE, *négligemment*. — Trouvez-vous?... Il est surtout faiseur d'œil, c'est ce qui donne du piquant à la physionomie, si on peut appeler ça du piquant...

LE PRINCE. — Quelle est sa carrière?...

PAULETE. — Il n'en a pas, Monseigneur... Depuis la République, ce n'est pas chic d'avoir une carrière...

LE PRINCE. — Vous détestez la République?

PAULETTE. — Moi?... Pas du tout, Monseigneur? Ça m'est bien égal! Pourquoi est-ce que je détesterais la République?

LE PRINCE. — Singulière chose pourtant, que les Français, que ce peuple spirituel entre tous, préfère être gouverné...

PAULETTE, *continuant.* — ... par neuf cents imbéciles plutôt que par un seul... (*S'apercevant qu'elle a dit une bêtise et bafouillant.*) Oh! Monseigneur!... je dis ça,... vous savez... je ne parle que de la France...

LE PRINCE, *riant de tout son cœur.* — Que vous êtes drôle!!! Ah!... je suis bien heureux de vous connaître!... (*La dévorant des yeux.*) On joue une valse... Voulez-vous que nous la dansions ensemble?... Si vous ne l'avez pas promise, toutefois?

PAULETTE. — Je n'ai rien promis, Monseigneur, et, quand même cela serait...

LE PRINCE, *ravi.* — Comment... si vous aviez promis cette valse à un autre... vous...

PAULETTE. — Je lâcherais l'autre, Monseigneur,... sans hésiter... (*Elle se lève et s'ap-*

puie au bras du prince.) Allons!... partons en mesure... si c'est possible... et surtout, gare aux coups de genou!...

M. D'ALALY, *très ennuyé, à part.* — C'est stupide!... elle se compromet!... le prince manque de tact, aussi!... C'est la deuxième valse qu'il danse avec elle... et ça ne peut pas amuser, elle!... il valse comme une mazette... Alors, pourquoi danse-t-elle avec lui?... Je sais bien que deux valses, ça ne serait pas grand'chose, si elle avait valsé avec d'autres... Mais pas du tout... elle les a tous envoyés promener!... Et ils chuchotent... ils se font des signes en montrant le prince... Je vais emmener Paulette... ça ne va pas être facile, par exemple!

MONTESPAN, GAILLAC, D'ESTOURDY, et DU HELDER, *suivant des yeux Pau-*

lette et le prince qui continuent à valser :

— Ils valsent encore ! et ils ne se sont pas quittés un seul instant !...

— C'est scandaleux !...

— Et d'Alaly qui semble enchanté !...

— Euh ! Euh !... pas tant que ça !...

— La duchesse fait une tête... elle avait peut-être espéré...

— Le petit prince... Allons donc !... elle pourrait être sa grand-mère !...

— Vous êtes dur...

— Taisez-vous !... les voici !...

(*Le prince amène Paulette à un fauteuil qu'elle lui désigne, la salue profondément et s'éloigne un peu.*)

GAILLAC, *gouailleur, à Paulette.* — Eh bien?...

PAULETTE. — Eh bien, quoi?...

GAILLAC. — Comment est-il, ce fameux prince?...

PAULETTE. — Tout à fait gentil et agréable...

MONTESPAN, *narquois.* — Même quand il valse?...

PAULETTE. — Oui, Monsieur!... Ainsi, jugez un peu quand il ne valse pas!...

D'ESTOURDY, *à Montespan.* — Attrape-ça!...

MONTESPAN, *regardant le prince d'Assyrie qui cause avec la duchesse de Corda-Potencia et le duc de Grenelle.* — Il est à la pose, ce prince, il ne se fait présenter personne...

D'ESTOURDY, *pointu.* — Il y a pourtant ici des gens de bonne noblesse...

PAULETTE, *haussant les épaules.* — Vous, probablement?...

(*D'Estourdy rougit jusqu'aux yeux.*)

GAILLAC. — Ma foi, je pourrais, moi, produire un certain nombre de quartiers et je ne m'en vante pas...

PAULETTE. — La lune ne se vante pas des siens non plus!...

GAILLAC, *vexé*. — C'est très drôle!...

PAULETTE. — Vous n'êtes pas sincère...

M. D'ALALY, *s'approchant*. — Ma chère Paulette... il est bientôt trois heures, et je crois...

PAULETTE, *sans bouger*. — Vous croyez???

M. D'ALALY. — Mais que... que nous pouvons songer à la retraite...

PAULETTE. — Partir!... à présent?... Jamais de la vie!... d'abord, j'ai promis le cotillon au prince...

M. D'ALALY. — Eh bien, vous vous dégagerez... Je dirai au prince...

PAULETTE. — Rien du tout!... (*Criant.*) Monseigneur!... n'est-ce pas, Monseigneur, que je vous ai promis le cotillon?...

LE PRINCE, *revenant vers Paulette*. — Oui, certes...

PAULETTE, *à M. d'Alaly.* — Vous voyez?...

M. D'ALALY. — Nous prierons monseigneur de vouloir bien vous excuser... un peu de fatigue vous empêche de...

PAULETTE. — Un peu de fatigue!... mais ça n'est pas vrai!... Ah bien!... vous en avez un aplomb, vous, par exemple!...

M. D'ALALY, *très contrarié, voyant les sourires et les chuchotements des assistants.* — Mais en vérité... (*Bas à Paulette.*) Il faut partir... j'y tiens absolument...

PAULETTE, *haut.* — Et moi, je tiens... absolument aussi, à rester...

M. D'ALALY. — Paulette, de grâce?...

PAULETTE. — .....

M. D'ALALY, *s'énervant malgré lui.* — Allons, venez!... (*Il lui prend le bras un peu brusquement, elle secoue son bras avec une violence extrême et pousse un cri perçant. M. d'Alaly stupéfait et effaré, la lâche.*)

TOUS. — Qu'y a-t-il?...

PAULETTE, *d'un air navré.* — Rien... pardon... mon mari m'a serré le bras avec une telle brutalité...

M. D'ALALY, *abruti.* — Moi?...

PAULETTE. — Vous-même!... (*Elle se frotte le bras.*)

M. D'ALALY. — Mais je vous ai à peine touchée...

LE PRINCE. — Mais, en effet,... il me semble que...

PAULETTE, *à part.* — Petit serin, va!... (*A M. d'Alaly.*) Je suis prête à vous suivre...

M. D'ALALY, *au désespoir.* — Mais non... quand vous voudrez?... (*Bas à l'oreille.*) Reste tant que tu voudras...

PAULETTE. — Merci... je souffre tellement que je préfère rentrer... (*Elle continue à tenir son bras qu'elle regarde douloureusement.*)

GAILLAC, MONTESPAN, DU HELDER, LA DUCHESSE DE CORDA-POTENCIA, D'ESTOURDY, LE PRINCE, LE DUC DE GREVELLE, LA DOUAIRIÈRE DE LAUBARDEMONT *et plusieurs autres invités examinent la scène. Tableau...*

V

CHEZ L'AVOCAT

Rue de Verneuil.

PAULETTE, *descendant de voiture et regardant les numéros.* — 13 *bis*, rue de Verneuil... C'est bien ici... (*Elle entre sous la porte cochère.*) Voyons si je n'ai rien oublié?... (*Elle ouvre un petit porte-cartes de peau de requin bourré à éclater.*) Mes

notes... griefs principaux... certificat de médecin... oui... je crois que j'ai tout... (*Au concierge.*) Maître Ducharme?

LA CONCIERGE. — Au premier, au-dessus de l'entresol!...

PAULETTE, *montant l'escalier en tapotant sa robe.* — Elle est très réussie, ma toilette!... sérieuse, mais gentille tout de même!... Parce qu'on vient trouver un avocat pour des chose graves, il n'est pas nécessaire de lui faire peur... (*Elle tire de sa poche une glace d'écaille blonde à chiffre de diamants et arrange les petits cheveux du front.*) Pas mal non plus, le chapeau!... Seulement, on a eu tort d'y mettre des oreilles d'ours... j'ai cherché dans un livre et j'ai trouvé : *Oreille d'ours; amour du changement!...* Si maître Ducharme allait croire que c'est un emblême?... Après ça,.. il ne sait peut-être pas le langage des fleurs, cet avo-

cat!... (*Elle sonne.*) Allons!... m'y voilà... il n'y a plus à reculer!... (*Au valet de chambre qui ouvre la porte :*) M. Ducharme reçoit-il?...

LE VALET DE CHAMBRE. — Oui, Madame.

(*Paulette remet sa carte au valet de chambre. Elle est introduite dans un salon où plusieurs personnes attendent déjà. Ce salon ouvre sur une toute petite pièce ravissamment arrangée. Chaise longue, drapée de cachemires de l'Inde anciens, coussins de vieilles étoffes de soie brochée, abat-jour de dentelle, miniatures, émaux, statuettes de vieux saxe, portraits d'enfants, bronzes, ivoires anciens, fleurs,* etc... *Dans le salon, une vieille dame attend patiemment en traçant, du bout de son en-tout-cas, des dessins sur le tapis. Deux femmes, jeunes et assez agréables, causent à demi-voix. Une femme très vulgaire, accompagnée d'un homme*

d'une cinquantaine d'années, sommeille dans un fauteuil, et un vieux bonhomme, en habit noir et cravate blanche, assis à une petite table devant la fenêtre, relit un volumineux dossier, auquel il ajoute des notes au crayon bleu.)

PAULETTE, *désappointée, à la vue de tout ce monde, à part.* — Ah ! bien !... J'attendrai longtemps !... (*Elle arpente le salon.*) J'aurais mieux aimé voir maître Ducharme tout de suite... J'ai peur de réfléchir... Non pas que je ne sois irrévocablement décidée, mais, parce que... quand je réfléchis... mes idées s'embrouillent... (*Elle examine l'appartement.*) Oh ! la jolie petite pièce !... Un amour !... Comme c'est bien arrangé !... Il est marié, maître Ducharme, et certainement sa femme est jolie !... On voit ça tout de suite... à des riens... (*Elle s'asseoit au pied de la chaise longue de façon à voir l'intérieur*

du premier salon.) Probablement, cette porte, là-bas, en face de moi, conduit dans son cabinet... C'est la vieille dame qui va entrer la première... elle est sur le fauteuil à côté de la porte... Chez Caroline, c'est comme ça!... On attend son tour sur le fauteuil près de la porte... Elle attend avec une résignation qui me touche, cette vieille dame!... Ce que je donnerais pour avoir *le Figaro!...* ou même un autre journal... (*Regardant le vieux monsieur qui écrit toujours.*) Ce bonhomme a ses paperasses pour s'amuser, lui, au moins!.. et les autres causent; ça m'énerve d'être là sans rien faire!...

(*Maître Ducharme ouvre la porte de son cabinet, inspecte le salon d'un coup d'œil, donne au vieux monsieur une poignée de main, examine rapidement Paulette et fait entrer la vieille dame.*)

PAULETTE, *à part.* — Quand je le disais,

que la vieille dame entrerait la première!...

(*Une des deux dames qui causent prend le fauteuil laissé libre à côté de la porte; l'autre tire un pouf au milieu du salon et s'asseoi en face d'elle.*)

PREMIÈRE DAME. — Ça va être à nous!...

DEUXIÈME DAME, *à demi-voix*. — Le cœur me bat... Comment est-il, maître Ducharme?...

PREMIÈRE DAME, *avec conviction*. — Charmant!...

DEUXIÈME DAME. — Jeune?

PREMIÈRE DAME. — Oui...

DEUXIÈME DAME. — Et déjà si célèbre?... Et vous pensez qu'il se chargera de mon affaire?...

PREMIÈRE DAME. — Je l'espère... La mienne était bien plus compliquée, et il l'a

plaidée comme un ange... contre Barbarou, mon mari avait Barbarou...

PAULETTE, *à part.* — Elles viennent aussi pour divorcer!... (*Les regardant.*) Elles marquent joliment mal, toujours...

(*La porte du cabinet s'ouvre de nouveau, un monsieur blond en sort et examine les clients.*)

PAULETTE. — Qu'est-ce que c'est que celui-là?... il n'a ni chapeau ni canne... il est de la maison...

LE MONSIEUR BLOND, *allant à la grosse femme vulgaire, qui attend avec l'homme de cinquante ans.* — Madame, M. Ducharme est très occupé... les personnes qui attendent ont pris rendez-vous avec lui... il me charge de vous demander quelques renseignements, pour compléter ceux qu'il a déjà...

LA GROSSE DAME. — Mais, Monsieur...

LE MONSIEUR BLOND. — Je suis le secré-

taire de maître Ducharme... et je lui transmettrai les explications que vous voudrez bien me donner... (*La grosse dame le toise d'un air hargneux.*) Si, au contraire, vous préférez attendre...

L'HOMME DE CINQUANTE ANS, *avec éclat.* — Oh ! mais non !... (*A la femme.*) Dis à monsieur, Adèle,... dis-lui tout...

LE MONSIEUR BLOND, *vivement.* — Tout, c'est inutile !... Je suis déjà au courant de l'affaire...

PAULETTE, *à part.* — Allons ! bon !... moi qui espérais m'amuser !...

(*Le valet de chambre apporte les lampes. Le vieux monsieur qui écrit fait un geste de satisfaction.*)

LA PREMIÈRE DAME, *à la deuxième dame.* — Vous expliquerez bien tout à maître Ducharme... Ne cherchez surtout pas à lui faire la situation meilleure qu'elle n'est...

après, quand il voit ce qui en est, ça l'agace...

DEUXIÈME DAME. — Comment... il faut lui dire ?...

(*Elle se lève et va parler vas à la première dame, masquant complètement la lumière de la lampe au vieux monsieur qui écrit et fait des efforts désespérés pour y voir, essayant toutes les positions possibles; ne parvenant pas à en trouver une bonne, il attend d'un air navré que la dame soit retournée à sa place.*)

LE MONSIEUR BLOND, *à la grosse femme qui parle avec volubilité.* — Tout ça ne me dit pas comment les faits se sont passés?...

LA GROSSE FEMME. — Depuis dix-huit mois, Monsieur, y m'cherchait des histoires à propos d'tout... Jamais vous n'avez vu un homme pareil... et quand on demeure l'un au-dessus de l'autre,... vous comprenez?...

LE MONSIEUR BLOND. — Parfaitement...

mais l'important, c'est la scène du 22 mars et les injures qui l'ont suivie...

LA GROSSE FEMME. — Ben, c'jour-là, y m'avait déjà appelée des noms dès l'matin...

LE MONSIEUR BLOND, *prenant un crayon et une feuille de papier.* — Le matin, ça nous est égal...

LA GROSSE FEMME. — Mais pas du tout !...

LE MONSIEUR BLOND, *agacé.* — Puisque c'est seulement de la scène du soir qu'il est question dans la plainte...

LA GROSSE FEMME. — L'matin, c'était rapport qu'en vidant des eaux dans l'plomb, j'en avais fait tomber sur sa fenêtre en-dessous...

LE MONSIEUR BLOND. — Mais encore une fois, Madame, nous n'avons pas à nous occuper de ce qui s'est passé le matin...

LA GROSSE FEMME. — Le soir, nous avions chez nous le capitaine Fracasse... qui faisait

un peu d'bruit... à dîner... en courant après la bonne autour de la table... avec des grosses chaussures qui craquaient...

LE MONSIEUR BLOND, *ahuri.* — Le capitaine Fracasse?...

LA GROSSE FEMME. — Oui, en retraite... un d'nos amis... il paraît qu'il y a un capitaine Fracasse qui fait beaucoup parler de lui, c'est un autre;... à un moment, on entend taper au plancher... C'était monsieur, qui cognait au plafond avec un balai... pour avertir d'taire l'bruit... Vous comprenez?...

LE MONSIEUR BLOND. — Oui... mais je croyais que c'était au contraire vous qui...

LA GROSSE FEMME. — Après... oui... paç'que la moutarde m'a monté... et que j'y ai dévissé l'pas d'vis qui tient sa suspension qui sortait au milieu d'notre plancher... Alors, on a entendu un vacarme, et puis il a

monté furieux... Et y secouait la porte... et y m'appelait des noms...

LE MONSIEUR BLOND, *écrivant toujours.* — Quels noms?...

LA GROSSE FEMME. — *Veau... vachère... rosse...* Qu'est-ce que vous dites de ça?...

LE MONSIEUR BLOND. — Évidemment, il a eu tort...

PAULETTE, *à part.* — Si j'avais seulement une bonne injure comme ça à apporter à maître Ducharme, moi !...

LE MONSIEUR BLOND. — Après?...

LA GROSSE FEMME. — *Rien-du-tout* qu'y m'a encore appelée... et *sale femme...*

L'HOMME DE CINQUANTE ANS. — Et *la rosse à tout le monde.* Tu oublies *la rosse à tout le monde !...*

LA GROSSE FEMME. — Ah ! oui !... j'oubliais !...

LA PREMIÈRE DAME, *à la deuxième*

dame. — Ainsi, c'est convenu... je vous introduis et je vous laisse...

DEUXIÈME DAME, *pudique.* — Oh! pourquoi?...

PREMIÈRE DAME. — Parce que vous serez plus libre.... Cela vaut beaucoup mieux... j'attendrai en voiture...

DEUXIÈME DAME. — Et vous croyez vraiment qu'il faut que je lui dise que... (*Elle se lève de nouveau et reparle à l'oreille de la première dame. Le vieux monsieur cesse d'écrire et attend avec résignation le retour de la lumière.*)

PAULETTE, *à part.* — Elle ne s'occupe même pas de savoir si elle bouche la lumière à ce pauvre vieux; bécasse, va!...

PREMIÈRE DAME, *à la deuxième dame qui se rasseoit sur le pouf.* — Oui... oui... il faut le dire... c'est indispensable...

(*Maître Ducharme paraît à la porte et fait*

un signe aux deux dames, en regardant encore Paulette, dont la présence paraît le surprendre.)

PAULETTE, *à part.* — Il a encore louché sur moi!...

Le valet de chambre introduit deux nouvelles clientes fort élégantes, chic à côté; mises tapageuses, maquillage évident.)

PAULETTE, *les regardant, à part.* — Oh! Oh!...

(*Les deux dames se promènent dans l'appartement, examinant tout; elles s'arrêtent étonnées à la vue du petit salon.*)

— Tiens!... il est marié! Ah bien! si j'avais su! je serais allée chez un autre!...

— Pourquoi ça?...

— Parce que c'est très gênant pour un divorce, un homme marié!... On ne peut pas lui faire croire tout ce qu'on voudrait...

PAULETTE, *à part.* — Encore des postu-

lantes au divorce!... sapristi!... Elles marquent encore moins bien que les autres!... Pas brillants jusqu'à présent, les échantillons de divorcées!!!... Je vais prendre le fauteuil de la porte!... il n'y a plus que le vieux monsieur avant moi... et, comme il est installé à sa petite table, il ne se dérangera pas... (*Elle traverse le salon et s'asseoit dans le fauteuil.*) Tiens!... mais on entend parler dans le cabinet!... (*Elle écoute.*) On entend même ce qu'on dit... (*Elle rit.*) Je comprends à présent le silence et l'immobilité de la vieille dame!... (*Elle écoute le bruit de voix qui s'élève peu à peu.*) C'est très amusant!.. C'est singulier, je n'entends que ce que disent les femmes... Maître Ducharme a une voix grave qui ne perce pas autant... (*Elle continue à écouter.*)

UNE DES DAMES MAQUILÉES. — Dis donc... il y a encore bien du monde avant

nous... si nous nous en allions?... Nous reviendrions un autre jour?...

L'AUTRE DAME MAQUILLÉE. — Ce sera la même chose... Tendramy m'a dit qu'il y a toujours du monde comme ça, ici...

UNE VOIX DE TÊTE, *partant du cabinet de maître Ducharme.* — Ah! Monsieur!... On voit bien que vous n'avez jamais aimé!!!...

PAULETTE, *à part, ahurie.* — Oh!... qu'est-ce qu'il a bien pu dire?... Il paraît qu'elle a aimé, la dame!... (*Elle rit.*) Ça m'est d'ailleurs égal!... mais pourvu que maître Ducharme ne soit pas un homme de bronze... comme Bartolo... Je me souviens toujours de ma visite à Bartolo... Brrr!... il n'était pas encourageant, celui-là... Ah!... les dames s'en vont!... il n'y a plus que le vieux monsieur avant moi...

(*Maître Ducharme entre dans le salon, ac-*

compagné d'un jeune homme brun; il échange quelques mots avec le vieux monsieur, tandis que le jeune homme s'approche de Paulette et l'invite à entrer dans le cabinet, où il la suit.

PAULETTE, *à part, examinant le jeune homme, puis le cabinet.* — Encore un autre secrétaire!... il est joliment occupé, maître Ducharme!... C'est imposant, ce cabinet!... ces grandes bibliothèques!... (*Apercevant un Code qui est posé sur le bureau.*) Oh! le beau Code!... Est-il gros!... Le mien est trapu, mais il n'est pas gros comme ça!... Je suis sûre qu'il y a là-dedans un tas de choses que je n'ai pas, moi!... Voyons... il faut tâcher de ne pas m'embrouiller... et de parler bas, surtout... pour ne pas faire comme la dame qui n'a jamais aimé... C'est-à-dire non, c'est maître Ducharme qui n'a jamais aimé... à ce que dit la dame...

(*Maître Ducharme rentre dans son cabinet et le secrétaire se retire.*)

PAULETTE, *est assise dans un grand fauteuil près du bureau, sur lequel est posée une lampe à abat-jour rose; maître Ducharme s'installe à son bureau et se tourne vers elle. — Silence.*

MAITRE DUCHARME. — Voulez-vous, Madame, me faire l'honneur de me dire pour quel motif vous venez me trouver?...

PAULETTE. — Monsieur... (*Résolûment.*) C'est parce que je veux divorcer!...

MAITRE DUCHARME, *souriant avec bienveillance et regardant attentivement Paulette, pour deviner à qui il a à faire.* — Ah!... Je suis tout à votre disposition, Madame... Puis-je vous demander qui vous a adressée à moi?...

PAULETTE. — Qui?... C'est personne... c'est-à-dire si... c'est la *Gazette*...

MAITRE DUCHARME, *un peu étonné.* — Comment, la *Gazette?...*

PAULETTE. — Oui... la *Gazette des Tribunaux...*

MAITRE DUCHARME. — Ah!... le directeur de la *Gazette?...*

PAULETTE. — Mais non!... c'est parce que je vous y ai vu le jour où je m'abonnais... Ah!... quel vilain quartier!...

MAITRE DUCHARME, *un peu ahuri.* — Pardon... mais je ne saisis pas très bien...

PAULETTE. — Mais si... vous cherchiez un journal que vous aviez perdu... Alors, j'ai demandé votre nom, parce que je trouvais que vous aviez une bonne tête sympathique... Pardon...

MAITRE DUCHARME, *riant.* — Il n'y a pas de quoi, Madame.....

PAULETTE, *continuant.* — Et l'homme m'a répondu : « Mais c'est maître Du-

charme !... » En ayant l'air de me dire : « Comment ! vous ne connaissez pas maître « Ducharme? Ah! ça, vous vivez donc dans « une bouteille ?... » Alors, j'ai pensé : s'il m'en faut absolument un... c'est celui-là que je prendrai...

MAITRE DUCHARME, *à part.* — Quelle drôle de conversation! (*Haut.*) Eh bien, Madame, si vous voulez me dire les motifs qui vous obligent à divorcer... (*Il prend une pose attentive.*)

PAULETTE. — Oui, Monsieur... D'abord, pour commencer, il me tracasse depuis que je suis mariée... pour des riens...

MAITRE DUCHARME, *souriant.* — Ce ne sont pas des motifs suffisants, mais vous en avez d'autres, sans doute.....

PAULETTE. — Si j'en ai d'autres?... Ah!.. vous allez voir ça!... (*Elle fouille avec emportement dans le petit porte-cartes.*) Tenez!...

(*avec volubilité.*) Il m'a appelée « fille », Monsieur... au Bois!... au moment où je m'y attendais le moins!... parce que j'ai dit qu'Abeilard méritait son nom... Et, chez la duchesse, il m'a secouée à tour de bras... parce que je refusais de m'en aller... j'avais promis le cotillon au prince... qui vous le dira!... C'était sa faute, puisqu'il m'avait présentée à lui... en me recommandant d'être correcte... et c'est ça qui n'était pas correct, de m'emmener en laissant le prince le bec dans l'eau...

MAITRE DUCHARME, *qui a de la peine à garder son sérieux.* — Voyons, Madame, si vous voulez bien le permettre, je vous prierai de répondre aux quelques questions que je vous adresserai?...

PAULETTE. — Ah!... vous trouvez que je ne vous explique pas assez clairement mon affaire? (*Mouvement de maître Ducharme.*) Oh! ne protestez pas, je m'en

rends bien compte moi-même, allez !...

MAITRE DUCHARME, *d'un ton que l'habitude rend mécaniquement compatissant.* — Madame, je crois qu'en effet, notre conversation sera plus utile, si vous m'autorisez à la diriger...et à prendre quelques notes. A quelle époque vous êtes-vous mariée?... (*Il écrit.*)

PAULETTE. — Au mois de mai 83...

MAITRE DUCHARME. — Vous vous êtes mariée à Paris, sans doute?...

PAULETTE. — Oui, Monsieur...

MAITRE DUCHARME. — Chez quel notaire a été dressé le contrat de mariage?... (*Doux et conciliant.*) Il sera nécessaire, si nous devons suivre, de me communiquer ce contrat...

PAULETTE, *avec explosion.* — Comment !.. si nous devons suivre?... mais certainement... mais ça ne fait même pas question !... Est-ce que, vous aussi, vous voulez m'en-

traver?... Ah ça! tous les avocats sont donc les mêmes?...

MAITRE DUCHARME. — Tous les avocats? Est-ce que vous avez déjà consulté, Madame?...

PAULETTE. — J'ai consulté... sans consulter... maître Bartolo... dans le temps... et puis un autre petit...

MAITRE DUCHARME. — Mais, Madame, nous n'avons pas, entre confrères, l'habitude de nous prendre nos clients... et si vous n'avez pas de raisons sérieuses de quitter...

PAULETTE, *impétueusement*. — Ah! je n'en veux pas d'autre que vous, moi!... d'abord, les autres n'ont pas voulu!... c'est-à-dire, Bartholo..... parce que le petit ne demandait pas mieux, lui!...

MAITRE DUCHARME, *perplexe, à part*. — Pourquoi Bartolo a-t-il refuse de s'occuper de son affaire? (*Haut.*) Vous êtes sûre, Madame,

que c'est bien maître Bartolo que vous avez vu?...

PAULETTE. — Quand je vous le dis!... un grand maigre... sérieux... cassant... qui m'a donné des conseils que je ne lui demandais pas, et qui m'a refusé ceux que je lui demandais...

MAITRE DUCHARME, *souriant*. — Maître Bartolo, Madame, a un immense talent,... une honorabilité qui...

PAULETTE. — Ça, ça m'est égal!...

MAITRE DUCHARME. — Vous faisiez, tout l'heure, allusion à un autre de mes confrères que vous auriez aussi consulté?...

PAULETTE. — Oui... un petit... maître Lemondyn... Eh bien, voulez-vous que je vous dise... il ne m'a pas eu l'air sérieux du tout, ce petit-là?... J'aime encore mieux l'autre!..

MAITRE DUCHARME, *riant toujours*. —

Mais il sait être sérieux lorsqu'il le faut, Madame,... et...

PAULETTE. — Eh bien, ce jour-là, il ne le fallait probablement pas... Enfin, ce n'est pas pour parler de ces messieurs que je viens vous voir, et...

MAITRE DUCHARME. — Je vous demande pardon, madame... (*Changeant de ton.*) Nous disons donc que M. d'Alaly a envers vous des torts...

PAULETTE. — Oh! oui, Monsieur!...

MAITRE DUCHARME. — Vous a-t-il trompée?...

PAULETTE. — Trompée?... Ah! bien oui!... mais c'est tout le contraire!... s'il me trompait... il m'ennuierait bien moins!...

MAITRE DUCHARME. — Ah!... qu'a-t-il fait alors?...

PAULETTE. — Il a été tracassier, jaloux, insupportable, me soupçonnant toujours à

tort, — malheureusement! — me faisant des scènes.

MAITRE DUCHARME, *timidement.* — Tout ça, Madame, ne me paraît pas bien grave... et, pour obtenir le divorce, il faut....

PAULETTE, *avec volubilité.* — Des excès, sévices ou injures graves... oui, je sais!... J'ai tout ça, Monsieur!... Ah! ça n'a pas été tout seul!... il y a eu du tirage!...

MAITRE DUCHARME. — M. d'Alaly s'est emporté jusqu'à vous dire des injures?...

PAULETTE. — Oui...

MAITRE DUCHARME. — Devant témoins?

PAULETTE. — Oui... au Bois... il m'a appelée « fille »!... (*Elle déploie un des nombreux petits papiers contenus dans le porte-cartes. Mouvement d'effroi de maître Ducharme.*) le 27 mars... à onze heures et demie du matin... dans l'allée des Poteaux... (*Interrogativement.*) Ça ne suffit pas?..

MAITRE DUCHARME. — Cela dépend... mais ne parliez-vous pas de sévices?

PAULETTE. — Oui... chez la duchesse de Corda-Pontencia..

MAITRE DUCHARME. — En effet... vous aviez, disiez-vous, été secouée par M. d'Alaly?...

PAULETTE. — Ah! mais... comme un prunier!... (*Sortant un autre petit papier.*) A trois heures cinquante du matin, avenue Hoche... dans le grand salon, à côté du jardin d'hiver...

MAITRE DUCHARME. — Et vous avez des témoins qui attesteront le fait?

PAULETTE. — Parfaitement... autant que j'en voudrai!... Et puis, voici le certificat du médecin...

MAITRE DUCHARME, *surpris.* — Un certificat qui atteste que vous avez été... secouée?...

PAULETTE. — Non pas!... (*Triomphante.*) Mais qui constate l'ecchymose amenée au bras par la violence de la pression. (*Racontant.*) Quand je suis rentrée... mon bras était rouge... tout rouge... Alors, j'ai bien vite envoyé chercher le docteur... (*Lisant.*) « Le 4 avril à huit heures du matin, j'ai été appelé chez madame la marquise d'Alaly et j'ai constaté, à son bras gauche, la présence d'une plaie contuse, paraissant résulter d'un coup ou d'une forte pression..., etc... »

MAITRE DUCHARME. — Bon !...

PAULETTE. — Ah !... C'est bon, n'est-ce pas?... Alors, avec ça vous pouvez marcher?..

MAITRE DUCHARME. — On peut... marcher certainement... mais, il faut auparavant mûrement réfléchir...

PAULETTE. — Mais j'ai réfléchi, c'est fait!.. je suis décidée, Monsieur, je vous dis, absolument décidée...

MAITRE DUCHARME. — Veuillez me donner le nom de votre avoué?...

PAULETTE. — Mon avoué?... je n'en ai pas!... Ah! c'est-à-dire, si! maître Bonavy!.. mais il faut en prendre un autre, parce que, lui, c'est un ami...

MAITRE DUCHARME. — Raison de plus pour le choisir...

PAULETTE. — Mais non!.. c'est un ami de ma famille et de celle de mon mari; alors, vous comprenez, il ne veut pas s'occuper de ça!...

MAITRE DUCHARME. — En ce cas, je vais vous adresser à un autre, auquel j'expliquerai l'affaire,.. (*Souriant.*) ou du moins, ce que je sais de l'affaire, afin de vous épargner un récit nouveau de faits toujours pénibles...

PAULETTE. — Eh! dites donc tout simplement que, sans la connaître, l'affaire,

vous l'expliquerez tout de même mieux que moi... Ne vous gênez pas !...

MAITRE DUCHARME, *souriant sans protester.* — Vous n'aurez plus à donner à l'avoué que quelques renseignements complémentaires... puis, il vous fera signer la demande...

PAULETTE. — Je signerai tout ce que vous voudrez... seulement, faites marcher ça le plus vite possible, n'est-ce pas?.. est-ce que ce sera aussi long que pour la dame qui se plaignait tout à l'heure des lenteurs de la justice ? (*Mouvement de maître Ducharme.*) Ah !... C'est qu'il faut que je vous prévienne... On entend tout... quand on est sur le fauteuil...

MAITRE DUCHARME, *ahuri.* — Sur le fauteuil?... (*Reprenant.*) Madame, je presserai le plus possible...

PAULETTE. — Oh ! oui !... je vous en prie!... parce que l'existence va me devenir

tout à fait impossible... ma belle-mère me...

MAITRE DUCHARME. — Ah ! il ya une belle-mère ?...

PAULETTE. — Et une vraie, allez ! quand vous la verrez...

MAITRE DUCHARME. — Mais. je ne la verrai pas... C'est à mon confrère qu'elle aura à faire...

PAULETTE. — A vous aussi !... On voit bien que vous ne la connaissez pas !... (*Elle se lève.*)

MAITRE DUCHARME, *la reconduisant.* — Pensez-vous, Madame, que M. d'Alaly fasse quelque opposition ?...

AULETTE. — Ah !... Je crois bien, qu'il en fera, de l'opposition !... et tant qu'il pourra encore ! Ah bien !... il ne manquerait plus que ça, qu'il n'en fît pas !.. Ce serait d'une insolence pour moi !...

MAITRE DUCHARME, *à part.* — Toutes les

mêmes, au fond !... C'est égal !... Celle-là est un type... au moins dans la forme !... Drôle de petit produit moderne !... (*Saluant respectueusement Paulette qui sort.*) Madame... tous mes respects...

PAULETTE, *saluant, à part.* — Il est charmant, mon avocat !...

VI

ARTICLE 239

Chez le président du Tribunal.

Une pièce très sombre, entièrement garnie de bibliothèques. Fenêtres donnant sur une galerie. Table couverte d'un tapis vert à franges ; chaises et fauteuils en noyer sculpté et velours vert un peu usé. Tapis vert foncé, ras et sec, n'étouffant pas le bruit des pas.

Sur la table, papier, plumes, encrier, gros

livres d'aspect rébarbatif; sébille à poudre..., etc...

M. D'ALALY. Redingote sérieuse; pantalon foncé; les deux gants mis; l'air inquiet.

PAULETTE. Toilette de barège carmélite très sobre, à jupe droite. Capote de paille carmélite à touffe d'héliotrope; aspect correct; l'air très calme.

En face d'eux, séparé par la table à laquelle il est assis :

LE PRÉSIDENT DU TRIBUNAL. Il parcourt des yeux des papiers timbrés et s'adresse à Paulette et à M. d'Alaly, d'une voix monotone, lente et assurée.

Au bout de la table : LE GREFFIER.

LE PRÉSIDENT. — Le législateur...

PAULETTE, *à part.* — ... dans sa sagesse...

LE PRÉSIDENT. — ... a voulu que vous fussiez éclairé sur la gravité...

PAULETTE, *à part.* — Haute... la haute gravité...

(M. D'ALALY *écoute attentivement d'un air approbatif.*)

LE PRÉSIDENT. —... de la mesure que vous allez solliciter du tribunal... Je n'ai pas, devant des personnes de votre condition, à m'étendre...

PAULETTE, *à part.* —... longuement...

LE PRÉSIDENT. —... sur les inconvénients de toute nature qu'elle entraîne forcément avec elle... pour vous, pour vos enfants...

PAULETTE, *vivement.* — Il n'y en a pas...

(M. D'ALALY *esquisse un geste de regret.*)

LE PRÉSIDENT, *regardant son papier timbré.* — C'est vrai ; d'ailleurs, ma mission ne se borne pas à vous signaler ces inconvénients; j'ai encore à remplir un devoir,

dont l'exercice ne me paraît pas sans utilité dans cette circonstance spéciale...

PAULETTE, *à part.* — Pauvre homme!... il tient à placer tout son petit boniment...

LE PRÉSIDENT. —... J'entends parler d'une dernière tentative de rapprochement...

PAULETTE, *à part.* — Aïe!...

M. D'ALALY. — Ah!... (*Pour mieux boire les paroles du président, il rapproche sa chaise; Paulette recule instinctivement la sienne.*)

LE PRÉSIDENT, *continuant.* —... Et, je vous dis en toute sincérité...

PAULETTE, *à part.* — J'te crois...

LE PRÉSIDENT, *se tournant vers Paulette.* — Que quand je relis les griefs énoncés dans votre requête, Madame, ils ne me paraissent pas de nature à rendre inévitable... (*Mouvement de protestation de Paulette et geste d'assentiment de M. d'Alaly.*) tout au moins quant à présent, la dissolu-

tion du mariage... (*Même jeu.*) Je ne vois rien de bien grave dans les faits articulés...

PAULETTE, *oubliant peu à peu l'attitude correcte qu'elle s'était promis de conserver.* — Ah bien!... Qu'est-ce qu'il vous faut donc?

LE PRÉSIDENT. — Je ne vois que quelques difficultés de caractère... des remontrances, peut-être un peu vives, mais assurément inspirées par une affection sincère... (*M. d'Alaly approuve de la tête, Paulette trépigne.*) ... quelques scènes de jalousie...

PAULETTE. — *Quelques* scènes!... des scènes incessantes, Monsieur!...

LE PRÉSIDENT. — Dont, permettez-moi de vous le dire, Madame, vous vous exagérez peut-être l'importance...

PAULETTE. — Comment, je m'exagère!... Eh bien? et les sévices?...

LE PRÉSIDENT, *étonné.* — Quels sévices?...

PAULETTE. — Mon bras!... mais vous n'avez donc rien lu?... (*A part.*) Un magistrat, moi je croyais que c'était sérieux, posé, et pas du tout... Ça va, ça va comme une vieille corneille qui abat des noix!...

LE PRÉSIDENT, *qui a jeté les yeux sur le dossier.* — Ah!... oui... je vois... il est fait allusion... (*Souriant presque.*)... Pas bien graves non plus, ces sévices?

PAULETTE. — Pas graves, pas graves... vous trouvez ça, parce qu'il ne s'agit pas de vous!... Si on vous enfonçait le fermoir de votre bracelet dans le gras du bras, vous pousseriez probablement des cris de paon tout comme un autre...

(*Le président reste un instant interloqué; le greffier considère Paulette avec étonnement et bienveillance.*

LE PRÉSIDENT. — Alors, c'est un bracelet que...

PAULETTE, *montrant M. d'Alaly, qui semble navré*) — ... que monsieur m'a fait entrer dans le bras... précisément!.. Et ça devant deux cents personnes... Oh!.. j'ai des témoins!...

M. D'ALALY, *désolé*. — Je ne sais en vérité comment cela m'est arrivé!.. Ça a été un mouvement nerveux, involontaire!.. que je regrette profondément...

PAULETTE, *rageuse*. — J'attendais ça!... un mouvement nerveux, involontaire... Eh bien, non!... avec moi ça ne prend pas, vous savez!... Ça peut être très utile dans un duel, ces regrets-là!... mais je ne veux pas qu'on m'achève, moi!... Je ne suis pas chevaleresque pour deux sous, moi!... Ah! mais non! (*Le greffier se tord.*)

M. D'ALALY. — Mais jamais un semblable mouvement d'emportement ne se renouvellerait, je vous le jure .. (*Suppliant.*) Jamais...

LE PRÉSIDENT. — Vous entendez, Madame, et devant cet engagement solennel pris en ma présence, vous pourriez, il me semble, renoncer à...

PAULETTE. — Jamais de la vie!...

LE PRÉSIDENT. — ...au moins momentanément...

PAULETTE. — C'est impossible, monsieur le président! ma vie est un enfer!... Des tracasseries sans nombre, des scènes qui ne finissent pas...

M. D'ALALY. — Mais, puisque je promets de...

LE PRÉSIDENT, *conciliant*. — Oui, puisque monsieur promet de...

PAULETTE. — Mais il ne peut pas se changer!... moi non plus!... Alors qu'est-ce que vous voulez que ça donne?...

LE PRÉSIDENT. — Mais...

PAULETTE. — Moi, je suis gamine... Oh!

peut-être trop, c'est bien possible... je ne dis pas le contraire, mais enfin je suis comme ça!... Eh bien, lui, il est sévère, gourmé, correct... Ainsi, regardez-le, monsieur le président, vous croyez peut-être que c'est pour venir chez vous qu'il a pris cette tête-là, et qu'il s'est habillé comme ça tout sombre... Eh bien, pas du tout, il est toujours le même! (*Avec conviction.*) Croyez-vous que ce soit amusant, dites?...

LE PRÉSIDENT. — Mon Dieu, Madame, la vie n'est pas toujours telle qu'on souhaiterait qu'elle fût... et on ne se marie pas uniquement pour s'amuser...

PAULETTE. — Moi, justement, je ne m'étais pas mariée pour autre chose!... (*Mouvement du président.*) Oh! c'est peut-être un tort, mais enfin la déception n'en est pas moins grande...

LE PRÉSIDENT. — Je suis convaincu que

M. d'Alaly fera tout pour aplanir les diff...

M. D'ALALY. — Oui... Je vous laisserai agir à votre guise, je...

PAULETTE. — Eh! allons donc!... (*Au président.*) Mais il n'est pas le maître, Monsieur, il y a sa mère...

LE PRÉSIDENT. — Ah! il y a...

PAULETTE. — Une belle-mère! parfaitement!... Et quelle belle-mère?... Son fils a d'elle une peur bleue... comme tout le monde, du reste!... elle est tellement méchante!... et elle le conduit par le bout du nez, elle l'excite contre moi, elle l'asticote tout le temps... Ah! si vous la connaissiez!...

LE PRÉSIDENT. — Mais...

PAULETTE. — Et vous la connaîtrez!... Oh! elle viendra vous trouver! Si elle avait le droit d'être sévère, encore... je ne dirais trop rien... mais elle n'a pas ce droit-là du tout... Vous savez bien, la fameuse marquise

d'Alaly?... qui a tant fait parler d'elle... il y a longtemps... c'est celle-là!.....

LE PRÉSIDENT, *embarrassé.* — Mon Dieu, je...

PAULETTE, *impétueusement.* — Mais si... sous Louis-Philippe... Rappelez-vous?... vous pouvez très bien vous rappeler ce temps-là... Eh bien, Monsieur, depuis que je suis mariée, elle n'a pas cessé de manigancer des infamies... et, comme elle habite avec nous...

LE PRÉSIDENT. — Eh bien, mais il me semble que, sur ce point... (*Il regarde M. d'Alaly qui a l'air d'être au supplice.*) on pourrait s'entendre... l'habitation avec la belle-mère n'est pas indispensable, et si monsieur voulait...

PAULETTE, *interrompant.* — Il ne peut pas!... Elle fait partie du mobilier laissé à monsieur par son père...

M. D'ALALY. — Mon père a, par son testament, laissé à ma mère le droit d'habitation dans l'hôtel...

PAULETTE. — Et à la campagne aussi, Monsieur! (*A M. d'Alaly ahuri.*) Ah! je ne sais pas ce que vous avez bien pu lui faire, à votre père, mais il faut que vous lui ayez donné de fameux sujets de mécontentement, pour qu'il se soit vengé aussi durement!

M. D'ALALY. — Paulette, je me fais fort d'obtenir de ma mère qu'elle cesse absolument de s'occuper de notre ménage...

PAULETTE, *haussant les épaules.* — C'est comme si vous vouliez empêcher un canard de barboter sur une mare qu'il voit à sa portée...

M. D'ALALY. — Cependant... je vous assure que...

PALETTE. — ... Que c'est impossible!... Vous savez bien qu'elle vivrait plutôt sans

manger que sans faire du mal, votre mère...

M. D'ALALY. — Je vous en prie, Paulette, réfléchissez...

PAULETTE. — C'est fait!... et vous penserez peut-être comme moi, que M. le président doit trouver notre visite assez longue...

M. D'ALALY. — .....

LE PRÉSIDENT. — Je vois, avec un vif regret, que vous persévérez dans la résolution si grave que vous avez prise, et, tout en permettant d'engager l'instance... (*Mouvement de triomphe de Paulette, geste découragé de M. d'Alaly.*) je veux espérer encore que la réflexion fera ce que je n'ai pu faire... Vous pouvez vous retirer...

(*Saluts. — M. d'Alaly et Paulette se dirigent vers la porte.*)

LE PRÉSIDENT, *au greffier.* — Combien en avons-nous encore, aujourd'hui?...

LE GREFFIER. — ...core cinq, monsieur le président...

LE PRÉSIDENT. — Pressons un peu, pressons un peu.....

PAULETTE, *à part*. — On ne leur fera pas un tas d'objections inutiles comme à nous, à ceux qui vont venir !...

VII

L'ENQUÊTE

Devant le Palais de Justice.

Il est deux heures.

M. D'HAUTRETAN. Redingote noire, chapeau gris, gants gris, tenue très correcte et très élégante. — Il descend en voiture et fait descendre Paulette.

PAULETTE. Robe de dentelle noire, chapeau béguin en tulle point d'es-

prit couronné d'hirondelles. Air grave.

M. D'HAUTRETAN. — C'est ici que tu as rendez-vous avec ton avoué?...

PAULETTE. — Oui... il m'a dit à deux heures... devant le Palais... Tâche d'avoir l'air bien sérieux, bien sévère, n'est-ce pas, papa?...

M. D'HAUTRETAN. — Oui... oui...

PAULETTE. — Tu ne réponds pas avec conviction?...

M. D'HAUTRETAN. — Ah! tu m'ennuies!... l'air sérieux, je l'ai toujours...

PAULETTE, *souriant.* — Plus ou moins...

M. D'HAUTRETAN. — Quant à sévère, je ne vois pas pour qui j'aurais l'air sévère, à moins que ce ne soit pour toi?...

PAULETTE. — Comment, pour moi?...

M. D'HAUTRETAN. — Oui... tu ne t'imagines pas que j'en veux à ton mari, n'est-ce

pas?... Un brave garçon que j'aime bien et que je plains de tout mon cœur...

PAULETTE, *riant.* — Et tu l'attrapais à chaque instant... sous un prétexte ou sous un autre...

M. D'HAUTRETAN. — Eh bien, certainement, je l'attrapais, c'était une preuve d'affection!... Tiens, n'est-ce pas ton avoué, ce monsieur?...

PAULETTE. — Ton avoué... ton avoué... Pourquoi appuie-tu comme ça sur *ton?*... A t'entendre, on croirait qu'il n'est qu'à moi, cet avoué!... (*Regardant autour d'elle.*) Où donc vois-tu un monsieur?...

M. D'HAUTRETAN. — Là... à droite... sur le trottoir... il a l'air d'attendre quelque chose...

PAULETTE. — Tiens, oui!... C'est nous, parbleu, qu'il attend!... Oh!... il a sa robe!... dehors!... Comment ose-t-il sortir avec sa robe?...

M. D'HAUTRETAN. — Mais ça se fait très bien... autour du Palais... on est habitué à ça, personne n'y fait attention... ailleurs, ça étonnerait...

PAULETTE. — Oui... Je crois que si, entre quatre et cinq heures, M. Godard se promenait sur le boulevard dans ce costume-là, il aurait un rude succès!...

M. D'HAUTRETAN. — Qu'est-ce que c'est que M. Godard?...

PAULETTE. — Eh bien, c'est l'avoué... Comment, papa, tu ne sais même pas le nom de notre avoué?...

M. D'HAUTRETAN. — Notre avoué... parle pour toi!... Je ne me mêle pas de cette affaire-là, moi!... Tiens!... vois-tu, tu es folle avec ton divorce!... Tous les gens sensés te diront que tu es folle!...

PAULETTE. — Oh! écoute, papa, il n'est plus temps de revenir là-dessus, au mo-

ment de l'enquête... et, quand ce pauvre M. Godard se morfond sur le trottoir... dans sa robe!... (*Elle va à l'avoué; saluts..., etc...*)

L'AVOUÉ. — Si vous voulez me suivre, je vais vous indiquer le chemin. (*Il tourne à droite dans la cour; monte le petit escalier, entre dans la salle des Pas-Perdus et se dirige vers l'escalier à deux branches, qui conduit à l'étage supérieur.*)

PAULETTE, *avec effroi, reconnaissant vaguement où elle est.* — Est-ce qu'on retourne chez le président?...

L'AVOUÉ. — Non... Madame, non... nous montons au-dessus... à la quatorzième chambre...

PAULETTE, *curieusement.* — C'est çà, la salle des Pas-Perdus! C'est bien joli!... et ça grouille!... C'est d'un gai!...

M. D'HAUTRETAN, *agacé.* — Mais tu as

déjà vu ça l'autre jour... puisque tu as été chez le président...

PAULETTE. — Comment sais-tu qu'on passe par ici pour aller chez le président?... Tu y as donc été aussi?... Qu'est-ce que tu avais fait pour ça, dis, papa?...

(*M. d'Hautretan hausse les épaules sans répondre.*)

PAULETTE, *piquée au milieu de l'escalier, regardant toujours la salle.* — Certainement je l'avais vue l'autre jour, cette salle !... Mais pas dans de bonnes conditions... mon mari était là... alors, ça me gâtait tout mon plaisir!...

M. D'HAUTRETAN, *les yeux au ciel.* — Elle appelle ça son plaisir !...

(*Paulette s'arrache à sa contemplation et on arrive à la porte de la quatorzième chambre, où attendent déjà M. d'Alaly et sa mère, accompagnés de leur avoué et de*

maître Lordereau. Maître Ducharme, qui attend également, s'avance au devant de Paulette.)

PAULETTE, *à maître Ducharme.* — Allons-nous-en!...

MAITRE DUCHARME, *étonné.* — Où ça?

PAULETTE. — Où vous voudrez, ça m'est égal!... je ne peux pas rester ici... mon mari ne me gêne pas, mais c'est ma belle-mère!...

MAITRE DUCHARME. — Il n'y a malheureusement pas d'autre endroit où nous puissions attendre...

PAULETTE. — Comment, pas d'autre endroit?... alors, on ne s'asseoit pas?...

MAITRE DUCHARME. — Hélas!...

PAULETTE. — C'est ici qu'on va nous juger?...

MAITRE DUCHARME, *souriant et montrant la porte de la quatorzième chambre.* —

Non, Madame, l'enquête aura lieu à cette chambre...

PAULETTE. — Est-ce qu'on ne peut pas y entrer?...

MAITRE DUCHARME. — Si, Madame... il y a audience publique... mais... vous n'y serez pas beaucoup mieux qu'ici...

PAULETTE, *se retournant vers son avoué et M. d'Hautretan.* — Voulez...? (*Restant stupéfaite.*) Oh!... papa!!!

M. D'HAUTRETAN, *qui causait avec M. d'Alaly, revenant.* — Qu'est-ce que tu veux?...

PAULETTE. — Comment, papa, tu parles à mon mari!... tu lui donnes des poignées de main!... Oh! ne dis pas non!... je t'ai vu!...

M. D'HAUTRETAN. — Mais je ne dis pas non!... Je n'ai aucun motif de ne pas donner de poignées de main à Antoine, moi!..

PAULETTE, *exaspérée.* — Aucun motif!... Mais c'est épouvantable, ce que tu dis là!...

M. D'HAUTRETAN, *tranquillement.* — Est-ce épouvantable?...

PAULETTE. — Un homme duquel je me sépare!...

M. D'HAUTRETAN. — Ça, ma chère enfant, ça ne me regarde pas!... C'est ton affaire... je consens à t'accompagner ici, pour que tu ne sois pas seule... Mais je blâme hautement la décision que tu as prise... du diable si je sais pourquoi!

PAULETTE. — C'est ça... tout le monde me lâche!... (*Sautant en l'air.*) A propos! Et mes témoins qui ne sont pas là!...

LA MARQUISE D'ALALY, *à M. d'Alaly qui dévore Paulette des yeux.* — Mais ne regardez donc pas ainsi votre femme... Vous êtes ridicule!...

M. D'ALALY. — C'est que... (*A maître Lordereau.*) Mais enfin... le tribunal ne peut pas prononcer le divorce à propos de rien?... Il ne le prononcera pas... N'est-ce pas, cher Monsieur?...

MADAME D'ALALY, *coupant la parole à maître Lordereau qui va répondre.* — Ah! j'espère bien que si!... Vous avez brutalisé votre femme, heureusement!... et on...

M. D'ALALY. — Heureusement! Oh!... Pouvez-vous parler ainsi d'un mouvement d'emportement dont je suis honteux et désespéré!... d'autant plus que ça est arrivé un peu par votre faute... (*Madame d'Alaly sourit méchamment.*) Oui... souvenez-vous? Pendant cette soirée, vous m'avez excité contre Paulette... vous avez attiré avec insistance mon attention sur sa tenue... sur ses prétendues légèretés...

MADAME D'ALALY. — Tâchez de vous te-

nir... voici les témoins de votre femme...

MAITRE LORDEREAU, *à part.* — Sans doute, la petite femme a tous les torts... d'abord la femme a toujours les torts!... (*Regardant madame d'Alaly.*) Mais c'est égal!... Quelle belle-mère!

(*Paulette et M. d'Hautretan vont au-devant de la* DOUAIRIÈRE DE LAUBARDEMONT *qui entre, escortée de* GAILLAC, *de* MONTESPAN *et du* DUC DE GRENELLE.)

PAULETTE. — Que je vous demande pardon du dérangement que je vous cause!... (*A la douairière qui cherche où s'asseoir.*) Ah!... Ce n'est pas confortable, l'antichambre de la justice!... (*A maître Ducharme*). Est-ce que nous allons rester longtemps là?...

MAITRE DUCHARME. — Vous, Madame, vous entrerez dès que commencera l'enquête, mais les témoins sont entendus isolément et ils attendent ici leur tour...

PAULETTE. — Ah!... (*Criant.*) Papa!...

M. D'HAUTRETAN. — Qu'est-ce que c'est?...

PAULETTE. — Veux-tu aller acheter un pliant pour madame de Laubardemont?...

M. D'HAUTRETAN, *ahuri.* — Un pliant?...

PAULETTE. — Ou une chaise, un tabouret, enfin ce que tu voudras... (*Elle laisse M. d'Hautretan s'expliquer avec la douairière et court vers le* PRINCE D'ASSYRIE, *qui entre avec la* DUCHESSE DE CORDA-POTENCIA *et* D'ESTOURDY.)

LE PRINCE. — Ce n'est pas moi qui suis en retard!... c'est la duchesse qui m'amène... et... (*Riant.*)... on ne simagine pas le temps qu'il lui faut pour mettre son chapeau, à la duchesse!...

PAULETTE. — Ah! Monseigneur, vous avez bien le temps, allez!

LA DUCHESSE DE CORDA-POTENCIA. — C'est ce que je me tuais à répéter à mon-

seigneur... rien n'est plus désagréable que de se mettre en mouvement immédiatement en sortant de table...

D'ESTOURDY, *à Gaillac.* — Surtout quand on est serrée comme ça !..

LA DUCHESSE. — Il faut au moins respirer librement...

MAITRE DUCHARME, *à part, regardant la duchesse dont la beauté est maintenue par un corset énergique.* — Ça, par exemple, je l'en défie !...

MADAME D'ALALY, *montrant à son fils Paulette, qui cause avec le prince d'Assyrie.* — Eh bien, qu'en dites-vous ?... S'affiche-t-elle assez avec son prince ?...

M. D'ALALY, *agacé.* — Ma mère... en vérité...

MAITRE LORREREAU, *à part.* — Je ne dirai rien du tout contre cette petite femme-

là... Elle m'a l'air d'une poupée, mais je ne crois plus un mot des articulations de la belle-mère... (*Il regarde ses notes.*) Je m'en tiendrai aux banalités... Je l'inviterai à réfléchir... je peindrai de mon mieux le chagrin de ce brave garçon, qui me fait vraiment de la peine...

(*Gaillac et Montespan vont parler à M. d'Alaly. Saluts, poignées de main, etc...*)

L'AVOUÉ DE PAULETTE *les regardant avec étonnement.* — Tout le monde se parle des deux côtés... ça à l'air d'une noce!...

MADAME D'ALALY, *à Me Lordereau.* — Veuillez, cher maître, prendre note de l'attitude de la femme de mon fils... (*Elle montre Paulette qui continue à causer avec le prince.*)... vous voyez?...

MAITRE LORDEREAU, *bourru.* — Je vois qu'elle parle à un de ses témoins... C'est son droit!...

MADAME D'ALALY, *vexée.* — C'est un manque de tact, d'avoir cité ce roi... Il ira raconter tout ça dans son pays...

MAITRE LORDEREAU. — Quant à ça, Madame, ça y fera sans doute moins d'effet que dans le nôtre !...

PAULETTE, *à maître Ducharme.* — Ma belle-mère me regarde tout le temps !... Ça me magnétise... je voudrais bien m'en aller.

MAITRE DUCHARME. — Voici qu'on va appeler l'affaire, Madame; on fait sortir le public de la quatorzième chambre et nous...

PAULETTE. — Tiens !... Pourquoi le fait-on sortir, le public ?...

MAITRE DUCHARME. — Parce que l'enquête a lieu à huis clos...

PAULETTE, *étonnée.* — Pourquoi ça ?... Ce n'est pas une affaire sale, pourtant...

MAITRE DUCHARME, *riant.* — Non... mais les enquêtes ont toujours lieu à huis

clos... (*Il fait passer Paulette, qui entre en examinant la salle.*)

LA QUATORZIÈME CHAMBRE

Au fond de la salle, sous un grand tableau représentant le Christ en croix, siège sur une estrade le tribunal. A droite, le ministère public, à gauche le greffier.

Au moment où Paulette entre, le tribunal se lève et disparaît, descendant l'escalier placé à droite, au fond.

LE PRÉSIDENT, *revenant chercher des dossiers et s'adressant au greffier qui arrange ses paperasses.* — A trois heures, nous nous réunirons pour l'enquête d'Alaly...

PAULETTE, *riant.* — L'enquête d'Alaly !... Il appelle ça l'enquête d'Alaly !...

MAITRE DUCHARME. — Dame !... Comment voulez-vous qu'il l'appelle ?...

PAULETTE. — Oui... c'est vrai ! (*Regardant le président qui sort.*) Il s'en va... encore !...

MAITRE DUCHARME. — Oui... mais il reviendra...

PAULETTE. — Le même?... Ah ! tant pis !...

Au bout de dix minutes le tribunal rentre en séance.

PAULETTE s'asseoit à droite, sur le premier banc, avec son père, son avoué et maître Ducharme.

De l'autre côté du passage, sur le même banc, M. d'Alaly, sa mère, son avoué et maître Lordereau.

Silence profond; Paulette se sent prise d'une horrible envie de rire.

LE PRÉSIDENT, *bafouillant.* — Munnannuonn... mnmonn...

PAULETTE, *à maître Ducharme.* — Qu'est-ce qu'il a dit?... j'ai rien entendu !...

MAITRE DUCHARME. — Il ordonne la lecture du jugement ayant autorisé l'enquête...

LE GREFFIER, *lisant en ânonnant, sans points ni virgules :*

« République Française !

» Au nom du peuple français... »

PAULETTE, *étonnée, à part.* — Pauvre peuple français !... qu'est-ce qu'il vient faire là ?

LE GREFFIER (*lisant*). « Le tribunal civil » de première instance de la Seine, séant » au Palais-de-Justice à Paris, a rendu en » l'audience publique de la quatorzième » chambre, le jugement dont la teneur » suit :

« Audience du 28 mai 1886. Entre madame » Ève-Simone-Paulette d'Hautretan, épouse » de M. Marie-Joseph-Antoine, marquis d'A-

» laly, ladite dame demeurant de droit avec
» son mari, 250, rue Saint-Dominique, mais
» autorisée à résider et résidant de fait,
» 300, faubourg Saint-Honoré, chez ses père
» et mère, demanderesse concluant et plai-
» dant par maître Ducharme avocat, assisté
» de maître Godard avoué, d'une part;

» Et M. Marie-Joseph-Antoine, marquis
» d'Alaly, demeurant à Paris, 250, rue Saint-
» Dominique, défendeur, comparant et plai-
» dant par maître Lordereau avocat, as-
» sisté de maître Bontemps avoué, d'autre
» part :

» Le Tribunal, ouï en leurs conclusions et
» plaidoiries maître Ducharme avocat, assisté
» de maître Godard avoué de la dame d'A-
» laly, — Lordereau, assisté de maître Bon-
» temps, avoué de d'Alaly; après en avoir déli-
» béré conformément à la loi, jugeant en
» premier ressort... »

PAULETTE, *à part.* — Ah bien!... ça ne se fait pas tout seul!...

LE GREFFIER. « Attendu que la demande » en divorce formée par la dame d'Alaly » contre son mari n'est pas établie quant à » présent, mais qu'elle articule un certain » nombre de faits qui, s'ils étaient prouvés, » seraient de nature à la justifier;

» Que ces faits son pertinents et admis- » sibles; qu'il y a lieu d'ordonner la preuve » en réservant à d'Alaly la preuve contraire;

» Avant faire droit, admet la dame d'Alaly » à prouver, tant par titres que par témoins, » les faits suivants :

» 1° Dès le début du mariage, d'Alaly a fait » à sa femme, sans aucun motif, des scènes » de jalousie;

» 2° Le 2 avril 1886, d'Alaly a publique- » ment, au bois de Boulogne, injurié sa » femme et l'a notamment traitée de *fille;*

» 3° Le 6 avril 1886, à un bal chez la du-
» chesse de X***, d'Alaly s'est livré à des voies
» de fait sur sa femme, et l'a secouée avec une
» telle brutalité, qu'il lui a fait au bras gauche
» des blessures légères, dont elle a porté plu-
» sieurs jours les traces.

» Réserve à d'Alaly la preuve contraire.

» Tous droits moyens des parties et dépens
» réservés.

» *Signé* : FUMERON, *président*
» BOUGON, *greffier*. »

» Fait et jugé en l'audience publique de la
» quatorzième chambre du tribunal de pre-
» mière instance du département de la Seine,
» séant au Palais-de-Justice à Paris, par
» MM. Fumeron, juge doyen, faisant fonctions
» de président, Guignol et Roupiou, juges, en
» présence de M. Désagrès, substitut de
» M. le procureur de la République, as-

» sisté de Bougon greffier, le 28 mai 1886.

» En conséquence, le président de la Répu-
» blique française mande et ordonne à tous
» huissiers sur ce requis, de mettre le présent
» jugement à exécution; — aux procureurs
» généraux et aux procureurs de la République
» près les tribunaux de première instance, d'y
» tenir la main; — à tous commandants et
» officiers de la force publique d'y prêter
» main forte, lorsqu'ils en seront légalement
» requis. »

PAULETTE, *à part.* — Les gendarmes !...

LE GREFFIER. « En foi de quoi le présent
» jugement a été signé par le président et le
» greffier. — En marge de la minute dudit
» présent jugement se trouve la mention
» d'enregistrement dont la teneur a été
» transcrite ci-après :

« Enregistré à Paris, etc., etc. . . . .

. . . . . .

PAULETTE, *à M. d'Hautretan.* — Regarde donc, papa, comme le juge qui lit ressemble à l'empereur d'Autriche...

M. D'HAUTRETAN. — Oui... tais-toi... Ce n'est pas un juge..., c'est le greffier... (*Il lève machinalement le nez et aperçoit le greffier.*) Tiens!... C'est ma foi vrai, qu'il lui ressemble!...

LE PRÉSIDENT. — ...ture ...oms... moins.

PAULETTE. — Qu'est-ce qu'il dit?...

MAITRE DUCHARME. — Il ordonne la lecture des noms des témoins...

PAULETTE. — Quelle drôle de manière elle a de parler, la justice!...

LE GREFFIER, *lisant.* — La duchesse de Corda-Potencia, le prince héréditaire d'Assyrie, le duc de Grenelle...

(*Le Tribunal écarquille les yeux.*)

PAULETTE, *à part.* — Ils sont saisis!...

Ils croient qu'on va leur lire une opérette!... *Elle rit.*)

LE GREFFIER, *lisant toujours.* — Le vicomte d'Estourdy... la comtesse douairière de Laubardemont... M. de Gaillac... le marquis de Montespan... Jean-Claude Lebeau... (Mouvement d'étonnement de madame d'Alaly et de M. d'Alaly.)

LE PRÉSIDENT. — ...trer ...mier ...moin...

(*Un huissier ouvre la porte et introduit la duchesse de Corda-Potencia. Elle s'avance majestueusement. Toilette de drap de soie mordoré, ruisselante de perles ambrées; gainsborough fabuleux; taille opulente; cheveux d'un blond ardent; cils invraisemblables; lèvres carminées.*)

L'AVOUÉ DE PAULETTE. — Le témoin dépose au sujet des violences qui ont eu lieu au bal...

LE PRÉSIDENT. — ...os ...oms ...oms ...lités.

(*La duchesse reste sans répondre, puis se tourne vers le banc où est Paulette, et fait signe qu'elle n'a pas entendu.*)

L'AVOUÉ. — Veuillez dire vos noms, prénoms et qualités...

LA DUCHESSE. — Stella-Thérésa-Graziella, duchesse de Corda-Potencia...

PAULETTE, *bas à M. d'Hautretan.* — Vois-tu papa..... le président..... comme il regarde la duchesse... il en mangerait !...

LE PRÉSIDENT. — ...om ...ille ...bord?...

L'AVOUÉ, *traduisant.* — Votre nom de jeune fille, d'abord...

LA DUCHESSE, *un peu interloquée.* — Ah !... Parfaitement...

PAULETTE, *à part.* — Il y a du tirage pour celui-là !...

LA DUCHESSE, *répétant, pour se donner du temps.* — Stella... Thérésa... Graziella... (*elle cherche*) de la Malaria...

PAULETTE, *bas à M. d'Hautretan.* — Elle en a trouvé un!...

LE PRÉSIDENT. — ...t'rage?...

L'AVOUÉ. — Votre âge?...

PAULETTE, *à part.* — Aïe! aïe! aïe!... ça se gâte!...

LA DUCHESSE. — Trente et un ans...

(*Légers mouvements de M. d'Alaly et de M. d'Hautretan; madame d'Alaly ricane insolemment.*)

LE PRÉSIDENT. — ...rente ...tie ...ice ...ôtre.

L'AVOUÉ. — Vous n'êtes ni parente ni alliée de la partie? Vous n'êtes pas à son service, elle n'est pas au vôtre?

LA DUCHESSE, *étonnée.* — Mais... pas du tout...

LE PRÉSIDENT. — ...tez ...ant ...vez ...ain ...rez ...ire ...rité...

L'AVOUÉ. — Otez votre gant, levez la main et jurez de dire la vérité...

LA DUCHESSE, *ôtant rapidement son gant et agitant une main éblouissante, constellée de pierreries.* — Je le jure...

PAULETTE, *à part.* — Il ne doit pas avoir souvent des mains de ce modèle-là sous le nez, le tribunal!...

LE PRÉSIDENT, *s'enfonçant dans son fauteuil et prenant une pose réfléchie permettant de somnoler.* — ...îtes ...ous ...vez?

L'AVOUÉ. — Dites ce que vous savez...

LA DUCHESSE. — Je sais que, à un bal chez moi... le marquis d'Alaly a maltraité la marquise... (*Mouvement de M. d'Alaly*). il lui a broyé le bras...

M. D'ALALY, *désolé, à demi-voix.* — Allons, bon!... je l'ai broyé, à présent!...

PAULETTE, *à maître Ducharme.* — Monsieur!... il interrompt!... Pourquoi le président ne lui dit-il pas de se taire?...

MAITRE DUCHARME. — Calmez-vous de grâce, Madame... vous voyez que le témoin ne fait pas attention à l'interruption...

LA DUCHESSE. — Il a ainsi traité la marquise, parce qu'elle voulait danser le cotillon avec S. A. R. le prince d'Assyrie, qui me faisait l'honneur...

LE PRÉSIDENT, *interrompant.* — Comment la chose s'est-elle passée?...

LA DUCHESSE. — Je ne sais pas... j'étais à quelques pas, occupée à donner des ordres... J'ai seulement aperçu le marquis très animé... et la marquise qui se frottait le bras... tout le monde les regardait...

LE PRÉSIDENT. — Alors..., vous n'avez pas constaté par vous-même l'état du bras?...

LA DUCHESSE. — Je n'ai rien constaté du tout...

PAULETTE, *regardant attentivement le juge assis à la gauche du président.* — C'est bizarre!... il me semble que je connais cette tête-là... ces yeux cuits... ces cheveux blonds plaqués...

LE PRÉSIDENT, *à la duchesse.* — Connaissez-vous intimement M. d'Alaly?...

LA DUCHESSE. — Intimement n'est pas le mot, mais enfin, je le connais...

PAULETTE, *à part.* — Comment, intimement n'est pas le mot?... elle qui autrefois... Ah bien!... elle en a, un aplomb!...

LE PRÉSIDENT. — M. d'Alaly est-il, à votre connaissance, brutal, emporté?...

LA DUCHESSE. — Pas précisément... le marquis est plutôt jaloux... très jaloux... sans motif, le plus souvent...

PAULETTE, *à part.* — Tiens! tiens! tiens!

Il paraît qu'il était déjà comme ça de son temps!...

L'AVOUÉ DE M. D'ALALY. — M. le président voudrait-il demander au témoin, si M. d'Alaly n'a pas été... provoqué ce soir-là à un acte de violence qu'il déplore?...

MADAME D'ALALY, *très haut.* — Peu importe, qu'il y ait eu ou non provocation! la violence existe, c'est l'important!... (*Stupeur générale.*)

MAITRE LORDEREAU, *à part.* — Aimable nature!...

PAULETTE, *saisie.* — Comment! elle le charge!... (*Illuminée.*) Parbleu! elle veut le divorce, quand même... tous les moyens lui sont bons!... Belle-mère, va!...

LA DUCHESSE, *répondant à la question de l'avoué.* — Mon Dieu!... Je n'ai pas remarqué que la marquise fût ce soir-là plus coquette que d'habitude...

PAULETTE, *à part.* — Ce qui veut dire que je le suis toujours !... Je te revaudrai ça ! A-t-on vu ce vieux président, qui continue à la guigner en dessous?... Je suis sûre qu'elle lui représente les femmes du Titien, à ce juge! et qu'il pense à des gondoles, conduites par des rameurs qui jouent de la guitare!... au lieu de penser à mon affaire... Le jeune ne la regarde pas tant, lui !... C'est moi qu'il regarde! Où diable l'ai-je vu, cet animal-là ?... Ah! la duchesse a fini !... le tribunal l'autorise à se retirer... Oh! Oh !... une révérence à la Plessy !... Ah bien! s'il n'est pas content de cette révérence-là, il sera difficile, le tribunal !... (*Elle se retourne pour voir entrer le nouveau témoin.*)

LE PRINCE D'ASSYRIE paraît. Beaucoup de chic et grand air; très joli garçon. Il se présente simplement.

LE PRÉSIDENT. — Sur quoi dépose-t-il, celui-là?...

L'AVOUÉ DE PAULETTE. — Sur les mêmes faits que le témoin précédent.

LE PRÉSIDENT, *au prince.* — ...oms... oms...lités?...

LE PRINCE, *croyant entendre une langue inconnue.* — Oh!... vous pouvez parler français, Monsieur...

(*L'avoué traduit. Le prince s'excuse. Même répétition que pour la duchesse.*)

LE PRÉSIDENT. — Dites-nous comment s'est passée la chose?...

LE PRINCE. — Mon Dieu... Madame d'Alaly désirait rester au cotillon, et son mari voulait l'emmener... Elle a refusé de quitter son fauteuil; alors, d'Alaly l'a prise par le bras pour la forcer à se lever... c'est dans ce mouvement qu'il a, paraît-il, pressé sur le bracelet...

LE PRÉSIDENT. — Ensuite?...

LE PRINCE. — Ensuite, je ne sais rien, Monsieur...

PAULETTE. — Mais, Monseigneur, vous témoignez très mal!... vous n'avez pas l'air indigné... vous racontez ça tout naturellement... comme si c'était une gentillesse... c'est inouï!...

LE PRÉSIDENT. — Silence!... (*Au prince.*) Connaissez-vous beaucoup M. d'Alaly?...

LE PRINCE. — Beaucoup; j'ai passé en même temps que lui une saison à Pau, nous chassions ensemble et nous vivions au même hôtel; je le voyais aussi au cercle Anglais...

LE PRÉSIDENT. — Quel caractère a-t-il?..

LE PRINCE. — Un caractère charmant...

PAULETTE. — Oh!

LE PRÉSIDENT. — Vous n'avez jamais remarqué qu'il fût violent, emporté, brutal?...

LE PRINCE. — Jamais; je l'ai toujours

vu, au contraire, très doux, et d'une courtoisie parfaite...

PAULETTE, *exaspérée.* — Mais il y a trois ans de ça!... il n'était pas marié!... C'est fou d'interroger sur son caractère d'il y a trois ans !... Monseigneur, dites au moins à qu'elle époque vous l'avez connu?...

LE PRÉSIDENT, *à Paulette.* — Madame, je vous prie de ne pas vous adresser au témoin... si vous avez quelques observations à faire, vous les ferez quand il se sera retiré...

PAULETTE. — Oui!... quand il n'en sera plus temps!...

LE PRÉSIDENT, *au prince.* — Est-ce tout ce que vous avez à dire?

LE PRINCE, *très ennuyé.* — Mais oui... je suis convaincu que madame d'Alaly a été un peu brusquée... et je suis malheureusement la cause indirecte de cet... incident... C'est moi qui ai eu la maladresse d'insister

pour qu'elle restât au cotillon, qu'elle avait bien voulu me promettre, et cette insistance a agacé d'Alaly, qui était fatigué et tenait à partir...

LE PRÉSIDENT. — On va vous faire signer votre déposition.

(*Le prince signe et se retire. On fait entrer le* duc de Grenelle *Sanglé dans une redingote très ajustée, bottines vernies au pinceau. Les favoris blancs légèrement* mouvementés *au fer. Un parfum violent s'exhale de sa personne. Il semble très ému et lance à Paulette un long regard.*)

L'AVOUÉ DE PAULETTE. — La déposition porte toujours sur les mêmes faits, monsieur le président...

(*Même répétition que pour les témoins précédents.*)

LE DUC DE GRENELLE. — J'ai eu la douleur d'assister à la regrettable scène de

violence qui a cloturé une fête si délicieusement commenc...

LE PRÉSIDENT, *interrompant.* — Dite ce que vous savez de la violence proprement dite?...

LE DUC DE GRENELLE, *gêné d'être dérangé dans sa déposition.* — De la violence... proprement dite?... Eh bien, d'Alaly a attrapé madame d'Alaly par le bras... comme ça... (*Il saisit le bras de maître Lordereau qui est assis au bout du banc.*) Et puis, il a secoué... comme ceci... (*Il le secoue très fort.*) Et en serrant... on devinait à sa figure qu'il serrait... il était affreux à voir!... (*Il se décide à lâcher maître Lordereau.*)

MAITRE LORDEREAU, *à part, rajustant sa manche.*) Il est embêtant, ce vieux, avec ses démonstrations!...

PAULETTE. — A la bonne heure!... Vous déposez bien, vous!

LE DUC DE GRENELLE, *lui lançant un regard expressif.* — On comprend à quel point une peau satinée a dû souffrir d'une telle brutalité!...

LE PRÉSIDENT. — Avez-vous vu le... la plaie?...

LE DUC DE GRENELLE. — Hélas non!... monsieur le président!... je le regrette!...

M. D'ALALY, *à part.* — La plaie!... Ça s'appelle à présent la plaie! Pourquoi pas la blessure?...

LE DUC DE GRENELLE, *continuant.* — Mais je l'ai vue en rêve!... car je n'ai pu fermer l'œil de la nuit... J'ai pensé à cette adorable femme...

LE PRÉSIDENT, *sèchement.* — Savez-vous encore d'autres choses?...

LE DUC DE GRENELLE, *d'un air profond.* — J'en devine, monsieur le président, mais je...

LE PRÉSIDENT. — Ça ne suffit pas... on va vous lire votre déposition... vous signerez...

LE DUC DE GRENELLE, *à part, pendant que le greffier lit la déposition, se retournant et adressant toujours d'éloquents regards à Paulette.* — Elle est contente de moi!... elle me sourit!... Est-elle assez jolie, aujourd'hui?... Cette toilette sévère lui donne un je ne sais quoi?... un montant... (*Il signe et s'en va laissant derrière lui un sillage odorant.*)

GAILLAC le remplace. Bouquet à la boutonnière; canne de prix. Un peu le chic de l'empire. Cheveux et favoris très habilement teints. Lorsqu'on lui demande son âge, il répond :

— Quarante-cinq ans!

(*Murmures d'incrédulité de MM. d'Hautretan et d'Alaly.*)

L'AVOUÉ DE PAULETTE. — Monsieur le président, le témoin dépose aussi sur les injures!...

M. D'ALALY, *sursautant.* — Les injures! il y a des injures, à cette heure!...

PAULETTE, *à maître Ducharme.* — Mais M. d'Alaly parle tout le temps!... Pourquoi le laisse-t-on faire?... il n'est donc bon à rien, ce président-là?...

MAITRE DUCHARME, *souriant.* — Mais vous-même, Madame, vous avez plusieurs fois troublé l'audience, et...

PAULETTE. — Et il m'a dit de me taire!...

LE PRÉSIDENT, *à Gaillac.* — Dites-nous ce que vous savez au sujet des injures?...

GAILLAC. — Nous étions dans l'allée des Poteaux...

LE PRÉSIDENT. — Qu'est-ce que c'est que ça?...

GAILLAC. — C'est une allée qui...

(*Le juge assis à la gauche du président se penche et lui explique à demi-voix ce que c'est que l'allée des Poteaux.*)

PAULETTE, *à maître Ducharme.* — Comment?... on nous fait juger par un homme qui ne sait même pas ce que c'est que l'allée des Poteaux!...

LE PRÉSIDENT, *à Gaillac.* — Continuez...

M. D'ALALY, *à part, anxieux.* — Je n'ai aucune idée de ce qu'il va dire...

GAILLAC. — D'Alaly n'était pas de très bonne humeur, ce matin-là; il a parlé un peu vivement à madame d'Alaly, et lui a dit, entre autres choses, qu'elle avait des conversations de fille...

M. D'ALALY, *à part.* — Je me souviens qu'en effet, j'ai dit ça...

LE PRÉSIDENT. — Madame d'Alaly avait-elle mérité cette apostrophe?...

GAILLAC. — Oh! pas du tout!... C'est

parce que son cheval s'appelle *Abeilard*...

LE PRÉSIDENT. — Eh bien! mais ce n'est pas une raison, cela?... Expliquez-vous?...

GAILLAC. — Oui... voilà!... Alors, j'ai fait remarquer que c'était un drôle de nom, et elle m'a répondu : *que c'était un nom auquel il avait droit!*...

LE PRÉSIDENT. — C'est tout?...

M. D'ALALY, *à part.* — Si ça ne suffit pas!

GAILLAC. — Oui, Monsieur, c'est tout!... Il achève sa déposition. Il a vu comme tout le monde M. d'Alaly secouer sa femme au bal chez la duchesse de Corda-Potencia. Il ajoute que madame d'Alaly se frottait le bras et paraissait souffrir. Il ne sait rien de plus.

Après lui, on fait entrer la DOUAIRIÈRE DE LAUBARDEMONT. Chapeau défraîchi, surmonté d'un oiseau de paradis; burnous

de dentelle noire. Robe de satin grenat, boucles d'oreilles à pendeloques, chaîne de montre, chaîne de lorgnon, breloques, nombreux bracelets. Gants usés au bout des doigts. Éventail. Soixante et quelques années, « marque mal. »

PAULETTE, *à part, la regardant.* — Elle n'a vraiment pas l'air respectable!... Je regrette de l'avoir fait citer!...

LE PRÉSIDENT, *à la douairière, après les formalités voulues.* — Qu'est-ce que vous savez de l'affaire, Madame?...

LA DOUAIRIÈRE. — Je sais qu'au bal chez mon amie, la duchesse de Corda-Potencia, j'ai vu monsieur... (*Elle montre M. d'Alaly.*) maltraiter ma pauvre petite amie d'Alaly...

PAULETTE, *à part.* — Patatras! Voilà que je suis son amie!... C'est complet!...

LA DOUAIRIÈRE. — Cette chère enfant

voulait rester... Elle avait accordé le cotillon à Mgr. le prince héréditaire d'Assyrie; M. d'Alaly lui a intimé brusquement l'ordre de partir,... et, comme elle n'obéissait pas assez vite...

M. D'ALALY. — C'est-à-dire qu'elle refusait formellement de s'en aller...

LA DOUAIRIÈRE. — Monsieur l'a secouée à lui désarticuler l'épaule; elle a poussé un grand cri de douleur... ça faisait mal!...

LE PRÉSIDENT. — Madame d'Alaly avait-elle, par son attitude, provoqué cette violence?...

LA DOUAIRIÈRE. — Nullement. M. d'Alaly s'imaginait, à tort ou à raison, que sa femme était... enfin... au mieux avec le prince... Eh! mon Dieu! quand même cela serait, ce serait bien excusable!...

LE PRÉSIDENT. — ... tzz... tzz... voyons, Madame...

LA DOUAIRIÈRE. — Une femme jeune, ravissante, adulée, adorée, qui se sent continuellement gênée et soupçonnée par son mari, prend un amant!... C'est tout naturel!... (*Avec conviction.*) C'est même forcé!

(*Échange de regards entre le ministère public et le juge de gauche.*)

LE PRÉSIDENT, *sévèrement.* — Madame, une honnête femme respecte ses devoirs et...

LA DOUAIRIÈRE. — Ah ça! dans quel monde vivez-vous donc?... Je vous dis, moi, que si d'Alaly est trompé, c'est pain béni... il n'a que ce qu'il mérite!...

PAULETTE, *se levant vivement.* — Qu'est-ce qu'elle a dit?... qu'est-ce qu'elle a dit?... (*S'adressant au président.*) Mais ne l'écoutez pas, au moins, Monsieur, ce n'est pas vrai!... et jamais, jamais, entendez-vous?... Voyons, vous devez bien penser que, si ça était, je vous le dirais tout de suite? Ça me servi-

rait!... ça faciliterait le divorce!... Enfin!... Vous comprenez bien que ce serait mon intérêt, n'est-ce pas?...

(*Le greffier fixe Paulette avec étonnement.*)

MAITRE DUCHARME, *cherchant à la faire asseoir.* — Asseyez-vous, Madame, je vous en prie?...

PAULETTE, *bas, mais exaspérée.* — Comment?... un témoin à moi!... un témoin que je fais citer espérant que... Ah! bien non!... c'est trop fort!... aussi!... c'est ma faute!... Si je ne connaissais pas des gens comme la mère Laubardemont, ça ne m'arriverait pas!... oser dire que le prince... (*Se levant sans que maître Ducharme et M. d'Hautretan puissent l'en empêcher, et s'adressant au président.*) Monsieur!... il est peut-être encore là, le prince!... Je le voyais ce soir-là pour la première fois... il vous le

dira.. Naturellement, il m'a fait la cour..., mais tout le monde me la fait... sans que pour ça... Faites-le rentrer, Monsieur... (*Suppliante.*) Voulez-vous, dites?...

LE PRÉSIDENT, *frappant sur la table.* — Maître Ducharme... Calmez votre cliente... (*Il recommence à interroger la douairière de Laubardemont.*)

PAULETTE. — Mais c'est épouvantable, la justice ! ! !

MAITRE DUCHARME, *conciliant.* — Ne vous inquiétez donc pas, Madame ; je vous répète que l'appréciation du témoin n'a aucune importance...

PAULETTE, *les larmes aux yeux.* — Vous trouvez ça, vous?... Pas moi !...

La douairière de Laubardemont signe sa déposition et se retire d'un air offensé. Puis viennent MONTESPAN et d'ESTOURDY. Tous

deux déposent correctement. Ils ont entendu M. d'Alaly dire à sa femme qu'elle avait une conversation de fille, et ils étaient présents le soir où il lui a secoué le bras. Montespan ménage M. d'Alaly, plus que d'Estourdy, mais enfin, il confirme les assertions de Paulette.

Au moment où on va introduire le dernier témoin, l'avoué de M. d'Alaly se lève, déclare le « reprocher » et s'opposer, au nom de son client, à ce qu'il soit entendu.

LE PRÉSIDENT. — Pourquoi ce reproche ?

L'AVOUÉ. — Parce que le témoin est le cocher de madame d'Alaly et qu'il ne peut déposer étant à son service...

L'AVOUÉ DE PAULETTE. — Je proteste et j'insiste, au nom de ma cliente, pour que le témoin soit entendu...

(*Le président se penche à droite et à gauche,*

semblant consulter les juges. Mouvement de tête du juge de droite, celui de gauche est très occupé à regarder Paulette.)

LE PRÉSIDENT. — Le tribunal donne acte aux parties de leurs déclarations et ordonne l'audition du témoin sous réserves. (*Il termine dans un bafouillement inintelligible.*)

LE COCHER entre. Il est superbe ; quarante-cinq ans, grand, gros, frais ; les cheveux d'un gris argenté ; tenue extrêmement soignée ; jaquette et pantalon bleu foncé, d'une très bonne coupe ; gants de peau de chien, bottines vernies, un grand melon à bords relevés et un peu larges. Sur la cravate blanche à plastron, une griffe de tigre en épingle. Bonne figure et chic parfait de cocher de grande maison *en bourgeois*.

L'AVOUÉ DE PAULETTE. — Ma cliente

désire faire constater que madame la marquise d'Alaly l'épiait, la suivait, cherchant ensuite à inquiéter son mari. Le témoin, ayant eu plusieurs fois connaissance de ces agissements, pourra renseigner le tribunal à ce sujet...

L'AVOUÉ DE M. D'ALALY. — Mais il n'y a pas de faits articulés à ce sujet!...

L'AVOUÉ DE PAULETTE. — Cette déposition a trait à la première articulation, scènes, etc..., etc

LE PRÉSIDENT, *au cocher.* — Dites ce que vous savez...

LE COCHER. — Dame! je sais que plusieurs fois... même assez souvent ces temps-ci,... nous avons été filés par madame la marquise mère... (*Mouvement de madame d'Alaly. Le cocher voyant que l'appellation la vexe reprend.*) Madame la marquise *mère* part quelquefois de l'hôtel en même temps que nous... d'autre jours, elle attend dans

le boulevard des Invalides que nous débouchions de la rue Saint-Dominique... je prends toujours par là pour aller au Bois... et puis, elle suit... à distance, mais enfin elle suit... grâce aux embarras de voitures, car sans ça... mes chevaux...

LE PRÉSIDENT. — Est-ce tout?...

MADAME D'ALALY, *agressive.* — On pourrait demander au témoin s'il est inexact qu'il conduise sa maîtresse dans des quartiers excentriques... Où elle ne peut ensuite expliquer sa présence... notamment à Bercy?...

PAULETTE, *bondissant.* — Allons! bon!... Voilà l'histoire de Bercy qui recommence!... Mais je n'y ai jamais été à Bercy!... je ne sais même pas où c'est!...

LE COCHER, *se tournant vers Paulette.* — Madame la marquise sait peut-être pas où c'est... mais elle y a été... quant à ce qui est de ça!... car c'est moi qui l'ai conduit...

MADAME D'ALALY, *triomphante.* — Ah!...

M. D'ALALY, *atterré, à part.* — Elle y a été!... et elle m'a juré que ça n'était pas vrai!...

PAULETTE, *ahurie.* — Moi!... j'ai été à Bercy? (*Cherchant dans sa tête.*) Mais qu'est-ce que j'ai bien pu aller y faire?...

LE COCHER. — Madame la marquise n'y a rien fait... Voilà!... C'est justement un jour que madame la marquise mère nous filait...

LE PRÉSIDENT, *impatienté, au témoin qui se tourne vers ses maîtres.* — Adressez-vous au tribunal...

PAULETTE. — Mais quand?...

LE COCHER. — Un jour que nous avons fait des drôles de courses! .. (*Le président tape avec un couteau à papier, le cocher se retourne vers le tribunal.*) Nous avions commencé par stationner pendant une heure à la Librairie nouvelle... là, j'avais déjà vu le coupé de madame la marquise mère qui s'embus-

quait dans la rue de Grammont... après, nous avons été place Dauphine... chez un libraire...

LE PRÉSIDENT. — Abrégez...

LE COCHER. — Oui, mon président;... alors, madame la marquise est sortie de chez le libraire et elle a traversé la place à pied... j'ai suivi... et le coupé de madame la marquise mère suivait le mien...

PAULETTE *illuminée, à part, regardant le troisième juge qui se met à lire, avec une excessive attention, un papier qu'il prend au hasard devant lui.* — Je savais bien que je connaissais cette tête-là!... C'est le monsieur qui m'a offert de me guider dans le Palais... quand je cherchais la *Gazette des tribunaux!* Je ne pouvais pas me rappeler où je l'avais vu!... Doit-il être assez sot en me retrouvant là!... (*Elle rit.*)

LE COCHER, *continuant.* — Madame la marquise est entrée avec le valet de pied

dans une maison à l'angle de la place et du quai; elle est revenue au bout de cinq minutes.

LE PRÉSIDENT. — Abrégez... au fait!...

LE COCHER. — Oui, mon président; alors, comme en sortant, elle a vu l'escalier neuf du Palais, elle s'est arrêtée pour le regarder avant de remonter en voiture... elle disait qu'il avait l'air en sucre...

(*Le président abandonne et regarde au plafond d'un air résigné, en tapotant nerveusement devant lui.*)

LE COCHER. — Et c'est en le regardant, qu'elle a vu la voiture de sa belle-mère qu'était arrêtée devant...

PAULETTE. — C'est vrai, tout ça!...

LE PRÉSIDENT, *horripilé.* — Allez donc au fait!... Voyons?...

LE COCHER, *sans se presser.* — Alors madame la marquise monte dans le coupé sans

souffler, je croyais qu'elle avait rien vu... et puis, quand nous sommes sur le quai, elle baisse la glace de devant : « Jean, — qu'elle me dit — la voiture de ma belle-mère nous file, semez-la!... Allez où vous voudrez... ça m'est égal, j'ai rien à faire jusqu'au dîner, mais arrangez-vous pour la perdre!... » Alors, moi, mon avantage c'était de sortir des encombrements et de filer droit; les chevaux de madame la marquise mère pouvaient pas piger avec nous... D'un autre côté, — moi je suis de Bercy — j'y avais encore jamais été avec ma voiture, naturellement; je me suis dit que c'était le cas d'y aller ce jour-là!... J'avais justement mes plus beaux chevaux, le petit coupé vert et une livrée neuve...

LE PRÉSIDENT, *à part.* — Mais où veut-il en venir?... (*Ahurissement des juges, du ministère public et du greffier.*)

PAULETTE, *à part.* — J'y suis, à présent!

Ah bien!... Ce que je leur ai soutenu que je n'avais jamais été à Bercy!...

LE COCHER, *continuant*. — Alors, je demande au valet de pied : « Crois-tu que madame la marquise soye vexée si nous allons à Bercy?... » « Ah! ouiche!... qu'y me répond, elle s'en apercevra seulement pas!... elle a défait tous ses paquets, elle lit au moins cent livres!... »

LE PRÉSIDENT. — Allez donc au fait!...

LE COCHER. — J'y suis... j'ai filé sur Bercy!... seulement, c'était comme un fait exprès... des embarras tout le long des quais! ça fait que les canaçons... (*Mouvement de madame d'Alaly...*) les chevaux de madame la marquise mère arrivaient de nous suivre... Ils nous ont conduit jusqu'à Bercy... là je me suis arrêté pour faire resserrer une gourmette, et quand le valet de pied est descendu pour l'arranger : « V'là qu'ils s'en retournent! » qu'il m'a dit. « C'est pas malheureux! »

que j'ai répondu... Et voilà comment la chose s'est passée !...

LE PRÉSIDENT. — Est-ce fini, cette fois?..

(*Madame d'Alaly est livide. M. d'Alaly regarde Paulette d'un air attendri, honteux de l'avoir soupçonnée un instant.*)

PAULETTE, *bas, à maître Ducharme.* — Comment s'appelle le juge, là-bas, à gauche? (*Elle rit*)

MAITRE DUCHARME, *étonné de la voir rire.* — Guignol... (*Paulette rit davantage.*) Mais on prononce Gui*gue*nol... Pourquoi ?...

PAULETTE. — Parce que sa tête me rappelle... quelque chose...

MAITRE DUCHARME. — Il faut d'ailleurs que je vous donne les noms et les adresses des juges... vous devez aller leur faire des visites...

PAULETTE, *saisie.* — Moi !...

MAITRE DUCHARME. — Oui... c'est une

formalité devenue une obligation... Ça se fait toujours...

PAULETTE. — Mais qu'est-ce que je leur dirai, aux juges?...

MAITRE DUCHARME. — Je vous expliquerai ça... l'audience va finir...

(*Brouhaha. Mouvement*, etc..., etc... *Tout le monde sort.*)

LE PRÉSIDENT, *aux juges.* — Ah!... bien!... en voilà encore une enquête!... C'est du temps utilement employé par le tribunal!.. un seul juge pourrait bien... (*Il ramasse ses dossiers avec humeur.*)... comme pour les séparations de corps... (*Il sort suivi des juges*[1].)

1. Le vœu du président à été exaucé ; une loi nouvelle a rétabli la procédure d'enquête devant un seul juge.

VII

TELS MEUBLES, TELS JUGES

FAUBOURG SAINT-HONORÉ
CHEZ LES D'HAUTRETAN

Dans la chambre que Paulette avait avant son mariage. Tentures de damas d'un bleu un peu criard. Lit de coin, à rideaux pareils à la tenture. Pendule de bronze doré, représentant le *Bélisaire* du tableau de Gérard, tâtant le terrain de son bâton et portant sur

son bras un enfant qui a un serpent roulé autour de la jambe.

Meubles de palissandre. Sièges de palissandre et damas bleu tendu. Quatre copies de tableaux connus : *La course au baiser* et *Seule au rendez-vous* d'Alfred de Dreux; *Roger délivrant Angélique* et *la Stratonice* de M. Ingres.

PAULETTE *va et vient, s'habillant et s'arrêtant de temps à autre pour regarder sa chambre d'un air bienveillant.* — Ma pauvre chambre!... elle n'a guère changé!... Elle n'est pas jolie, mais ça me fait tout de même plaisir de m'y retrouver!... Oh! n'avoir pas toujours quelqu'un sur le dos pendant que je m'habille! ne pas entendre critiquer la toilette que j'ôte, celle que je vais mettre, l'heure à laquelle je sortirai, les choses que j'ai dites la veille ou le matin!... Jouir, enfin,

d'une liberté... relative, quelle joie !... Par exemple, elle manque de glaces, ma chambre !... il n'y a que celle de la cheminee... C'est un peu court !... (*Elle s'approche de la cheminée et commence à s'habiller.*) Sans compter que la tête de Bélisaire monte à une hauteur ! (*Elle pousse la pendule de côté.*) J'aimais encore mieux mon ancienne pendule : Paul et Virginie sous leur feuille !... C'était moins triste... moins encombrant aussi !... C'est un sujet que je ne choisirais pas, Bélisaire !... (*Elle fredonne.*)

« Je tiens le casque du guerrier
Effroi du Goth et du Vandale.
Il fut, dit-on, sans bouclier
Contre l'imposture fatale.
Un tyran fit brûler ses yeux
Qui veillaient sur toute la terre.
La nuit voile à jamais les cieux
Au triste et pauvre Bélisaire ! »

(*Elle rit.*)... Paroles de Népomucène Lemercier, musique de Garat... Ma tante

Mélanie chantait ça quand j'étais petite... et le perroquet de grand-père poussait des cris épouvantables !... Moi, si j'avais eu le malheur de faire crier une chaise, on m'aurait mise à la porte,... mais le perroquet, on ne lui disait rien !... parce qu'on le respectait beaucoup.... C'était un souvenir que M. de Lafayette avait rapporté à la famille... Décidément Bélisaire m'agace... je vais l'ôter... (*Elle prend péniblement la pendule.*) Où puis-je bien le cacher... pour que les domestiques ne le ramènent pas?... (*Elle regarde autour d'elle.*) Elle est horriblement lourde, cette pendule !... Ah ! dans le coffre à bois ! (*Elle ouvre le coffre à bois qui est dans un coin et y descend la pendule.*) Là !...(*Elle pousse un soupir de soulagement*). Voilà qui est fait !... Je mettrai sur la cheminée quelques roses dans une coupe...(*Elle examine la chambre.*) C'est certainement beaucoup mieux sans

Bélisaire! Il ne reste plus que les copies de tante Mélanie qui attirent désagréablement l'œil... Je regrette aussi les anciennes gravures que je reprochais toujours à maman... Pauvre maman! C'est elle qui les a fait enlever, pour que je ne les retrouve pas!... et, pour cacher les trous, elle a déterré au grenier les œuvres de tante Mélanie... qui y étaient pourtant bien!... Cette *Stratonice* fait peine à voir!... Il paraît que c'est le duc d'Orléans qui a permis à ma tante de copier ce tableau chez lui... en 1840!... (*Elle regarde la* Stratonice.) C'est égal!... on dira tout ce qu'on voudra, ce n'est pas moral du tout, l'histoire de Stratonice! — Et les Alfred de Dreux!... *Seule au rendez-vous!* C'est moral, ça, par exemple!... trop, même!... Voyons!... si je m'abîme ainsi dans la contemplation des chefs-d'œuvre Louis-Philippe, je ne serai jamais prête... et les juges

ne m'attendront pas... En voilà une corvée! Qu'est ce que je vais leur dire?... M. Ducharme m'a un peu fait la leçon, mais malgré ça, je suis... perplexe!... (*Elle s'approche du lit et examine attentivement les toilettes qui y sont étalées.*) Qu'est-ce qu'il faut mettre pour commencer?... une toilette sévère... ou au contraire aimable?... (*Elle prend un petit carnet et cherche.*) Voyons?... nous disons d'abord... (*Elle lit.*) — « M. FUMERON, *président*, 117, *rue de Condé* (de 9 à 10). » Le président!... C'est celui qui dévorait la duchesse de Corda-Potencia à l'enquête!... Celui-là, il est sévère, si on le juge d'après son attitude; mais si on le juge d'après son œil, il ne l'est pas! Ah! certes non!... il faut le soigner!... Je vais mettre une jolie robe!... (*Réfléchissant.*) Oui, mais *rue de Condé*... et de 9 à 10?... ça indique un homme qui affiche des mœurs simples!... une robe aus-

tère sera préférable pour un monsieur qui habite rue de Condé... (*Elle continue à lire.*) « — M. GUIGNOL, *juge* » (prononcer Gui*gue*nol, « il y tient beaucoup, a dit maître Ducharme), « 22 ter, *rue de Monceau* (de 10 à 11). » Ça, c'est le plus jeune!... celui qui me suivait le jour de la *Gazette des tribunaux!*... Oh!... pour celui-là... il vaut mieux une toilette chic... même un tantinet tapageuse!... il ne doit pas détester ce qui est tapageur, ce juge!... seulement ça n'est pas très commode! chic pour l'un, austère pour l'autre?... L'un, demeurant à Saint-Sulpice... l'autre, au parc Monceau... (*Elle reprend sa lecture.*) « — M. ROUPIOU, *juge*, 50 *rue Férou* (de 9 à « 10). » C'est le vieux qui était à droite du président; il habite le même quartier que lui, je garderai la même toilette... En sortant de chez M. Roupiou, je viendrai me r'habiller ici au galop... et puis j'irai chez celui de la rue

Monceau... Ah!... par exemple, j'espère qu'il sera aimable!... sans ça, d'abord, je dis tout!... (*Elle s'habille rapidement.*)

RUE DE CONDÉ

CHEZ LE PRÉSIDENT FUMERON

Appartement nu et triste. Salon qui sent le moisi. Meuble d'acajou 1850. Cheminée bouchée avec de la mousse tricotée, dans laquelle sont piquées des fleurs en laine. Pendule représentant *Démosthène*, encadrée de deux petites terre-cuite, *Jean qui pleure* et *Jean qui rit*. Au milieu du salon, une *carpette*, sur laquelle est un guéridon recouvert d'un tapis de drap frappé.

Aux murs, gravures encadrées : *Washington appuyé contre la croupe de son cheval* et *le Chancelier Pasquier appuyé contre une table; la Mort du président Duranti*, de Paul-

Delaroche, et *les Vainqueurs de la Bastille entrant à l'Hôtel-de-Ville*, du même. Paulette remet sa carte à une petite bonne qui disparaît et revient au bout de vingt minutes dire que « monsieur y sera tout à l'heure ».

PAULETTE, *robe noire, bandeaux sévères, chapeau discret, arpentant le salon.* — Pourvu qu'il ne me fasse pas attendre trop longtemps!... il est est déjà neuf heures un quart... si Démosthène va bien... et il faut que je change de robe avant d'aller chez le dernier juge!... C'est horriblement désagréable, ces visites!... d'autant plus que je me méfie de ce président !... Je m'en méfie... beaucoup !... (*Elle regarde les gravures.*) Washington... et les vainqueurs de la Bastille... c'est sûrement un républicain... opportuniste... ou orléaniste?... Des vainqueurs de la Bastille de Paul Delaroche?... c'est pas des vrais ! il n'était

pas capable de peindre des insurgés, Paul Delaroche ! il n'avait pas assez de nerf pour ça!... Pauvre bonhomme, va !... (*Elle continue son inspection.*) Oh !... oh !... le chancelier Pasquier ! une drôle d'idée d'avoir le portrait de ce monsieur-là !... Comme préfet de police, il se cachait... quelque part, où il était pris tout de même, d'ailleurs ;... une guigne noire et méritée!... comme garde des sceaux, il imposait la loi de confiance !... Enfin, c'est ce qu'on peut appeler un joli caractère politique !... ça n'empêche qu'il avait de l'allure comme ça, en robe !... beaucoup d'allure, même !... Si c'est physiquement que le président le prend pour modèle, il a raison !... (*Regardant le président qui paraît au seuil de son cabinet.*) Seulement, il ne réussit pas à le copier, le modèle !... Ah ! mais non !...

(LE PRÉSIDENT *fait entrer Paulette dans son cabinet, silence prolongé.*)

PAULETTE. — Monsieur... je... (*A part.*) Dieu!... qu'il a l'air hargneux!... et qu'il est vilain!... ça, par exemple, c'est pas de sa faute... tandis que hargneux...

LE PRÉSIDENT. — .....

PAULETTE. — Monsieur... je viens... au sujet d'une affaire de divorce... dont vous avez présidé l'enquête...

LE PRÉSIDENT. — .....

PAULETTE. — Vous ne vous en souvenez probablement pas?

LE PRÉSIDENT. — Si, Madame...

PAULETTE, *surprise.* — Ah!... je pensais... je...

(LE PRÉSIDENT *s'adosse à son fauteuil de bureau et étale ses mains sur les bras du fauteuil, mais sans parler.*)

PAULETTE, *perdant un peu de son aplomb.* — Je viens, Monsieur, recommander cette affaire... à... à votre bienveillante attention...

LE PRÉSIDENT. — C'est inutile, Madame...

PAULETTE, *interloquée.* — Ah!...

LE PRÉSIDENT. — Notre attention... L'attention du tribunal, s'étend à toutes les affaires...

PAULETTE, *vivement.* — J'en suis convaincue, mais...

LE PRÉSIDENT. — Quant à sa bienveillance, elle vous est acquise...

PAULETTE, *joyeuse.* — Je vous remercie!...

LE PRÉSIDENT. — Au même titre qu'à l'autre partie...

PAULETTE, *désappointée.* — Ah!...(*Apart.*) Vieux... chancelier Pasquier, va!... (*Elle se lève.*) Je vous demande pardon, Monsieur, de vous avoir inutilement dérangé...

LE PRÉSIDENT. — Oh!... notre profession nous expose, nous oblige même, à subir ces dérangements..

PAULETTE, *stupéfaite, à part.* — Subir! est-il grossier!... (*Haut, redevenant elle-même.*) Croyez bien, Monsieur, que je ne suis venue chez vous que parce que M. Ducharme, mon avocat, m'a dit que c'était une démarche *absolument* nécessaire... ce n'est pas moi qui en ai eu l'idée, je vous en réponds!... et je regrette de l'avoir faite!...

(*Elle incline légèrement la tête et sort; le président l'accompagne jusqu'à la porte de son cabinet.*)

PAULETTE, *descendant l'escalier.* — A-t-on vu ce vieux sournois!... qui prend un air austère en parlant de la justice et du tribunal!... Il avait une autre tête, quand il regardait la duchesse!... Si celui-là est pour moi, ça m'étonnera!... Je ne sais pas si maître Ducharme a eu une bonne idée, en me faisant faire ces visites!...

CHEZ M. ROUPIOU

Rue Férou. Au troisième, dans un vieil hôtel gris et triste, au fond d'une cour. Grandes pièces hautes de plafond. Mobilier modeste, mais confortable et de bon goût. Salon empire en acajou, recouvert de velours d'Utrecht jaune rayé. Un grand portrait d'un magistrat en robe rouge.

PAULETTE, *attendant dans le salon.* — Hum!... pas gaie, la demeure du juge!... et pas l'air aimable, l'ancêtre en robe rouge!... (*Elle regarde le portrait.*) Brrr!... il est sec comme un coup de trique, ce magistrat!... C'est un Roupiou qui ne devait pas barguigner!... Pourvu que son descendant me reçoive bien, au moins?... Oh! il doit être poli, lui!... Je vois ça à l'appartement... ça n'est pas chic, chic, mais c'est l'intérieur de gens très comme il faut!...

(*Une vieille bonne, propre et bien tenue, ouvre une porte et introduit Paulette dans le cabinet du président.*)

M. ROUPIOU, cinquante-huit ans, mince, sec, l'air distingué, se lève du bureau où il est assis et salue Paulette en lui indiquant un fauteuil.

PAULETTE. — Monsieur... (*A part.*) Il est mieux qu'en robe!... Bien sûr, c'est encore un détritus de l'ancienne magistrature!. . Allons, tant mieux!...

M. ROUPIOU. — Puis-je connaître, Madame, le motif auquel je dois...

PAULETTE. — Monsieur... mon avocat m'a dit de venir vous trouver... il s'agit d'une affaire de divorce... à l'enquête de laquelle vous avez assisté il y a quelques jours...

M. ROUPIOU, *cherchant.* — Ah! oui... la belle-mère!...

PAULETTE, *avec conviction.* — Juste-

ment!... la belle-mère!... C'est bien ça!... (*Une pause.*) Je viens vous demander, Monsieur, d'examiner attentivement cette affaire...

M. ROUPIOU. — Croyez, Madame, que le tribunal...

PAULETTE, *interrompant.* — Je n'en doute pas... mais il s'agit de choses si importantes pour moi... si...

M. ROUPIOU. — Vous pouvez être certaine que le tribunal apportera à l'examen de l'affaire tout le soin nécessaire... Quel est votre avocat?...

PAULETTE. — Maître Ducharme...

M. ROUPIOU. — C'est vrai!... je ne me souvenais plus!... C'est un choix excellent... Vos intérêts ne sauraient être en de meilleures mains...

PAULETTE. — Alors, vous pensez que...

M. ROUPIOU. — Quel est le conseil de vos adversaires?...

PAULETTE. — Maître Lordereau...

M. ROUPIOU. — C'est juste !... je me le rappelle à présent... Eh bien, maître Lordereau est un homme de beaucoup de talent...

PAULETTE. — Malheureusement !... j'aurais préféré voir mon mari défendu par un mauvais petit avocat de rien du tout...

M. ROUPIOU. — Soyez assurée, Madame. que...

PAULETTE, *vivement*. — ... que je gagnerai ?...

M. ROUPIOU, *souriant presque*. — Je ne saurais rien vous dire à ce sujet... tout ce que je puis vous assurer, c'est que dans cette circonstance (*Il fait un léger mouvement.*) ... comme toujours, d'ailleurs, le tribunal se livrera à un examen appronfondi de l'affaire...

PAULETTE, *se levant*. — Je vous remercie, Monsieur, et je vous demande pardon de vous avoir dérangé ainsi... (*A part.*) il n'est

pas d'une amabilité... entraînante, mais il est très bien, ce juge !... très correct, dirait ma belle-mère !... ou mon mari... C'est pas comme le président !...

(*M. Roupiou reconduit Paulette jusqu'à l'escalier. Saluts.*)

RUE DE MONCEAU, A L'ENTRESOL D'UNE BELLE MAISON NEUVE, CHEZ M. GUIGNOL.

PAULETTE. Robe de mousseline de laine tilleul, semée d'hortensias lilas et bleus, de nuances très pâles, à verdure d'un vert doux et éteint. Chapeau directoire en paillasson de seigle, orné d'une grosse botte d'hortensias, brides tilleul. Ombrelle tilleul à béquille de vieux Saxe. Elle remet sa carte à un valet de chambre très *ficelé*, mais à face plate et canaille.

— M. Guiguegnol reçoit-il?...

LE VALET DE CHAMBRE, *après avoir rapidement regardé la carte.* — Oui, Madame... je vais prévenir monsieur; il vient de rentrer.

Il introduit Paulette dans un salon très élégant, mais un peu trop encombré de bibelots et de tentures. Sur la cheminée, à la place de la pendule, l'*Arlequin* de Saint-Marceaux; sur un chevalet, une petite femme de Toulmouche; au mur, une esclave de Landelle, un dragon de Detaille et une Cancalaise de Feyen-Perrin. Tapis épais, piano, bibliothèque, photographies, albums; quelques plantes tristes et malades, soignées au plumeau, sommairement comme le reste. — Sur un divan, une cravache et des gants de peau de chien, qui viennent d'être ôtés et conservent encore la forme de la main.

PAULETTE. — M'y voilà!... je n'ai pas été

longue à m'habiller !... (*Elle s'approche de la glace.*) Pas mal, ma toilette !... pas mal du tout !... Tiens !... l'*Arlequin* de Saint-Marceaux !... Oh ! Oh !... nous sommes loin de Démosthène !!! tout à fait dans le train, mon troisième juge ! (*Voyant sur le chevalet le tableau de Toulmouche.*) Ah !... non !... pas tout à fait !... (*S'arrêtant devant l'esclave de Landelle.*) Pas du tout, même !... (*Elle regarde le Detaille.*) L'inévitable militaire de Detaille... (*Elle va pour s'asseoir sur le divan et aperçoit la cravache et les gants.*) Ah !... il monte à cheval, mon juge !... et avec une cravache, encore !... Ce qui prouve qu'il lit George Ohnet et Walter Scott !... C'est bien ça, il se promène, au lieu de piocher mon affaire !... Et dire qu'il y a des gens naïfs, qui s'imaginent qu'un magistrat passe sa vie laborieusement courbé sur des parchemins poudreux, et ne monte à cheval que sur l'équité !

Vais-je lui faire comprendre que je l'ai reconnu... ou au contraire le laisser s'enferrer?... (*Elle va à la bibliothèque.*) Victor Hugo, naturellement!... on n'osait pas s'en passer!... Balzac,... pour s'initier à la grande vie... peu compliquée dans ce temps-là!... C'est vrai... un cabriolet, un camélia à la boutonnière et ça y était!... puis, M. Paul Bourget... pour apprendre à connaître le cœur des femmes et Schopenhauer par contre-coup... un homme si amusant, Schopenhauer!... d'esprit si français, qui s'appelle Arthur, et dont on veut changer la blague en tristesse, sous prétexte qu'il est Allemand et philosophe!... Voltaire... les Mémoires de madame de Rémusat... les Chroniques de l'œil-de-bœuf... Nisard... les Mémoires de Céleste Mogador...

(M. GUIGNOL *sort de son cabinet, Paulette se retourne; saluts.*)

M. GUIGNOL. — Quarante-cinq ans, grand, assez bien tourné; pas de moustaches; favoris soyeux; tenue très correcte. De sa personne s'exhale une légère odeur de savon, d'eau de Cologne et d'eau dentifrice; on voit qu'il vient de terminer sa toilette à l'instant.

PAULETTE. — Je vous demande pardon, Monsieur, de vous avoir dérangé...

M. GUIGNOL, *offrant un fauteuil à Paulette.* — C'est moi, Madame, au contraire, qui vous prie d'agréer toutes mes excuses; je vous ai fait attendre... Je descendais de cheval... (*D'un air détaché.*) J'arrive du bois de Boulogne...

PAULETTE, *à part.* — Je pense bien que c'est pas dans la rue du Bac qu'il se promène à cheval!... (*Haut.*) Monsieur, je viens, d'après le conseil de M. Ducharme, mon

avocat... vous prier de vouloir bien examiner une affaire... (*A part.*) Pourquoi ne m'aide-t-il pas?...

M. GUIGNOL, *ayant l'air de chercher.* — Une affaire???

PAULETTE. — Une affaire de divorce, Monsieur...

M. GUIGNOL. — Parfaitement... je vous demande mille pardons, Madame, mais nous en avons tant que, au premier moment, je ne me souvenais pas de...

PAULETTE, *à part.* — Ah! il fait semblant de ne pas se souvenir!... Eh bien! attends, va! (*Haut.*) Je viens à vous avec confiance, Monsieur... vous m'avez offert vos services avec tant... d'empressement... avec tant d'insistance même, un jour où ils m'étaient inutiles, que je me crois autorisée à vous rappeler cette offre si gracieuse aujourd'hui, où votre bon vouloir m'est nécessaire..

M. GUIGNOL, *très ennuyé.* — Pardon, Madame, mais...

PAULETTE, *bonne enfant.* — Ah! si vous saviez comme c'est inutile de jouer au plus fin avec moi!... Je suis très franche, et j'aime qu'on le soit aussi!... Dès le commencement de l'audience, l'autre jour,... vous avez reconnu la dame de la place Dauphine... moi, je vous reconnaissais aussi...

M. GUIGNOL, *vivement.* — Je suis heureux que...

PAULETTE. — Il n'y a pas de quoi... (*Reprenant.*) Je vous reconnaissais, mais je ne pouvais pas me rappeler où, ni dans quelles circonstances je vous avais rencontré... Ce n'est que quand mon cocher a déposé que je me suis souvenue... Voyons, Monsieur, puis-je espérer que vous me serez favorable?

M. GUIGNOL. — Mais, Madame, le tribunal...

PAULETTE, *vivement.* — Ah !... ne me parlez pas du tribunal... ni de la justice... les deux autres l'ont déjà fait...

M. GUIGNOL, *interrogativement.* — Les deux autres ?

PAULETTE. — Oui... vos deux confrères...

M. GUIGNOL. — Ah !... mes collègues !...

PAULETTE. — Vos deux collègues m'en ont parlé... Je désirerais seulement savoir si je puis, oui ou non, compter sur vous ?...

M. GUIGNOL. — Mais, Madame... (*A part.*) Elle est délicieuse !...

PAULETTE. — Voyons ?... un bon mouvement ? Qu'est-ce que ça peut vous faire ?... et à moi, ça me ferait tant de plaisir !...

M. GUIGNOL. — Mais, Madame, je ne suis pas seul... et, en admettant que ma décision vous soit favorable...

PAULETTE. — Ne vous préoccupez pas

des autres... M. Roupiou sera juste. . le président sera contre moi...

M. GUIGNOL. — Ah!...

PAULETTE. — Oui... c'est facile à voir... Reste vous ?...

M. GUIGNOL. — Moi, Madame, d'après ce que j'ai entendu à l'enquête... tout me porte à croire que vous aurez gain de cause et que...

PAULETTE. — Merci, Monsieur... (*Elle se lève.*)

M. GUIGNOL, *à part.* — Comment, elle s'en va déjà !... (*Haut.*) Vous regardiez ma modeste bibliothèque, Madame, vous aimez les livres ?...

PAULETTE. — Beaucoup... (*Elle fait un pas vers la porte.*)

M. GUIGNOL. — Et... serait-il indiscret de vous demander quels sont les écrivains que vous préférez ?...

PAULETTE, *à part.* — Certainement, c'est indiscret!... Enfin, il ne faut pas le mécontenter... (*Haut.*) Daudet, Maupassant, Zola...

M. GUIGNOL, *étonné.* — Oh!... (*Montrant ses tableaux.*) Vous peignez peut-être, Madame? si vous daigniez jeter un coup d'œil... j'ai quelques tableaux modernes...

PAULETTE, *à part.* — Il appelle ça *modernes!...*

M. GUIGNOL. — Quels sont ceux de nos maîtres dont les œuvres vous plaisent surtout?...

PAULETTE. — Roll et Béraud... (*A part.*) C'est un juge d'instruction celui-là,... bien sûr!...

M. GUIGNOL (*de plus en plus étonné*). — Ah!... Vraiment!... Roll et Béraud...

PAULETTE, *à part.* — Il est embêtant!... est-ce qu'il va continuer longtemps?...

Il y a un jeu comme ça !... « Quels « sont vos peintres préférés ?... — Vos prosa- « teurs ?... — Quel est votre héros dans l'his- « toire ?..., etc... » Ça peut durer indéfiniment...

M. GUIGNOL, *s'approchant du chevalet où est posé le Toulmouche.* — Voyez, ce petit tableau ?... Toulmouche a un talent d'une délicatesse, d'un fini...

PAULETTE, *regardant.* — Prodigieux !... c'est à croire quelquefois qu'il peint avec sa langue !... Mais il faut que je m'arrache à vos tableaux, Monsieur... mon père et ma mère déjeunent à onze heures et demie... et, je suis chez eux... en attendant l'issue de mon procès !... Si vous me le permettez, je viendrai vous remercier, et j'espère, ce jour-là... *(A part.)* Pas bête, le mot du départ !... il s'arrangera pour que je vienne le remercier... et je viendrai... ma pa-

role !... seulement, pas à l'heure où on le trouve !...

(*M. Guignol la reconduit jusqu'à sa voiture et la quitte en lui lançant un éloquent regard.*)

COMMENT ON REND LA JUSTICE

AU PALAIS DE JUSTICE
LA QUATORZIÈME CHAMBRE

On juge une affaire; les témoins déposent. La salle est bondée et la chaleur étouffante.

Journalistes, gens en blouse, femmes de tous les genres, quelques boulevardiers; une nuée d'avocats, massés au fond contre la porte l'entrée; deux municipaux adossés à la porte

PAULETTE. Toilette de batiste prune, capote de batiste prune enguirlandée de pervenches, essaie d'entrer suivie de son père et précédée de maître Ducharme.

MAITRE DUCHARME, *s'efforçant de lui frayer un passage.* — Je vous assure, Madame, que vous allez être très mal... la chaleur est insupportable!...

PAULETTE, *engagée dans la porte et n'ayant pas la place d'avancer.* — Non... je ne veux pas rester nez à nez avec ma belle-mère, comme le jour de l'enquête!... et puis... ça m'amusera de voir juger des gens... qui ne sont pas moi!..

M. D'HAUTRETAN, *encore dans le tambour formé par les deux portes.* — Mais... M. Ducharme a raison... il est impossible d'entrer là-dedans, c'est bondé!...

PAULETTE. — Qu'est-ce que ça fait,

papa?... (*A maître Ducharme.*) J'ai si envie d'entrer, si vous saviez?...

MAITRE DUCHARME, *résigné.* — Alors, je vais tâcher de vous ouvrir un passage...

(*Il fonce vigoureusement dans les dos massés devant lui ; mouvement de houle et grognements des avocats. Paulette parvient à se glisser dans la salle. — Distrait par le bruit, le témoin qui dépose se retourne.*)

LE PRÉSIDENT, *agacé.* — Mais... On ne s'entend pas!... Gardes!... ne laissez plus entrer personne !...

LE MUNICIPAL, *repoussant vivement M. d'Hautretan qui veut entrer, et lui refermant la porte sur le nez.* — Bien, monsieur le président!... on n'entrera plus!...

PAULETTE, *à maître Ducharme* — Eh bien... et papa?... papa qui est dehors !...

MAITRE DUCHARME. — Que voulez-vous, Madame... vous avez entendu le président?...

(*On entend M. d'Hautretan qui s'agite entre les deux portes.*)

PAULETTE. — Mais il est pincé entre les deux portes, papa?...

MAITRE DUCHARME. — C'est que, probablement, il tire au lieu de pousser...

PAULETTE, *inquiète.* — Il ne va pas étouffer là-dedans, au moins?...

(*Les avocats rient; M. d'Hautretan continue à pousser la porte, tapage.*)

LE PRÉSIDENT, *furieux.* — Gardes!... je l'ai dit, on n'entre plus!... Vous laisserez sortir, mais que personne n'entre!...

LE MUNICIPAL, *s'adossant à la porte que pousse M. d'Hautretan.* — Mais, monsieur le président... on n'entre plus, au contraire!... (*Rires.*)

(*La porte est poussée avec une nouvelle violence et on entend une voix exaspérée qui exige qu'on ouvre; le municipal reste inflexible.*

PAULETTE, *à maître Ducharme.* — Tiens!... ce n'est plus papa!...

PLUSIEURS AVOCATS, *se tordant de rire.* — C'est Lourdé qu'on empêche d'entrer!... Ah! elle est bien bonne!...

MAITRE DUCHARME, *au municipal.* — Laissez passer... c'est maître Lourdé... l'avocat de l'affaire...

Le municipal ouvre avec méfiance; un avocat, massif et vulgaire, barbe courte et grise, tête énorme sur un cou gros et court, épaules de portefaix, se précipite brutalement, bousculant tout le monde; M. d'Hautretan se faufile et passe en même temps que lui.

M. D'HAUTRETAN, *à Paulette.* — Heureusement, cet avocat m'a introduit, sans ça...

PAULETTE, *regardant maître Lourdé qui s'avance entre les rangées de bancs.* — Il

a une vilaine bobine, ton introducteur! .. (*A maître Ducharme.*) Il va parler?...

MAITRE DUCHARME. — Oui, Madame,... et c'est un des premiers avocats du Palais...

LE PRÉSIDENT. — Appelez le deuxième témoin... et qu'on ouvre bien le passage... Il est excessivement myope... (*On introduit le témoin, qui s'insinue péniblement dans la foule.*)

PAULETTE. — Tiens!... c'est M. d'Oronge!... bonjour!... (*M. d'Oronge salue rapidement et passe.*)

PAULETTE, *à maître Ducharme, tandis que le président commence à interroger M. d'Oronge.* — Qu'est-ce que c'est donc que cette affaire-là?... C'est encore un divorce?...

MAITRE DUCHARME. — Non... c'est une affaire de demande en dommages et intérêts... quelqu'un d'écrasé... mais c'est assez parisien... à cause des témoins...

M. D'ORONGE, *déposant.* — J'étais assis sur une chaise, aux Champs-Élysées; ce cocher... (*Il montre un homme assis près de l'avocat à la barre.*)

LE PRÉSIDENT. — Le demandeur...

M. D'ORONGE. — Le demandeur descendait l'avenue au petit trot... il suivait à un mètre environ le trottoir de droite... quand sont arrivées derrière lui deux tapissières chargées de bouteilles et de syphons... Ces voitures portaient le même nom et la même adresse de marchand de vin. Les deux cochers des bouteilles riaient et se faisaient des signes... L'un, a serré le fiacre à droite, passant de force entre le trottoir et lui et accrochant sa roue, qui s'est trouvée complètement immobilisée, tandis que l'autre passait à gauche, et tournait brusquement, prenant le cheval et le brancard en écharpe et faisant verser la voiture. Le cocher a été lancé très

loin, je le croyais tué. C'est moi qui l'ai relevé et qui ai ensuite arrêté une des voitures du mastroquet...

LE DÉFENSEUR. — Distillateur, si ça vous est égal?...

M. D'ORONGE. —... pendant qu'un sergent de ville arrêtait l'autre un peu plus loin. J'étais indigné, et j'ai donné ma carte au cocher qui avait la cuisse brisée, en lui disant que j'étais prêt à témoigner de ce que j'avais vu... J'avais, ce jour-là, un lorgnon avec lequel j'y vois, on ne peut mieux, monsieur le président !...

PAULETTE, *s'intéressant.* — C'est très bien, ça !... et on va condamner le marchand de vin, j'espère?...

LE SUBSTITUT. — Mais est-ce qu'il n'y a pas un dossier correctionnel, dans cette affaire?

LE PRÉSIDENT. — Non... il n'y a pas eu de poursuites...

L'AVOCAT DU DEMANDEUR. — Non, monsieur le président, nous n'avons pas porté plainte...

LE PRÉSIDENT, *à M. d'Oronge.* — Croyez-vous que c'est avec intention que le défendeur a renversé le fiacre?...

PAULETTE. — Tiens!... parbleu!...

M. D'ORONGE. — Dame!... si l'intention y était, c'est une action épouvantable... mais... je ne pense pas qu'elle y fût... Ce qui est bien certain, c'est que le fiacre a été arrêté net par la voiture de droite et culbuté par celle de gauche...

LE PRÉSIDENT, *d'un air vexé.* — Asseyez-vous dans la salle...

L'AVOCAT DU DEMANDEUR. — Il y a un troisième témoin, monsieur le président...

LE PRÉSIDENT, *grincheux.* — Mais ce n'est plus une enquête sommaire, alors!...

(*Résigné, à l'huissier.*) Allons, appelez le troisième témoin !...

PAULETTE, *à M. de Namur qui entre.* — Comment, vous aussi !... Ah !... mais c'est très amusant !...

M. D'HAUTRETAN, *à Paulette.* — Tiens-toi donc autrement !... Tu es là comme un étourneau... et ton procès sera jugé tout à l'heure !... C'est scandaleux !... Ils iront raconter partout que tu as un air guilleret... Namur surtout... C'est une vieille claquette, Namur !... *Paulette n'écoute pas un mot, elle est suspendue aux lèvres de M. de Namur qui dépose.*)

M. DENAMUR. — Moi, j'étais dans le fiacre ; — au moment où je disais bonjour à M. d'Oronge, qui était assis au bord de la chaussée, j'ai senti un accroc brusque à droite, puis, presque en même temps, un choc épouvantable à gauche : le cocher a été

lancé en flèche à quinze pas ; moi, je suis resté dans la voiture et je n'ai eu aucun mal...

LE PRÉSIDENT. — Y a-t-il eu simultanéité absolue entre les deux mouvements?... l'accroc de la voiture de droite et le choc de celle de gauche?... Enfin les deux mouvements ont-ils eu lieu *en même temps?...*

M. DE NAMUR. — J'ai dit *presque en même temps*, monsieur le président... Vous comprenez que je ne peux pas savoir au juste...

LE PRÉSIDENT (*bourru*). — Croyez-vous à une intention déloyale de la part du défendeur?...

M. DE NAMUR. — L'intention, je ne la connais pas; mais quant à l'action en elle-même, il n'y pas de doute... (*Il regarde le défendeur.*) C'est cet individu... qui conduisait la voiture de gauche... celle qui nous a culbutés...

LE PRÉSIDENT, *toujours bourru.* — C'est bon !... restez dans la salle !...

PAULETTE, *à maître Ducharme.* — Est-ce que le président est parent de l'assassin ?. .

(Rires. L'huissier fait asseoir M. de Namur près de M. d'Oronge, qui est à côté du cocher blessé. M. de Namur, que ça n'amuse pas, fait une tête et louche sur l'endroit où est Paulette. On entend le médecin qui a soigné le blessé, le balayeur qui a aidé à le relever, le sergent de ville qui a arrêté une des voitures, etc., etc. Paulette s'amuse énormément des plaisanteries des avocats. Elle est étonnée que maître Ducharme ne trouve pas ça très drôle.

MAITRE DUCHARME. — Voici Lourdé qui commence sa plaidoirie, Madame...

PAULETTE. — Est-ce qu'il faut écouter... il plaide bien ?...

MAITRE DUCHARME. — Vous allez en juger...

Maître Lourdé commence d'une voix forte, monotone et fatigante; accent indéfinissable; à certains moments, il gasconne fortement; à d'autres, il traîne sur les finales comme les Picards. Facilité extraordinaire, mais plaidant tout le temps à côté de la question et émaillant sa plaidoirie de plaisanteries trop appuyées et toujours d'un goût détestable, mais quelquefois drôles, à l'adresse des témoins ou du ministère public. A la fin, il se tourne vers le blessé, qu'il apostrophe directement en termes malhonnêtes.

LE COCHER, *protestant.* — Comment, *j'ai dit* que j'avais été lancé en l'air?... Mais j'avais pas besoin de l' dire... les témoins l'ont bien vu... que c'est euss qui m'ont ramassé...

M. D'ORONGE, *appuyant.* — Quant à ça oui, on l'a vu....

LE PRÉSIDENT, *d'un ton sec.* — N'interrompez pas l'avocat...

MAITRE LOURDÉ. — Et je ferai remarquer au tribunal que M. d'Oronge, qui prétend avoir *vu*, n'y voit pas clair... (*Il s'adresse à M. d'Oronge.*) Oui, Monsieur, vous n'y voyez goutte... (*Mouvement de M. d'Oronge qui proteste.*) Si?... Eh bien, mettons, pour vous faire plaisir, que vous y voyez... comme une taupe... c'est bien cela, comme une taupe...

M. D'ORONGE vexé se lève et sort; M. de Namur le suit; le président adresse à maître Lourdé un sourire de bienveillant encouragement; la plaidoirie continue.

M. D'HAUTRETAN, *stupéfait.* — Ah bien!... voilà un avocat!...

PAULETTE, *d'une voix douce et convaincue.* — Un vrai muffle!... (*Les avocats rient.*)

PAULETTE, *à maître Ducharme.* — Alors! le président laisse injurier les témoins?... C'est tout de même raide!... Enfin, pourvu qu'il condamne...

UN AVOCAT DANS LE GROUPE. — Condamner?... jamais de la vie!... Son jugement est prêt d'avance... c'est facile à voir à la façon dont il dirigeait les dépositions... le distillateur est protégé...

PAULETTE, *ahurie.* — Oh!... mais alors, c'est une canaille, ce président-là!...

MONSIEUR D'HAUTRETAN. — Mais non... C'est ce qu'on appelle un magistrat... accessible...

Maître Lourdé termine sa plaidoirie. L'avocat de l'écrasé réplique brièvement, voyant

bien que toutes les sympathies du président sont pour l'écraseur.

Le procureur de la République donne rapidement ses conclusions. Paulette est atterrée des allures de la justice. Elle se figurait tout autre chose, non comme *fond*, mais au moins comme *forme*.

Le président annonce que le jugement est remis à huitaine; les intéressés, leurs témoins, leurs avocats, et avoués se retirent; mouvement dans la salle.

LE PRÉSIDENT, *à l'huissier*. — Huissier!... appelez l'affaire suivante!...

L'HUISSIER, *très haut*. — D'Alaly contre d'Alaly!

Il remet au président le placet de la cause; nouveau mouvement dans l'auditoire. M. d'Alaly et sa mère, M. d'Hautretan, Paulette et

leurs avoués et avocats, s'approchent de la barre et se placent comme le jour de l'enquête. M. d'Alaly à droite, Paulette à gauche.

LE PRÉSIDENT. — Le demandeur a la parole...

MAITRE DUCHARME, *se levant*. — Dans la cause dans laquelle il plaît au tribunal me donner audience, mes conclusions tendent à ce qu'il lui plaise : — « Déclarer la demanderesse divorcée d'avec le sieur d'Alaly, son mari ; — Défendre à celui-ci de la hanter ni fréquenter à l'avenir... (*Paulette écoute attentivement.*)... Prononcer la dissolution du mariage contracté entre les époux ; — Commettre tel notaire qu'il plaira au tribunal désigner pour procéder à la liquidation de la communauté... (*Il bafouille rapidement quelques mots incompréhensibles.*)... et le condamner aux dépens... ». (*Il change de ton et commence sa plaidoirie d'une*

voix sonore et intelligible; débit lâche, enlevé et sympathique.)

« Messieurs!

» Je viens vous demander, au nom de madame d'Alaly, de prononcer le divorce entre elle et son mari; nous invoquons les articles du Code civil, aux termes desquels les excès, sévices et injures graves, entraînent le prononcé du divorce contre l'époux qui s'en est rendu coupable. (*Une pause.*) — M. et madame d'Alaly se sont mariés en 1883; aucun enfant n'est né du mariage. (*Une autre pause.*) — Il ne sera, je crois, ni long, ni difficile, d'établir les faits sur lesquels s'appuie la demande que j'ai l'honneur de soutenir devant vous.

» M. le marquis et madame la marquise d'Alaly appartiennent tous deux à la haute

société parisienne; M. d'Alaly, jeune encore... (*Mouvement de M. d'Alaly.*) élégant, portant un grand nom, ayant une fortune considérable, de belles espérances... (*Mouvement de madame d'Alaly.*)... a rencontré dans le monde, où elle paraissait pour la première fois en 1883, mademoiselle Paulette d'Hautretan. Celle-ci âgée de dix-neuf ans à peine, et dans tout l'éclat de sa beauté, daigna, au milieu des hommages dont elle était l'objet, distinguer ceux que lui adressait le marquis d'Alaly. Quelques mois plus tard, de l'agrément des deux familles, il devenait son mari.

» Cette union s'accomplissait sous les plus heureux auspices; l'âge, la fortune, la naissance, tout se trouvait en rapport, et on avait le droit d'espérer qu'une union aussi bien assortie assurerait le bonheur de ceux qui la contractaient. Pendant plusieurs mois,

ces espérances ne furent pas déçues, et les fées, qui s'étaient empressées autour du jeune couple, lui prodiguant à l'envi leurs présents et leurs vœux, pouvaient, radieuses, contempler leur œuvre accomplie... Mais, hélas! survint, — comme dans les contes, — la méchante fée (*Mouvement sur le banc des d'Alaly.*), qu'on n'avait cependant pas oublié d'inviter à la fête, je veux parler de... (*Mouvement plus accentué d'inquiétude sur le banc des d'Alaly. Maître Ducharme se tourne et rassure du geste.*)

» Quelque réserve — qu'obéissant au désir de ma cliente, non moins qu'à mes habitudes professionnelles — j'entende m'imposer, par respect pour une famille qui souffre cruellement de ces débats, j'ai le devoir impérieux, *auquel je ne faillirai pas* (*L'attention redouble.*) de faire connaître au tribunal dans quelles circonstances sont nées

les premières difficultés sérieuses dans le ménage; *qui* les a créées, *qui* a envenimé les choses, et, par ses agissements répétés, par son intervention incessante et je dirai seulement... maladroite, a amené madame d'Alaly, après bien des luttes et des souffrances noblement supportées, à cette dure extrémité de renoncer à ses rêves de bonheur et de recourir au divorce, pour trouver enfin la paix et la tranquillité. (*Bruit à la porte. L'huissier va et vient dans la salle, murmurant :* Chut!!! *et levant et abaissant la main droite pour commander le silence.*)

» La mère de notre adversaire au procès actuel, madame la marquise d'Alaly... (*Mouvement de madame d'Alaly, l'avoué s'efforce de la calmer*)... —car, le tribunal l'a deviné, c'est d'elle qu'il s'agit, — a usé de l'influence légitime qu'elle a sur son fils, le dirigeant à sa guise... le... (*Mouvement de madame d'A-*

laly, maître Ducharme montre M. d'Alaly.) Enfin, messieurs... le conduisant d'étapes en étapes jusqu'à ce tribunal..

» Je ne veux pas, devant ceux qui m'écoutent... (*Il se tourne vers les d'Alaly.*) rechercher les mobiles fâcheux, — tout au moins quant à leurs effets, — auxquels a obéi la marquise. Je ne veux pas écouter les bruits divers qui sont arrivés jusqu'à nous... (*Mouvement.*) Je dis plus, je les repousse avec indignation...je me refuse à croire à des sentiments de jalousie féminine ou de rivalité mondaine—que l'âge rendrait inexplicables! — (*Mouvement de madame d'Alaly.*) Et je n'entends ici rien insinuer de blessant, car si les périphrases d'un certain ton n'étaient pas déplacées dans un semblable procès, je dirais volontiers que le bouton de rose ne saurait porter ombrage à la rose épanouie...(*Murmure sarcastique sur le banc d'Hautretan.*)

» Non... les mauvaises langues s'exercent... même en dehors du Palais !... (*Sourires.*) Et tous ces bruits, je les tiens pour mensongers ; d'ailleurs· les succès mondains !... combien ils sont fugitifs !... parfois peu justifiés !... et toujours quel vide... ou quels amers regrets ils laissent après eux ! ! ! Madame la marquise d'Alaly le sait mieux que personne et, — quoi qu'on ait pu dire ou écrire sur les belles-mères, — il serait malséant de supposer chez celle-ci un amour-propre assez tenace pour qu'elle puisse être jalouse des succès remportés par sa bru sur une scène où elle doit avoir abandonné les premiers rôles. Pour les âmes nobles, élevées, il n'est pas dur de vieillir, et madame la marquise d'Alaly avait compris, mieux que qui que ce soit, les charges de son nouvel emploi. Elle avait bravement pris son parti, n'ayant désormais d'autre ambition que d'assurer le

bonheur de ceux qui la continuent dans la vie. »

(*Nouveau bruit à la porte.*)

LE PRÉSIDENT, *très sec.* — Huissier?... Veuillez faire faire silence!

(*L'huissier recommence le même jeu, les avocats s'opposent discrètement à son passage.*)

Me DUCHARME. — « Le but était excellent, mais les moyens détestables, et il y a lieu de s'étonner que son dévouement, son affection, son cœur, son intelligence, et... son expérience... (*Mouvement de madame d'Alaly; l'avoué la contient*)... ne l'aient pas mieux servie. — Son fils, d'un caractère faible, n'a pas su résister à cette influence... malheureuse, et des discussions fréquentes se sont élevées dans le ménage.

» Je veux en épargner le récit au tribunal et à mes adversaires... Je me contente de dire que, bien que la conduite de ma cliente ait toujours été à l'abri de tout reproche, la

jalousie de M. d'Alaly, constamment tenue en éveil, s'est affirmée sous diverses formes, et qu'il en est venu à insulter sa femme, à la maltraiter, à la brutaliser.

» J'arrive aux faits précis et pertinents que nous avons articulés et que l'enquête, dont je vais donner lecture, établit surabondamment. (*Ici, maître Ducharme lit l'enquête et le certificat du médecin, et, après quelques explications complémentaires, demande au tribunal de prononcer le divorce, puis il termine en disant.*)

» Je m'étais promis de ne pas retenir longtemps l'attention du tribunal et de ménager toutes les susceptibilités légitimes. J'ai tenu ma double promesse, et j'attends avec confiance le jugement que vous allez rendre. »

PAULETTE, *à maître Ducharme qui se*

rasseoit. — Merci mille fois!... Ah! ce que ma belle-mère doit rager!...

LE PRÉSIDENT. — Maître Lordereau, vous avez la parole...

MAITRE LORDEREAU, *se levant.* — Dans la même cause, mes conclusions tendent à ce qu'il plaise au tribunal : « déclarer madame d'Alaly non recevable en sa demande, mal fondée, l'en débouter et la condamner aux dépens ».

(*Il commence d'une voix claire, sèche, soutenue, et moins bon enfant que celle de maître Ducharme.*)

« Messieurs,

» Mon éminent adversaire se rendait, à la fin de la plaidoirie magistrale (*Mouvement.*) que vous venez d'entendre, ce témoignage qu'il avait tenu sa double promesse : être

court et ménager toutes les susceptibilités. — Son talent, si élevé, si redoutable, dont l'éloge n'est plus à faire (*Maître Ducharme esquisse un geste de modeste réserve.*) ne lui a-t-il pas fait illusion à lui-même?... Je le crains pour ma part, et je doute que le tribunal attende de moi que je suive maître Ducharme sur le terrain où il a cru devoir se placer dans l'intérêt de la discussion.

» Non !... Je me présente pour M. le marquis d'Alaly, fils soumis et respectueux autant qu'époux tendre et affectionné, qui souffre cruellement de la résolution prise par sa femme, qui a tout fait pour empêcher qu'elle devînt définitive et qui veut espérer encore, — quel que soit le résultat de ce triste procès, — que madame d'Alaly (*Il se tourne vers Paulette.*)... revenant à de meilleurs sentiments, à une plus sage appréciation des choses, trouvera dans son cœur et sa raison, la force et la

volonté de demeurer fidèle aux engagements sacrés qui seuls peuvent lui assurer le bonheur et que la loi divine proclame éternels. » (*Mouvement.*)

PAULETTE. — Que,.. qui,.. que,.. qui,.. Ouf! (*Bruit au fond de la salle ; on ouvre et ferme la porte ; l'huissier crie :* silence! *d'une voix de stentor.*)

MAITRE LORDEREAU. — « Que M. d'Alaly soit l'homme qui vous a été dépeint, qu'il soit faible de caractère, — que son respect pour sa mère, sa soumission envers elle, aient fait de lui l'instrument docile... d'une influence malheureuse, que l'honorable marquise d'Alaly elle-même, égarée par son affection pour un fils unique, et éclairée par l'âge et l'expérience (*Mouvement de madame d'Alaly. Paulette se penche pour regarder la tête qu'elle fait.*)... de tous les dangers que peut faire courir à l'honneur d'un mari, au bonheur de deux jeunes

époux, la poursuite trop ardente des succès mondains, se soit efforcée de modérer l'allure de sa bru sur une route semée d'écueils, — qu'elle ait été maladroite à l'excès dans l'emploi des moyens... »

PAULETTE, *radieuse, à part, regardant maître Lordereau avec reconnaissance.* — Il tape dessus aussi sans avoir l'air !... C'est un brave homme, cet avocat-là !... et qui parle bien malgré les que qui...

MAITRE LORDEREAU, *continuant.* — « Je ne veux pas le savoir !... et d'ailleurs, si elle a une part de responsabilité, — si petite qu'elle soit, — sa douleur actuelle doit être trop vive, pour que je me sente le courage de lui adresser des reproches inutiles.

» Non... je ne veux pas rechercher davantage si madame d'Alaly, jeune, jolie, sortant du couvent pour entrer dans le monde, y débutant avec l'entrain, j'allais dire l'étourde-

rie d'une enfant, ne connaissant de la vie que ses rêves de jeune fille, n'a pas été surprise par tout ce mouvement et ce bruit? Je ne veux pas même me demander si, courtisée, adulée, grisée par toutes les élégances raffinées d'une société aristocratique, elle n'a jamais elle-même involontairement donné prétexte à des observations... naissance à des discussions... provoqué... que sais-je?... *Incedo per ignes...* »

PAULETTE, *bas à maître Ducharme.* — Qu'est-ce qu'il a dit?

MAITRE DUCHARME, *souriant.* — Il a dit : « Je marche à travers les flammes... »

PAULETTE. — Vieux roussi, va!...

MAITRE LORDEREAU, *continuant.* — « Et je m'arrête... Non, tout cela n'est pas mon procès... »

PAULETTE, *vexée, à part.* — Alors, pourquoi le dit-il?...

MAITRE LORDEREAU. — « Et je veux simplement et me renfermant dans la cause même, examiner, discuter devant vous les faits reprochés, les témoignages fournis à l'enquête; apprécier si nous sommes bien, comme le veut la loi, en présence *d'excès, sévices et injures graves*, si, en un mot, la vie commune est devenue réellement impossible. »

(*Ici maître Lordereau prend les faits articulés, les discute, s'efforce d'en atténuer la portée et termine en adjurant le tribunal de repousser la demande en divorce intentée par madame d'Alaly.*)

LE PRÉSIDENT, *se tournant vers le substitut.* — Monsieur le procureur de la République, voulez-vous donner vos conclusions aujourd'hui ou à huitaine?...

(*Mouvement dans l'auditoire, quelques avocats quittent la salle.*)

LE SUBSTITUT. — Je suis aux ordres du

tribunal ; tout de suite, si le tribunal le préfère.

LE PRÉSIDENT. — Vous avez la parole !

Le substitut se lève ; il déplore tout d'abord le scandale que causent par de semblables procès, les classes sociales les plus élevées, et il s'applaudit, au nom de la morale publique, que le législateur dans sa sagesse (*sic*), ait, par une loi récente, défendu le compte rendu des débats en matière de divorce. Jamais mesure ne fut plus sage, plus opportune, aujourd'hui que les mauvais exemples viennent de haut. Il rappelle rapidement les faits du procès ; s'étonne des conventions singulières admises dans un certain monde, qu'on appelle le grand monde (*sic*), des habitudes de vie que se permettent des femmes qui, par leur origine, leur éducation, leur fortune, devraient au contraire servir aux autres de modèles.

Il déplore les libertés excessives que les maris laissent prendre... (*Tête de M. d'Alaly.*) Il se demande, en toute sincérité (*sic*), s'il ne faut pas accuser le milieu, les conventions, les habitudes, plutôt que les parties au procès elles-mêmes.

Au surplus, quelque prétexte qu'ait pu fournir madame d'Alaly aux observations déplacees en la forme, grossieres même, aux actes de violence de M. d'Alaly, — quelque excusable que celle-ci puisse être dans une certaine mesure, étant donné ce qu'on a appris à l'audience, ou plutôt deviné de l'intervention fâcheuse de la belle-mère, il ne lui paraît pas moins constant que les faits sont prouvés, et, bien que leur gravité puisse être atténuée quelque peu, ils justifient cependant la mesure sollicitée du tribunal. Il conclut donc à l'admission de la demande.

LE PRÉSIDENT. — L'audience est levée, le jugement sera rendu à la reprise.

Les magistrats se retirent avec ordre et dignité, par la porte au fond à gauche. Le greffier reste; il écrit et met en ordre des papiers. Mouvement dans la salle. Une partie du public se retire, des groupes se forment; des conversations s'engagent sur les chances du procès, les plaidoiries des avocats, les conclusions du ministère public, les attitudes, etc..., etc...

Les d'Hautretan et d'Alaly s'examinent furtivement. Paulette est nerveuse; si le tribunal allait refuser le divorce? avec un président pareil, il faut s'attendre à tout. — Madame d'Alaly trépigne d'impatience et parle avec animation à son fils, qui paraît navré.

On ouvre une fenêtre. Quelques spectateurs changent de place; les avocats font du bruit.

Au bout d'un quart d'heure, le tribunal rentre en séance.

LE PRÉSIDENT. — L'audience est reprise. Affaire d'Alaly... Jugement :... (*Il bafouille d'une façon absolument inintelligible.*) « Mnnnnn nnnnn... hanter ni fréquenter, mnnnnn mnnnnn... autorise mnnn... devant l'officier de l'état civil... mnnnn mnnnn... »

PAULETTE, *ahurie, à maître Ducharme.* — Qu'est-ce que tout ça peut bien vouloir dire?...

MAITRE DUCHARME. — Ça veut dire que vous êtes divorcée!...

PAULETTE, *sautant en l'air.* — Non!... vrai?? Oh! que je suis contente!!! J'embrasserais... mon mari, tant je suis contente!!! (*Apercevant la figure radieuse de madame d'Alaly.*) Seulement ça fait plaisir à ma belle-mère... ça m'embête!...

X

RENCONTRES

Aux cinq heures de madame de Nymbe.

MADAME DE NYMBE, GAILLAC, PAULETTE, DU HELDER, MADAME DE DOURGAR, MONTESPAN, LE DUC DE GRENELLE, LA DOUAIRIÈRE DE LAUBARDEMONT, D'ESTOURDY, MADAME DE LYANE, M. D'ORONGE, *et d'autres visiteurs sans importance. On prend du thé, on papote, on flirte, etc.*

MADAME DE NYMBE, *à Paulette.* — Alors, vous vous êtes amusée, cet été?...

PAULETTE. — Ah! je crois bien!... (*A part.*) Jamais je n'ai passé un été aussi ennuyeux, mais je ne veux pas l'avouer...

MADAME DE NYMBE. — C'est bon, n'est-ce pas, la liberté? .. Ah! ce que je donnerais pour être... comme vous!... (*A d'Estourdy qui soulève une portière qui réunit le salon à une autre pièce.*) Où allez-vous, d'Estourdy?...

D'ESTOURDY. — Nulle part... je regarde si M. de Nymbe est dans la bibliothèque.....

MADAME DE NYMBE. — Bah!... ça lui est bien égal, ce que je dis! Ah! si je le faisais, ce serait autre chose...

GAILLAC, *entre ses dents.* — Oui, ça lui ferait plaisir!

MADAME DE NYMBE. — Vous dites?...

GAILLAC. — Rien d'intéressant...

MADAME DE DOURGAR, *à Paulette.* — Tu es rentrée à Paris tout à fait ?...

PAULETTE. — Tout à fait...

MADAME DE LYANE. — Vous ne savez pas... Nous nous faisons toutes hypnotiser! C'est charmant!...

PAULETTE, *saisie.* — Hypnotiser? (*A madame de Dourgar*). Toi aussi?...

MADAME DE DOURGAR. — Oh non! Jacques ne veut pas!... papa non plus... Moi, je regarde...

PAULETTE. — Je regarderai aussi...

MADAME DE NYMBE. — Mais c'est adorable!... On éprouve des sensations idéales!... Comment n'essayez-vous pas, à présent que vous pouvez faire tout ce que vous voulez!...

PAULETTE, *à part.* — C'est vrai! A présent je peux faire tout ce que je veux... Et... c'est drôle!... je ne veux plus rien!...

(*Un valet de pied ouvre la porte, madame d'Alaly paraît.*)

PAULETTE. — Patatras! ma belle-mère !... (*A madame de Dourgar.*) Je n'avais pas pensé aux rencontres !...

MONTESPAN, *à Paulette.* —Elle ne vous a pas vue...

MADAME DE NYMBE se lève et fait asseoir madame d'Alaly. On est gêné; silence un peu trop prolongé. Madame d'Alaly regarde autour d'elle et aperçoit Paulette, assise au fond du salon avec madame de Dourgar, sur une borne d'angle à demi masquée par des fleurs. Montespan et Gaillac, sont debout, causant avec elles.

MADAME D'ALALY, *à madame de Nymbe.* — Mon fils devait venir avec moi...

PAULETTE, *à part.* — Ça aurait été complet !...

MADAME D'ALALY.—Mais madame d'Hou-

bly est venue le chercher, pour essayer un cheval qu'elle veut acheter...

PAULETTE, *à part*. — Il fait la remonte, à présent...

MADAME D'ALALY. — Elle l'a emmené avec elle en voiture... Il ne voulait pas... il m'avait promis de m'accompagner... mais il n'y a pas eu moyen... Ça avait l'air d'un enlèvement, et j'ai dit à madame d'Houbly : « Ma chère petite, vous vous compromettez, mais après tout, c'est votre droit... vous êtes veuve et indépendante... mon fils aussi...»

PAULETTE, *à part*, *vexée*. — Comment ça? (*Réfléchissant*.) Au fait, c'est pourtant vrai!

MADAME D'ALALY. — Depuis que mon pauvre Antoine a recouvré sa liberté, il est redevenu joyeux et en train comme autrefois. Sa gaieté fait plaisir à voir!...

PAULETTE, *à part*. — Elle m'a vue!... sûr!... Quelle gale!..

MADAME DE NYMBE, *voulant changer la conversation.* — Irez-vous mardi chez les Rechampy?

MADAME D'ALALY. — Je ne suis pas décidée encore... Mais mon fils ira certainement.

LE DUC DE GRENELLE. — On fera de la musique?...

MADAME D'ALALY. — Oui...

LE DUC DE GRENELLE. — Alors, je me priverai de cette petite fête...

MADAME D'ALALY. — Madame d'Houbly chantera..

LE DUC DE GRENELLE. — Depuis la Falcon, personne n'a chanté...

PAULETTE, *considérant le duc avec admiration.* — Quel âge peut-il bien avoir?...

MONTESPAN. — Je me le demande...

GAILLAC. — Celui qu'il paraît... C'est suffisant...

MADAME D'ALALY. — Elle est jolie en ce

moment, cette petite d'Houbly!... C'est un amour!...

PAULETTE. — Un amour sans... joues!...

MADAME D'ALALY. — Et un vrai pinson!... elle chante ou rit toujours!.. Elle nous a promis de venir passer une partie de l'été aux Épines...

PAULETTE. — Ah bien!... je lui souhaite bien du plaisir!... pauvre femme!... Ah ça!... je crois que mon aimable ex-belle-mère caresse le projet de remarier son fils !...

GAILLAC. — Positivement, ça en a l'air!...

PAULETTE. — Et... mon... (*Se reprenant.*) M. d'Alaly... qu'est-ce qu'il dit de ça?

GAILLAC. — Dame!... il se laisse faire d'assez bonne grâce...

PAULETTE, *vexée.* — Déjà?...

GAILLAC. — Oh! une femme qui vit... Ça n'engage pas,.. ça... Enfin, vous comprenez, ça n'est pas comme si vous étiez morte!...

PAULETTE, *à part.* — Il est bête, ce Gaillac!

MADAME D'ALALY, *se levant.* — Je me sauve, chère Madame, souvenirs à M. de Nymbe, n'est-ce pas?... (*Voulant trouver un prétexte pour aller près de Paulette.*) Ah! vous avez là un superbe vase de Delft! (*Elle arrive droit sur Paulette qui se lève et la salue très correctement.*) Il est splendide!.. (*Elle regarde Paulette sans lui rendre son salut et sort.*)

PAULETTE, *à madame de Dourgar.* — Est-elle assez impertinente? C'est moi qui regrette d'avoir salué... Je ne pouvais pourtant pas faire autrement? ..

MADAME DE DOURGAR. — C'est toi qui as été correcte et ta belle-mère (*Se reprenant.*)... et madame d'Alaly qui ne l'a pas été...

PAULETTE, *riant.* — C'est une interversion...

MADAME DE NYMBE, *à Paulette.* — Je suis désolée que vous ayez fait chez moi cette rencontre désagréable...

PAULETTE, *s'avançant près de la cheminée, et s'asseyant sur un X.* — Bah!... il fallait bien la faire quelque part!...

(*La porte s'ouvre et madame d'Houbly entre en tourbillon, suivie de M. d'Alaly.*)

MADAME D'HOUBLY. — Nous venons de faire une promenade délicieuse!...

(*Tout le monde se regarde. Madame d'Houbly aperçoit Paulette et s'arrête un peu interdite.*)

PAULETTE, *à madame de Dourgar.* — Il me semble qu'il y a un froid!...

(*Saluts, poignées de main; M. d'Alaly se trouve nez à nez avec Paulette qu'il n'avait pas vue en entrant, et lui fait un profond salut.*)

PAULETTE, *à part, saluant aussi.* —

Nous devons avoir l'air très bête!... (*Résolument et lui tendant la main.*) Bonjour!...

(*Têtes des spectateurs.*)

M. D'ALALY, *lui serrant la main.* — Y a-t-il longtemps que vous êtes de retour?

PAULETTE. — Huit jours!... Et vous?...

M. D'ALALY. — Oh!... je suis rentré à Paris depuis longtemps!... Je n'ai passé qu'un mois aux Épines...

PAULETTE. — Ah!... (*A part.*) De mon temps, on en passait six!...

LE DUC DE GRENELLE, *à Gaillac.* — Elle est inouïe, cette petite d'Alaly!...

GAILLAC. — Il est certain qu'elle ne fait rien comme tout le monde!...

MONTESPAN. — Eh bien, et lui donc?... il a un aplomb!...

DU HELDER. — Ils sont ridicules, tous les deux!...

MADAME DE LYANE. — Je ne trouve pas

ça!... Autant vaut prendre le taureau par les cornes!...

PAULETTE, *s'approchant de la table à thé qui est servie dans un coin du salon.* — J'ai faim!... (*Elle prend un petit pain au foie gras.*)

MONTESPAN. — Vous n'aimez pas mieux une meringue glacée?...

PAULETTE. — Non!... J'aime les choses solides!...

(*Montespan s'éloigne, en voyant M. d'Alaly qui vient à Paulette.*)

M. D'ALALY, *à Paulette.* — Alors, vous m'avez pardonné?...

PAULETTE, *cherchant.* — Pardonné... quoi?

M. D'ALALY. — Eh bien, les injures graves... (*Souriant.*) Les sévices?...

PAULETTE, *riant.* — Ah!... *le mouvement nerveux?...* oui, j'ai tout pardonné!...

M. D'ALALY, *toujours souriant.* — Le bonheur rend indulgent...

PAULETTE. — Précisement! (*A part.*) Il a une aisance... une désinvolture... Je l'aurais cru plus troublé... (*Haut.*) D'ailleurs, comme nous devons vraisemblablement nous rencontrer partout, mieux vaut apporter une certaine courtoisie dans nos relations extérieures...

M. D'ALALY. — Alors, vous devenez une femme politique!... Ça vous change!...

PAULETTE. — N'est-ce pas?... Dites donc? C'est votre mère qui ne change pas?... Elle est toujours aussi charmante...

M. D'ALALY, *surpris.* — Vous l'avez vue?...

PAULETTE. — Ici... tout à l'heure...

M. D'ALALY, *la regardant.* — Vous avez une toilette ravissante...

PAULETTE. — C'est la première fois, depuis que je vous connais, que vous me faites compliment d'une toilette...

M. D'ALALY. — C'est que, aujourd'hui, je suis un... *regardeur* comme les autres .. Montez-vous toujours à cheval?

PAULETTE. — Oui... mais je monte *Mandarin*, mon pauvre Abeilard est sur la paille... Il devient infirme...

M. D'ALALY. — Un nom prédestiné.

PAULETTE, *saisie*. — Comment!... C'est vous qui plaisantez de ça, à présent!... vous qui...

M. D'ALALY. — Permettez!... A présent, je n'ai plus à me poser en moraliste, moi!. Je suis garçon!...

PAULETTE. — (*A part.*) Il est infiniment mieux en garçon qu'en homme marié!...

M. D'ALALY. — Alors, nous devenons bons amis?... C'est sérieux?...

PAULETTE. — Tout ce qu'il y a de plus sérieux!...

M. D'ALALY. — Et vous m'autorisez à aller vous voir?...

PAULETTE. — Je vous en prie!...

M. D'ALALY. — Il y a des gens que notre bonne intelligence surprendra bien...

PAULETTE, *à part, regardant madame d'Houbly qui les observe.* — Il y en a aussi que ça vexera!...

M. D'ALALY. — Nous avons joliment bien fait de nous séparer...

PAULETTE, *sans enthousiasme.* — Oh! oui!... (*Elle pose son assiette sur la table, et revient au milieu du cercle; tout le monde la regarde curieusement.*)

XI

LES CANDIDATS

Aux Français. Un mardi.

Salle pleine, mais peu élégante. On joue : *On ne badine pas avec l'amour.*

DANS UNE AVANT-SCÈNE :

PAULETTE. Fourreau de satin blanc tout uni ; pas de bijoux ; rien dans les cheveux.

M. D'HAUTRETAN.

GAILLAC.

PAULETTE. — Pauvre papa!... Tu n'a pas l'air de t'amuser?...

M. D'HAUTRETAN. — Non! je m'amuse même si peu, que je vais aller faire un petit tour au cercle... Ça ne te contrarie pas?...

PAULETTE. — Pas du tout, papa...

M. D'HAUTRETAN. — Ta mère arrivera dans un instant... Les dîners des Recta finissent toujours de bonne heure... (*Bas.*) Et puis, avec Gaillac... (*Il rit.*) Pas compromettant, ce bon Gaillac!... quoiqu'il te fasse une cour extravagante...

PAULETTE. — Bah!... (*Avec une tristesse narquoise.*) D'ailleurs, j'ai le droit de me compromettre... à présent!...

M. D'HAUTRETAN. — Ah! mais non!... au contraire... Quand tu étais mariée, à la bonne

heure! mais, maintenant... (*Il s'arrête.*)

PAULETTE, *riant.* — Ah bien!... tu as une jolie morale, toi!... Si mon... ex-mari t'entendait, il serait flatté...

M. D'HAUTRETAN. — A propos, il paraît que tu l'as revu, ton mari?...

PAULETTE. — Oui... Nous nous sommes retrouvés l'autre jour... chez madame de Nymbe... je lui ai tendu la main tout de suite!... c'était la seule chose à faire...

M. D'HAUTRETAN. — Ce pauvre garçon!... il a dû être joliment ému...

PAULETTE. — Lui?... Pas le moins du monde!... et il a été très gentil!... Je l'ai trouvé embelli... il y avait six mois que nous ne nous étions vus!... oui, depuis le jour du procès...

M. D'HAUTRETAN. — Je suis enchanté que ça se soit bien passé... car vous êtes destinés à vous rencontrer continuellement...

Allons!... je me sauve!... Bonsoir!... je te confie à Gaillac... nous ne nous occupons vraiment pas beaucoup de lui!... Ce pauvre diable!... il est fou de toi... il me fait de la peine!...

PAULETTE. — Moi, il m'ennuie!...

M. D'HAUTRETAN. — Bonsoir Gaillac!... (*Il met son paletot et sort. Dès qu'il est sorti, Gaillac fait le petit ménage de la loge. Paulette prend sa lorgnette et commence l'inspection de la salle.*)

PAULETTE, *à elle-même.* — Je suis sûre qu'il est là... mon mari!... Quand je dis mon mari, enfin, Antoine!... Il est évidemment dans la loge de madame d'Houbly... à moins qu'il ne soit avec la duchesse, qui, m'a-t-on dit, cherche à l'afficher... comme elle affiche tous les hommes chics!... et il est redevenu très chic!... Le mariage ne lui convenait pas, il était toujours inquiet...

préoccupé... tandis qu'à présent il a l'esprit libre... car il n'y a pas à dire, il l'a très libre!... Moi,... j'ai beau faire... je ne m'amuse pas autant que je l'aurais cru!... La mer m'a paru d'une banalité révoltante et la campagne stupide!... J'ai acheté un hôtel qui est un bijou... Je pensais trouver un plaisir infini à le meubler, à le pomponner... eh bien, pas du tout!... Je cherche l'imprévu... (*Elle regarde la salle et Gaillac, qui continue ses petits arrangements.*)... et je trouve... les mardis et Gaillac!!! Il est agaçant, Gaillac!... Il l'est toujours, mais dans ce moment-ci particulièrement... il est là... à tourner comme un ours en cage... (*Haut.*) Vous ne vous asseyez pas?...

GAILLAC. — Si... mais j'ai envie de faire enlever une chaise... nous serons plus à l'aise...

PAULETTE, *sans se retourner.* — Mais non... nous en aurons besoin tout à l'heure.

GAILLAC. — Besoin de cinq chaises?... pourquoi faire?

PAULETTE. — Pour asseoir les gens qui viendront... (*A part.*) Il est incroyable!...

GAILLAC. — Oh!... il ne viendra pas trois visites à la fois!... Et... d'ailleurs, je donnerai ma chaise... j'irai me promener...

PAULETTE, *agacée.* — Il ne s'agit pas des entr'actes, mais des actes... Ceux que j'ai invités n'écouteront pas la pièce debout, j'imagine!....

GAILLAC. — Ah!.. vous avez invité quelqu'un?... plusieurs personnes?...

PAULETTE.— Vous ne pensiez pas que je passerais toute la soirée en tête-à-tête avec vous,... et aux Français, encore!...

GAILLAC, *triste.* — En effet, je suis peu habitué à ces bonnes fortunes... (*Un silence,*

Paulette continue à lorgner.) Et... qui avez-vous invité?...

PAULETTE. — Du Helder et...

GAILLAC. — ... et le beau Montespan... probablement?...

PAULETTE. — Précisément...

GAILLAC, *entre ses dents.*—C'est complet!..

PAULETTE.— Non.. ce n'est pas complet!... j'aurais voulu M. de Tremble, qui appareille très bien Montespan; mais je craignais qu'il n'y eût pas assez de place...

GAILLAC, *amer.* — J'aurais pu m'en aller?...

PAULETTE. — Je n'y ai pas songé...

GAILLAC. — Ou le prendre sur mes genoux?

PAULETTE, *à part.* — C'est-à-dire que mon mari, lui-même, n'a jamais été aussi embêtant que ça!... et il en avait le droit, lui!... tandis que Gaillac!... (*A Gaillac qui pousse un*

profond soupir.) Qu'est-ce que vous dites?...

GAILLAC, *l'air navré.* — Rien...

PAULETTE. — Qu'est-ce que c'est que cette grande femme blonde, là-bas, en face de nous?...

GAILLAC. — Je ne sais pas du tout...

PAULETTE. — Comment? Vous ne connaissez pas tous les gens du mardi?...

GAILLAC. — Mais certes non!. .

PAULETTE. — C'est amusant!... Enfin!... les autres vont arriver bientôt!...

GAILLAC, *de plus en plus amer.* — Espérons-le!...

(*Un silence.*)

PAULETTE, *à elle-même.* — Dieu! que je m'ennuie!... (*Elle bâille.*) à être là sans rien dire!... Il est vrai que je m'ennuie encore moins que s'il avait l'idée de me parler!... Et rien pour me distraire!... une affreuse salle!... elle est toujours comme ça, à pré-

sent!... Pourquoi y a-t-il plus de gens vilains que jolis?... surtout parmi les gens très riches?... Mais qu'est-ce qu'ils font donc, les autres?... ils devraient être ici!... et maman? Maman qui ne vient pas non plus!...

GAILLAC, *à part, regardant sa montre.* — Eh! Eh!... je constate,... non sans un certain plaisir, qu'ils ne se pressent pas outre mesure, les deux mousquetaires!... il est dix heures!... C'est un signe de tiédeur que je n'aurais osé espérer!... Ah!... voici l'entr'acte... (*A Paulette.*) Voulez-vous vous asseoir au fond de la loge pendant l'entr'acte?...

PAULETTE, *nerveuse.* — Mais non... je suis très bien, là!...

GAILLAC, *vexé de la voir rester sous les lorgnettes braquées.* — Ah!... comme il vous plaira!...

PAULETTE, *examinant la salle, mais sans*

lorgner, pour ne pas gêner ceux qui l'admirent. — Tiens!... mon mari, là-haut!... M. d'Alaly, c'est-à-dire!... Pourquoi est-il grimpé là?...

GAILLAC. — D'Alaly?... où donc?... (*L'apercevant.*) Ah!... parfaitement, il veut voir... quelque chose...

PAULETTE, *naïvement.* — Quoi donc?... il a l'air de regarder ici... Ah! mais positivement!... c'est nous qu'il lorgne!..

GAILLAC, *rognonnant...* — Parbleu!... quand on veut plonger!...

PAULETTE, *étonnée.* — Vous dites?...

GAILLAC. — Rien...

PAULETTE. — Comment, rien?... J'ai très bien entendu; vous avez dit : « Parbleu!... quand on veut plonger!... » Ce qui veut dire que.. (*Glissant furtivement un regard sur son corsage.*)... Enfin... j'ai compris...

GAILLAC, *vexé.* — En ce cas, il était... superflu de me faire répéter...

PAULETTE. — Oh! non!... Je voulais être sûre d'avoir bien entendu... (*Un temps.*) Il est charmant!...

GAILLAC. — Qui ça?...

PAULETTE. — M. d'Alaly...

GAILLAC, *pointu.* — Si vous le trouviez charmant, votre mari, convenez que vous avez eu tort d'en changer...

PAULETTE, *se récriant.* — Comment, d'en *changer?*... J'en ai un autre?...

GAILLAC. — Je veux dire, de divorcer... Tiens!... à qui faites-vous des signes?...

PAULETTE. — A lui!... Je l'appelle... il n'ose probablement pas venir sans ça...

GAILLAC, *saisi.* — Vous l'appelez?...

PAULETTE. — Dame!...

GAILLAC. — Et il viendra?...

PAULETTE. — Mais je l'espère bien...

GAILLAC, *ahuri.* — Toute la salle va vous dévisager...

PAULETTE. — Elle aura bien raison... car nous sommes certainement ce qu'il y a de mieux à voir...

GAILLAC, *vexé, regardant M. d'Alaly.* — Le fait est que... de très loin... et aux lumières, il parvient à jouer les jeunes gens, ce bon d'Alaly!...

(*Un silence. On ouvre la loge, M. d'Alaly entre.*)

PAULETTE. — Bonsoir!... c'est très gentil de venir me voir... Gaillac prétend que toute la salle va se moquer de nous...

M. D'ALALY, *à Gaillac, après avoir serré la main à Paulette.* — Tiens, te voilà, toi!... je ne te voyais pas!... Alors, tu penses que lorsqu'on divorce on devient forcément ennemis? que, sous prétexte que la vie... intime, ne convenait pas à l'un des deux, il lui

est interdit d'adresser la parole à l'autre et de le considérer comme un camarade qui n'a même plus le droit d'être gênant...

GAILLAC. — Mon Dieu!... je ne dis pas ça, mais enfin,... l'usage...

M. D'ALALY. — L'usage?... (*A Paulette*). Est-ce que... à présent, vous vous préoccupez beaucoup de l'*usage?*...

PAULETTE, *riant.* — Moins que jamais!... Où êtes-vous placé?...

M. D'ALALY. — A mon fauteuil, qui est presque sous votre loge...

PAULETTE, *à part.* — Tiens!... il n'est pas avec madame d'Houbly...! ni avec la duchesse!... (*Haut.*) Eh bien, restez avec nous, il ne viendra que du Helder et Montespan... (*Réprimant un mouvement d'impatience.*)... s'ils viennent...

GAILLAC, *à part, enchanté.* — Il est de fait qu'ils ne se pressent pas...

M. D'ALALY. — Si je ne craignais d'être indiscret, j'accepterais...

PAULETTE. — Alors, acceptez...

GAILLAC, *à part.* — Mais c'est idiot !...

(*M. d'Alaly s'incline et s'asseoit derrière Paulette.*)

GAILLAC, *à lui-même.* — Allons, bon !... il s'installe... et à la place que je comptais prendre... (*Offrant à M. d'Alaly l'autre chaise à côté de Paulette.*) Mets-toi donc ici?...

M. D'ALALY, *s'approchant tout près de Paulette.* — Du tout... du tout... je suis à ravir....

GAILLAC, *à part.* — Parbleu !...

(*De l'autre côté de la salle, du Helder regardant Paulette par la lucarne d'une loge.*)

— Elle me cherche dans la salle... elle s'impatiente... c'est ce que je veux !... j'entends me faire désirer... et elle me désire !... Il est dix

heures et demie, je puis me présenter... C'est l'heure que je me suis fixée...

(*Il se dirige vers la loge; dans le corridor il rencontre Montespan qui court comme un fou.*)

MONTESPAN. — Ah!... c'est vous, du Helder!... Je suis affreusement en retard, hein?... Je dînais chez la duchesse... pas moyen de m'échapper... c'est épouvantable!... Madame d'Alaly va croire que je n'ai pas mis d'empressement à... et j'ai perdu une partie de ma soirée!... Quelle guigne!... Allons, vite, vite!... (*Il entraîne du Helder vers la loge de Paulette.*)

DANS LA LOGE

M. D'ALALY, *à Paulette.* — Alors, ça vous amuse toujours les mardis?...

PAULETTE, *très coquette, le regardant.* —

Oui... surtout quand j'ai d'agréables compagnons... (*A part.*) Il ne fait pas attention à ce que je lui dis... il regarde dans une loge... (*Piquée.*) C'est madame d'Houbly, qu'il regarde..

(*Entrée de du Helder et de Montespan. Ils font une tête en apercevant M. d'Alaly installé.*)

PAULETTE, *se retournant.* — Tiens!... déjà!...

GAILLAC, *à part.* — « Déjà! » Il y a une heure qu'elle ronge son frein!... elle a un aplomb!...

PAULETTE, *à part.* — Comme ça, s'ils ont espéré une entrée tardive et très chic, je leur coupe leur effet... (*A M. d'Alaly, sans plus s'occuper d'eux.*) Qu'est-ce que vous disiez?...

M. D'ALALY. — Je vous demandais si vous aimiez les mardis pour eux-mêmes?...

PAULETTE. — Non. D'abord, ils ne sont

plus « eux-mêmes »... La salle s'est renouvelée... et vous voyez comment?...

M. D'ALALY, *narquois.* — Alors, c'est pour le « spectacle » que vous venez?...

PAULETTE. — Oui... j'adore les Français!... pas quand on y joue *Le Dépit amoureux*, ou *On ne badine pas avec l'amour*, par exemple!

M. D'ALALY. — Le vrai répertoire vous laisse toujours froide?...

PAULETTE. — Absolument...

GAILLAC. — Oh! d'abord, tout vous laisse froide, vous!... n'est-il pas vrai?...

PAULETTE. —.....

GAILLAC, *insistant.* — N'est-ce pas, d'Alaly?...

M. D'ALALY, *souriant.* — Dame!... vous n'avez qu'à vous en assurer!...

GAILLAC, DU HELDER et MONTESPAN. *scandalisés.* — Oh!!!

PAULETTE, *stupéfaite.* — Dites-donc, vous allez bien, vous!...

M. D'ALALY, *très froid.* — Je tâche de me mettre au diapason...

PAULETTE, *à part.* — On l'a changé en voyage... c'est pas possible!... (*Ennuyée*). Ce Gaillac a vraiment un ton révoltant!... (*Haut.*) Je trouve que les mardis deviennent assommants... L'année prochaine, je ne reprendrai pas ma loge... je viendrai quand ça me fera plaisir...

M. D'ALALY. — A la bonne heure!...

MONTESPAN, *timide.* — C'est cependant un des rares endroits où on se retrouve aujourd'hui d'une façon suivie...

PAULETTE. — Mais pourquoi?... parce qu'on est absurde!... parce qu'on ne sait pas s'organiser!... Quelle singulière manie de vivre en public, de s'amuser en public, de faire de l'œil en public!... On croirait vrai-

ment que tous ces gens-là sont sans domiciles avouables, obligés pour se réunir de choisir un endroit payant...

GAILLAC, *radieux.* — Si vous saviez avec quel plaisir je vous écoute!... Ah!... comme nous allons bien nous comprendre... (*Il approche sa chaise de celle de Paulette.*)

M. D'ALALY, *s'approchant aussi davantage.* — Faut-il que les autres s'en aillent?...

PAULETTE, *riant.* — Non... c'est inutile...

(*Montespan la regarde tendrement sans rien dire.*)

M. D'ALALY. — Gaillac a horreur des Français!...

GAILLAC, *hargneux.* — Et de tous les théâtres en général!... (*A part.*) Si, pendant qu'elle y est, elle lâchait le vendredi de l'Opéra et le samedi de l'Opéra-Comique, ça ferait encore deux soirées de gagnées!... Je la verrais

tout de même chez elle ou dans le monde, je serais mieux assis... j'aurais moins chaud, je respirerais un meilleur air... Enfin, ce serait beaucoup plus hygiénique...

PAULETTE. — Connaissez-vous rien de plus ennuyeux à voir jouer que : *On ne badine pas avec l'amour ?*

M. D'ALALY. — Et c'est si joli à lire...

PAULETTE, *étonnée*. — Comment, vous aimez Musset, vous?

M. D'ALALY. — Passionnément !... cela vous étonne?...

PAULETTE. — Oh ! oui !... parce que autrefois... (*Revenant à son idée.*) Alors, c'est décidé... je lâche les mardis et je viens deux fois par semaine voir les pièces que j'aime...

GAILLAC, *amer*. — *Le Monde où l'on s'ennuie !...* (*A part.*) Ce sera deux corvées au lieu d'une... voilà !...

PAULETTE. — Certainement, *le Monde où l'on s'ennuie!* C'est un chef-d'œuvre, *le Monde où l'on s'ennuie !* Et *la Parisienne*, dont vous n'avez pas compris la simplicité... magnifique, en est un autre...

GAILLAC. — Permettez... j'ai dit que ce genre...

PAULETTE. — Vous n'y avez rien compris !... je le voyais bien à votre tête !...

GAILLAC. — D'ailleurs, *la Parisienne* n'est pas aux Français, ainsi...

PAULETTE. — Non, mais elle y viendra !... Donc, c'est dit, l'année prochaine, plus de mardis !...

M. D'ALALY. — Oh ! vous pourriez même abandonner votre loge dès maintenant.

PAULETTE. — C'est vrai !...

M. D'ALALY. — Elle fera la joie d'une baronne Zabulon, Manassè ou Damiette quel-

conque, obligée, jusqu'à présent, de se contenter du jeudi...

MONTESPAN, *navré, à part.* — Mais où la verrais-je ce jour-là, moi, alors?

M. D'ALALY. — Tenez, vous devriez, vous qui jouez si joliment la comédie, monter un théâtre d'amateurs... On louerait un théâtre en faillite, dans lequel on jouerait une fois par semaine... on serait acteurs et spectateurs...

PAULETTE, *enthousiasmée.* — Quelle jolie idée!... faisons ça! faisons ça tout de suite!...

MONTESPAN. — Ce projet est certainement original, mais peu pratique....

GAILLAC, *grognon.* — Il est fou! Sans doute, les mardis ne sont pas extrêmement récréatifs, mais néanmoins...

PAULETTE. — Quelle girouette vous faites!... Tout à l'heure, vous trouviez que la

suppression des mardis était une excellente idée...

GAILLAC. — Permettez,... je ne leur trouve pas tous les mérites, mais enfin, ils n'ont pas non plus tous les inconvénients...

PAULETTE, *à M. d'Alaly.* — Ne nous occupons pas de ce qu'il dit... Voyons, est-ce convenu?... Va-t-on chercher un théâtre?...

M. D'ALALY. — Dès demain, je me mets en campagne...

PAULETTE, *ahurie.* — Vous?... (*A part.*) C'est inouï!... (*Haut.*) Mais, au fait!... au lieu de louer une baraque enfumée et noire... si on jouait tout bonnement chez moi?... Je viens de faire arranger une salle... avec quelques perfectionnements, elle sera suffisante...

GAILLAC, *à part.* — Allons, bon!... autre chose, maintenant!...

DU HELDER. — Mais oui... il vaut mieux

jouer chez vous... si vous tenez absolument à jouer...

PAULETTE. — Si j'y tiens?... Je crois bien que j'y tiens?...

MONTESPAN, *à part, regardant Paulette avec attendrissement.* — Comprend-on qu'une femme de ce modèle-là emploie ses belles années à monter des comédies de société, quand il y a tant de façons de s'amuser... bien moins compliquées!... Non, vrai, c'est navrant!...

M. D'ALALY, *à Paulette.* — Un entr'acte!... quel bonheur!...

PAULETTE, *riant.* — Il me semble que, pour vous, les entr'actes durent tout le temps!... Vous parlez... Vous parlez... je ne vous reconnais plus!...

(*Gaillac, Montespan et du Helder se lèvent et s'approchent de M. d'Alaly qui lorgne la salle, guettant le moment où il quittera*

sa chaise, afin de s'y installer à sa place.)

PAULETTE, *à part.* — Maman n'arrive pas vite !... (*Regardant dans la loge.*) Comme ils s'observent !... tous voudraient attraper la chaise qui est derrière moi !... il est positif qu'on ne doit pas y être mal, dans ce petit coin !... J'aurais cru que mon mari serait plus ému en me revoyant... il m'aimait tant autrefois !... Enfin, c'est fini... heureusement !...

GAILLAC, *à M. d'Alaly.* — Tu n'éprouves pas le besoin de te déraidir les jambes, toi ?...

M. D'ALALY. — Je te remercie, elles ne sont pas raides du tout...

GAILLAC, *grincheux.* — Tu es bien heureux !...

M. D'ALALY. — Je ne suis pas bien heureux... je suis bien portant !...

GAILLAC, *vexé.* — Eh bien, et moi ?... est-ce que je ne suis pas bien portant, moi ?..

M. D'ALALY, *indifférent.* — Ça, je n'en sais rien du tout, mon ami !...

PAULETTE, *avec intérêt.* — Il est malade ?...

GAILLAC, *exaspéré.* — Mais sacrebleu non, je ne suis pas malade !... Pourquoi diable aller dire que je suis malade ?...

M. D'ALALY, *candide.* — Moi ?... j'ai dit ça ?... (*A Paulette*) Regardez donc, Madame...

PAULETTE, *à part.* — Ça me semble tout drôle quand il m'appelle *madame*... (*Haut.*) Que je regarde quoi ?...

M. D'ALALY. — « L'élite du tout Paris mondain » s'étalant aux lumières... (*Il montre la salle.*) Est-ce assez laid ?...

PAULETTE. — Je ne connais presque personne...

M. D'ALALY. — Ah ! bah !... (*Moqueur.*) Les plus grands noms de France... et quelques muffles !...

PAULETTE, *saisie*. — Oh !... (*A part.*) Il a changé de langage aussi !... Chaque fois que je parlais comme ça, j'étais grondée !...

M. D'ALALY, *continuant*. — Des muffles surtout !... et, si vous voyiez le jeudi, donc !... A part quelques fourvoyés, tous boursiers !... C'est à prendre un bain en sortant de là !...

PAULETTE. — Enfin, parmi ces gens... d'argent, en est-il que vous connaissiez?...

M. D'ALALY. — Je crois bien !... Ainsi, en face de nous, c'est Kissingen, le banquier... du moins, je crois qu'il est banquier...

PAULETTE. — Avec cette jolie femme brune et peinte?...

M. D'ALALY. — Précisément; c'est lui qui en est le légitime propriétaire... et répare les dégats faits par les locataires...

PAULETTE, *riant*. — Pauvre homme !...

M. D'ALALY. — Ne le plaignez pas! Il

est sot, vulgaire, méchant, et pas même honnête!... mais il gagne beaucoup d'argent, paie régulièrement ce qu'il doit, — et même souvent ce que doivent les autres, — ce qui lui fait beaucoup d'amis... d'un certain genre...

PAULETTE. — Il est bien laid!... son nez est d'une couleur...

M. D'ALALY. — C'est d'autant plus triste pour lui qu'il ne boit que de l'eau!... Ce nez étrange n'a pas même eu le plaisir de s'enluminer en buvant des vins généreux... car c'est un plaisir, quoi qu'on dise...

PAULETTE. — Ce n'est pas en buvant?... Alors, à quoi ça tient-il?...

M. D'ALALY, *le sourire aux lèvres*. — A son sang qui n'est pas très pur... et qui, dit-on, gâte ces capricieuses végétations...

GAILLAC. — C'est charmant, ce petit récit!...

PAULETTE. — Sa femme est bien jolie!...

M. D'ALALY. — Oh! sa femme!... je ne me permettrais pas de vous raconter ses aventures! — A côté d'eux c'est le baron Ephraïm!... Il sait à peine lire, mais il compte merveilleusement et donne des fêtes splendides, auxquelles il n'a pu encore obtenir la présence du gratin. — Son voisin de loge a été plus heureux: le baron Chevreuil, — vous voyez qu'on marche sur des barons, — a su avoir à ses bals le noble faubourg, la gomme, la fleur du gratin, enfin tout!... Il vient d'être récemment créé duc de quelque chose par un souverain mal dans ses affaires, auquel il avait vraisemblablement prêté quelque argent...

PAULETTE. — Et cette belle femme aux yeux de sphinx, en robe de velours lame de Damas?... J'ai demandé à Gaillac qui elle est; il n'en sait rien... elle est admirable!...

M. D'ALALY. — Elle a semblé telle à beaucoup de gens.. à Londres... où elle a

fait la fortune d'un établissement... Hum !... C'est difficile à dire... nous dirons un bar...

PAULETTE. — Passez... passez !...

M. D'ALALY. — En même temps qu'elle faisait la fortune du... bar en question, elle travaillait aussi à la sienne, en *barbotant* les porte-monnaie des clients admis à contempler sa beauté !... Tripoly, — qui était un habitué, — s'aperçut un jour de cette habitude, et, se disant probablement qu'une telle femme pouvait seule le comprendre et faire sa fortune et son bonheur, il l'épousa...

PAULETTE, *saisie.* — Ça, c'est raide !...

M. D'ALALY, *indulgent.* — Oh !... trouvez-vous ?...

GAILLAC, *bas à Montespan.* — Pas si raide que les histoires qu'il raconte, toujours !... Le d'Alaly d'autrefois est tout à fait retrouvé...

MONTESPAN. — Je suis renversé !...

M. D'ALALY. — Les Tripoly sont au jour-

d'hui fantastiquement riches, et reçus à bras ouverts presque partout... à peine quelques grincheux ont-ils osé protester timidement !... Pourquoi ne t'asseois-tu pas, Gaillac ?... tu es là à tournailler dans la loge comme une bête féroce au moment du repas... ça donne le mal de mer...

GAILLAC, *hargneux*. — J'attends que tu aies terminé ta série de portraits, pour demander à madame d'Alaly ce qu'elle veut que je fasse...

M. D'ALALY, *jouant l'étonnement, à Paulette*. — Vous voulez qu'il fasse quelque chose ?...

PAULETTE. — Mais non...

GAILLAC, *nerveux*. — Au sujet du théâtre ?...

PAULETTE. — Mais c'est décidé, on jouera chez moi !... Je vais m'occuper de faire terminer la salle... nous allons choisir la pièce...

commencer les répétitions... Gaillac organisera tout ça... et puis nous ferons des tableaux vivants... j'adore les tableaux vivants !... (*A M. d'Alaly.*) Ah ! que vous avez eu là une bonne idée !...

M. D'ALALY. — N'est-ce pas?..,

PAULETTE. — Vous en serez?...

M. D'ALALY. — Dame!... si vous m'invitez ?...

PAULETTE. — Il ne s'agit pas d'inviter, ça va de soi !... Mais je vous demande d'en être comme organisateur...

M. D'ALALY. — Oh non !... non !... mille grâces !...

GAILLAC, *à part.* — Il se tire les pattes, l'animal !...(*Haut*). Voici la fin !... (*Il se lève.*)

PAULETTE, *se levant aussi.* — Avec tout ça, maman n'est pas venue !...

Gaillac, Montespan et du Helder se préci-

pitent au fond de la loge, pour s'emparer de la pelisse de Paulette. Pendant ce temps, M. d'Alaly qui avait été la décrocher d'avance, la lui met avec des précautions infinies; il arrange les petits cheveux rebroussés par le col, et regarde si les gants ne sont pas retroussés dans les larges manches. Paulette lui prend le bras; Gaillac, du Helder et Montespan suivent en rognonnant.

— C'est grotesque!...

— Absolument!...

— Ils se donnent là en spectacle!...

(*Le fait est qu'on regarde beaucoup Paulette et M. d'Alaly.*)

M. D'ALALY, *à Paulette, en descendant l'escalier.*— Sont-ils assez ridicules, posant leurs canditatures... se disputant votre cœur?...

PAULETTE. — Oh!... il sont bien sûrs de ne pas l'avoir, vous pouvez être tranquille!...

M. D'ALALY, *souriant.* — Mais, je suis très tranquille!... ça ne me regarde *plus*, moi!...

PAULETTE, *pensive.* — C'est vrai!... pardon!... (*Un temps.*) — Je ne vois pas en quoi ils sont ridicules?...

M. D'ALALY. — Que si!... Chacun a son plan!... Gaillac veut vous prendre par les petits soins, l'empressement à vous amuser et la résignation avec laquelle il accueille vos fantaisies les plus folles; — du Helder cherche à séduire par son physique d'Hercule; il pose pour le torse et joue les cariatides devant vous!... quant au pauvre petit Montespan, il se contente de se promener avec un œillet saumon, — votre fleur préférée, — sur le cœur, en faisant des yeux blancs... Est-ce vrai, tout ça?...

PAULETTE. — Très vrai... (*Elle donne des poignées de main à tous et monte*

en voiture. M. d'Alaly s'éloigne à pied.)

GAILLAC, *à Montespan.* — Qu'est-ce que vous dites de d'Alaly?...

MONTESPAN. — Je dis... qu'il est très gênant...

GAILLAC. — Bah!... Comme il n'a plus aucun droit, il est là au même titre que nous...

MONTESPAN. — Je ne vous dis pas le contraire, mais ça me gêne... c'est plus fort que moi!...

M. D'ALALY, *rentrant lentement chez lui.* — Décidément je n'irai pas au bal des Rechampy, je suis fatigué!... tant pis!... Je vais me coucher!... Quand je pense que j'ai passé cette soirée dans mon ex-loge... avec mon ex-femme... je me demande si je rêve? — Une drôle d'idée qu'a eue là Paulette!... Elle est toujours ravissante, mais

c'est égal, je préfère être... retiré des affaires!... Je suis curieux de savoir qui prendra la succession?... Ces trois brutes sont là à se surveiller... Enfin, ça ne me regarde pas!... (*Tapant violemment sa canne à terre.*) Ça ne me regarde en rien ... (*Il devient rêveur.*)

XII

A QUI LA POMME?

CHEZ PAULETTE, RÉPÉTITION GÉNÉRALE.

Il est trois heures. L'hôtel est sens dessus dessous. Peintres, tapissiers, machinistes vont et viennent de tous côtés; des jardiniers apportent des civières couvertes de fleurs et en garnissent les angles des salons et de la salle de spectacle. Les côtés du théâtre sont

drapés de peluche grenat sombre. Le rideau est un panneau des Gobelins, représentant une bataille d'après Van der Meulen. La rampe est masquée par une bordure de primevères, et la niche du souffleur semble un gigantesque bouquet de violettes. Les employés du costumier circulent affairés au milieu des quelques intimes admis à la répétition générale.

GAILLAC se démène de son mieux, donnant des ordres, faisant lever la rampe, essuyer les verres, arroser le théâtre, vaporiser la salle, essayer les costumes, préparer les accessoires, etc., etc... MONTESPAN, DES AÇORES, DU HELDER, LE PRINCE DE CALABRE, M. DE MARATHON, LE BARON DE PONDOR, D'ESTOURDY et SAINT-CYNNATUS, sont très préoccupés de leurs rôles et de l'effet qu'ils produiront.

M. D'ORONGE court partout comme un

fou, cherchant un morceau de son costume qu'il a perdu.

LE DUC DE GRENELLE et M. DE RECHAMPY s'offrent plaintivement à remplir les emplois refusés par les autres; des rôles secondaires leur conviendront, pourvu qu'ils leur permettent de se rapprocher de Paulette.

MESDAMES DE NYMBE, D'ARIETTE, DE CHARMEUSE, D'HOUBLY, DE DOURGAR et DE LYANE mangent des petits gâteaux et prennent du thé en potinant.

M. D'ALALY circule, froid et correct, au milieu de l'animation générale.

PAULETTE, *s'habillant dans sa loge.* — Il va bien, mon costume alsacien !... Je suis drôle, en Alsacienne !... C'est même pour ça que j'ai fait choisir *Le Plus heureux des trois*... La pièce est amusante, mais c'est surtout le costume qui m'a décidée... (*Un temps.*) Gail-

lac n'est pas venu aux heures où il savait me trouver seule, mais il m'a écrit une lettre très bien tournée et surtout très convaincue... Quant à Montespan, il m'écrase le bout des doigts en rougissant jusqu'aux cheveux... là se borne sa cour... c'est primitif!... Ce malheureux Gaillac se met vraiment en quatre pour m'être agréable... et il n'y réussit pas!.. Montespan ne se met pas en quatre et ne m'est pas désagréable... C'est, jusqu'à présent, tout ce que mon cœur me dit à leur sujet... ce n'est pas tout à fait assez! — Voilà l'Alsacienne essayée, passons au costume d'Amphitrite. Ce maillot est d'un juste!... j'ai peur de le faire craquer! C'est que je ne peux pas répéter les tableaux sans le mettre.... c'est le morceau principal de mon costume... (*On entend des cris et des applaudissements dans la salle.*) Ah, ah! il paraît que ça va!... grâce à Gaillac!... Il est précieux, Gaillac!... sans lui, je

n'aurais jamais pu m'en tirer ; il a une tête... une entente de l'organisation ! (*Elle regarde ses jambes.*) Il est un peu nu, mon costume ! Bah ! une *Minerve !* l'enseigne sauve tout !... c'est surtout l'*Amphitrite* dont je redoute le peu d'ampleur !... Ah ! ma foi, il m'est impossible de jouer ça en robe de chambre !... Les costumes mythologiques sont les costumes mythologiques ! C'est pas moi qui les ai inventés !... (*Se regardant dans la grande psyché.*) Je le regrette, car c'est diablement joli !... (*Elle sort de sa loge.*)

DANS LE PETIT SALON QUI SERT DE FOYER

On sort de scène

GAILLAC, MONTESPAN, DU HELDER... etc., etc.

PAULETTE, *à Gaillac qui accourt au-devant*

d'elle et la regarde avec admiration. — Eh bien, ça a très bien marché!...

GAILLAC, *ravi, s'épongeant le front.* — N'est-ce pas?... excepté madame d'Houbly, qui ne sait pas un mot de son rôle...

PAULETTE. — Qu'est-ce que ça fait? des Açores souffle si merveilleusement... on croirait qu'il n'a fait que ça toute sa vie!... Quelle bonne idée vous avez eue de le choisir! Car c'est vous, Gaillac, qui avez eu cette idée là!... Moi, je voulais prendre le prince de Calabre... il aurait été atroce!...

GAILLAC. — On ne peut pas savoir... mais je doute qu'il ait pu être aussi bon que des Açores!... Des Açores a toutes les qualités voulues pour être un excellent souffleur... D'abord, il n'a pas les passions vives...

PAULETTE, *surprise.* — Ah!... tiens!...

GAILLAC, *la regardant, soupçonneux.* — Cela paraît vous surprendre... Est-ce que?...

PAULETTE. — Oh!... nullement... Je demandais ce que vous entendez par « n'avoir pas les passions vives »?

GAILLAC. — Je veux dire que la vue et le voisinage de jolies jambes s'agitant devant ses yeux, très près de ses yeux, ne l'émoustillent pas au point de lui couper la parole...

PAULETTE, *riant*. — C'est heureux! du reste, on ne souffle pas dans les tableaux, et dans *Le Plus heureux des trois*, il n'y a pas de jambes... on est en toilette de ville...

GAILLAC. — Pas de jambes! Eh bien, et les vôtres?...

PAULETTE. — Ah oui! tiens, c'est vrai, en Alsacienne... Oh! on les voit si peu!...

GAILLAC, *la regardant en extase*. — Il est certain qu'on ne les voit pas comme maintenant!... Ah! que vous êtes ravissante dans ce costume d'Amphitrite!... (*Il veut lui baiser la main.*)

PAULETTE, *l'évitant.* — Ce n'est pas Amphitrite, c'est Minerve !... Ainsi, soyez respectueux !...

GAILLAC, *plaintif.* — Vous me refusez les moindres choses !...

PAULETTE, *riant.* — Vous appelez ça « les moindres choses », vous?... C'est gracieux !

GAILLAC. — Ah ! je ne sais plus ce que je dis, vous m'affolez complètement !...

PAULETTE. — C'est bien involontairement !...

GAILLAC, *inquiet.* — Oh ! vous êtes dure !... Ne me direz-vous pas une bonne parole?...

PAULETTE. — Si. (*Solennelle.*) Gaillac ! Je suis contente de vous !... vous êtes très gentil !... (*Reprenant le ton naturel.*) Vraiment gentil... et je vous remercie de toute la peine que vous prenez aujourd'hui...

GAILLAC, *à lui-même.* — Si elle disait

depuis quinze jours, elle serait dans le vrai! je n'en dors plus!... Il est certain que la la récompense est honnête... et je compte bien l'avoir, la récompense... sans ça...

MONTESPAN, *à part, examinant si la petite bouteille cachée au revers de sa redingote ne fuit pas; il lui semble que son œillet saumon baisse le nez.* — Elle n'a pas même l'air de me voir!... Sait-elle seulement que je suis là?... Je n'ose pas lui parler, je crains de l'agacer... (*Il continue à marcher derrière Paulette, que Gaillac ne quitte pas.*)

PAULETTE, *à M. d'Alaly.* — Ah! vous voilà! Vous venez nous aider?... C'est très bien!... (*Elle lui tend la main.*)

M. D'ALALY, *souriant.* — Vous aider n'est pas précisément le mot, Madame; je viens vous admirer plutôt... tout cela paraît marcher à merveille... (*A Gaillac.*) Dis donc, tu vas te surpasser, j'espère? te montrer digne de la

confiance que t'accorde madame d'Alaly?...

PAULETTE. — Votre recommandation est inutile... il s'est surpassé déjà!... Et je l'en remercie... Voulez-vous venir voir le mouton de Montespan?..

M. D'ALALY. — Le mouton?...

PAULETTE. — Oui... c'est Montespan qui est Pâris... et il a un mouton... j'aurais voulu qu'il en eût plusieurs...

M. D'ALALY, *moqueur*. — Un troupeau?...

PAULETTE. — Un troupeau... mais il a dit qu'il ne pourrait pas en conduire plus d'un... Venez le voir, le mouton, il est dans l'office... venez, Gaillac...

M. D'ALALY, *navré, les regardant s'éloigner*. — Comme elle est aimable pour lui!... Mon Dieu! mon Dieu!... Faut-il donc absolument avoir cinquante ans et être fané comme un vieux parapluie, pour lui plaire?... je ne pouvais pourtant pas attrapper un demi-

siècle du jour au lendemain!... C'est égal! je crois que je l'aimais mieux qu'eux...

PAULETTE, *revenant.* — Allons vite!... les tableaux!... Des Açores, voulez-vous frapper les trois coups?... Ces dames sont-elles là?... Et Pâris?... Allons, en place!...

Gaillac paraît, amenant le mouton : il a les pieds dorés et un ruban noué sur la tête; il le remet à Montespan, on se place.

MONTESPAN. — Ma pomme?...

GAILLAC, *courant.* — C'est le duc de Grenelle qui l'a! il est chargé des accessoires!

Gaillac se précipite, rapporte la pomme, place tout le monde, frappe les trois coups, fait partir l'orchestre, etc., etc...

A. D'ALALY, *à Paulette, lui offrant la main*

pour monter l'escalier portatif qui conduit à la scène. — Voulez-vous me permettre de vous accompagner jusqu'à votre loge après le tableau?

PAULETTE, *distraite.* — Pardon... c'est que j'ai encore quelque chose à dire à Gaillac...

M. D'ALALY, *agacé.* — Eh! laissez-le donc tranquille, Gaillac! il est occupé!..

PAULETTE, *naïvement.* — De qui?...

M. D'ALALY. — Est-ce que je sais, moi? du mouton... ou de la pomme... ou de quelque chose d'aussi intelligent...

PAULETTE, *vexée.* — Gaillac s'occupe de ça pour me faire plaisir, car il est probable que, pour sa part, il aimerait autant se promener dédaigneusement... en jouant le philosophe de l'orgie de Couture...

(*Elle monte l'escalier en courant.*)

M. D'ALALY. — Attrape, mon bonhomme!

(*Réfléchissant.*) Il n'y a pas à dire, ça me vexe de l'entendre admirer Gaillac!... ça me vexe même beaucoup...

GAILLAC, *arrivant effaré.* — D'Oronge?... où est d'Oronge?... (*Criant à tue-tête.*) D'Oronge?...

M. D'ALALY. — Ne crie donc pas si fort... qu'est-ce que tu lui veux ?...

GAILLAC. — Je lui veux qu'on n'attend plus que lui pour commencer!... Tu comprends que ce n'est pas parce que j'éprouve le besoin de le voir que je l'appelle, n'est-ce pas?

M. D'ALALY. — On ne peut pas s'en passer?...

GAILLAC, *agacé.* — Mais non... puisque c'est lui qui porte madame d'Alaly...

M. D'ALALY, *bondissant.* — Il porte madame d'Alaly?... Je vais le remplacer! (*Il s'élance.*)

GAILLAC. — Reste donc tranquille! Je me suis déjà offert; mais elle veut répéter sur

le dos d'Oronge, afin d'être sûre que ça ne ratera pas ce soir...

M. D'ALALY. — Ah! c'est sur son dos?... C'est moins agréable!... Je croyais la prendre dans mes bras...

GAILLAC, *haussant les épaules.* — Dans tes bras?... Un dauphin?... (*M. d'Alaly le regarde.*) Un dauphin, je te dis, celui qui porte Amphitrite...

M. D'ALALY. — Oh! du moment où il faut entrer dans la peau d'un dauphin!... Tiens! le voilà, ton d'Oronge?...

MONTESPAN, *à part; il sort de la bibliothèque et est très rouge.* — Je sors de la bibliothèque!... J'ai trouvé une fente par laquelle on la voit s'habiller... et je viens de passer là dix minutes!... (*Il lève les yeux au ciel.*) Quel dommage qu'elle ne veuille pas m'aimer!... ou me permettre de l'aimer... Je n'en demanderais pas davantage.

(Le *Triomphe d'Amphitrite* marche à merveille, tout le monde vient féliciter Gaillac.)

M. D'ALALY, *à lui-même, se promenant avec humeur.* — On fait une ovation à Gaillac, parce que les tableaux vivants ont bien marché !... Ça ne peut pas durer comme ça !...

PAULETTE, en Amphitrite; MADAME DE NYMBE et MADAME DE LYANE en naïades; DU HELDER, SAINT-CYNNATUS, D'ESTOURDY, DE MARATHON, et LE PRINCE DE CALABRE en tritons.

PAULETTE, *joyeuse, à Gaillac.* — Mon bon Gaillac, que je vous remercie !.... Pour un rien, voyez-vous, je vous sauterais au cou !...

GAILLAC, *s'avançant.* — Faites !

PAULETTE. — Non... vous n'êtes pas encore assez vie.... (*S'arrêtant.*) Vous êtes trop... compromettant...

GAILLAC, *transporté, à part.* — C'est très gentil, ce qu'elle me dit là!... Pour elle, c'est très gentil!...

M. D'ALALY, *à part.* — Allons! Il y a encore de l'espoir! C'est seulement le régisseur qu'elle gobe!... je vais emmener dîner des Açores et d'Oronge... Les deux indispensables! (*Haut.*) Des Açores, venez donc dîner avec moi?... Vous aussi, d'Oronge?...

DES AÇORES. — Impossible, mon ami, j'ai promis d'être ici à dix heures; il faut que j'aille m'habiller et que je dîne lestement...

D'ORONGE. — Moi aussi...

M. D'ALALY. — Mais moi aussi, parbleu! nous reviendrons tous ensemble!

DES AÇORES et D'ORONGE. — Ah! comme ça!...

(*Ils parlent tous les trois. Les félicita-*

tions à Gaillac continuent. Montespan est anéanti.)

ONZE HEURES. — LA REPRÉSENTATION. LES INVITÉS ARRIVENT.

PAULETTE, *à Gaillac.* — Il faut commencer; il y en a pour trois heures en comptant les tableaux, et on n'aurait plus le temps de danser avant le souper...

GAILLAC. — Mais c'est que... des Açores n'est pas encore là...

PAULETTE. — Comment! il n'est pas là? il devait arriver à dix heures!...

GAILLAC. — Eh oui!... mais il n'est pas venu!...

PAULETTE. — Alors, commençons par les tableaux... C'est moins dans l'ordre, mais ça vaut mieux que traîner en longueur...

GAILLAC. — Parfaitement. (*Réfléchissant*)

Pas possible non plus ! il faut d'Oronge pour les tableaux !...

PAULETTE. — Oui, eh bien ?...

GAILLAC. — Eh bien, il n'est pas encore arrivé...

PAULETTE, *stupéfaite.* — A onze heures ! d'Oronge qui arrive toujours pour allumer les lampes !... (*Vexée.*) Vous auriez bien dû empêcher ça, vous ?...

GAILLAC. — Mais... comment le pouvais-je ?

PAULETTE. — En les surveillant... en... enfin, c'était votre affaire !...

(*Elle lui tourne le dos et va faire la conversation au milieu d'un groupe.*)

GAILLAC, *consterné.* — Elle a l'air fâché ! Ce n'est pourtant pas ma faute !.. elle est injuste ! mais qu'a-t-il pu leur arriver ?...

(M. D'ALALY et DES AÇORES *paraissent à*

l'entrée du premier salon ; des Açores est très pâle.)

PAULETTE, *s'élançant vers eux.* — Ah! enfin!!! C'est comme ça que vous tenez vos promesses, monsieur des Açores?...

DES AÇORES, *bafouillant.* — Madame... c'est que... c'est cette brute d'Alaly qui... (*A part.*) Mâtin! il fait chaud ici!

PAULETTE, *à M. d'Alaly.* — Heureusement, vous nous le ramenez! Sans vous, il ne serait peut-être pas là!...

M. D'ALALY, *lorgnant des Açores du coin de l'œil.* — En effet, je crois que, sans moi...

PAULETTE. — Merci! (*A des Açores.*) Allons, vite... dans votre niche et commençons!... (*Elle disparaît derrière le théâtre.*)

DES AÇORES. — Oui, Madame... oui, belle petite Madame! (*Il se laisse tomber sur un fauteuil.*)

GAILLAC. — Veux-tu te dépêcher! Voyons,

il y a une heure qu'on t'attend... Ces dames sont là, prêtes à entrer en scène... c'est de la dernière inconvenance...

DES AÇORES, *la langue pâteuse.* — Tais-toi!... on t'a assez vu... je te permets de te retirer!...

GAILLAC, *saisi.* — Mais tu es gris, ma parole!... Ah! nous voilà bien!... Où as-tu dîné, malheureux?...

DES AÇORES. — Avec d'Alaly!... Un ami, d'Alaly!... un peu hargneux, mais un vrai ami... (*Il se retourne pour lui parler.*) Tiens!... où est-il?... Il est parti!...

GAILLAC, *exaspéré.* — Veux-tu venir, oui ou non?...

DES AÇORES. — Oui... si madame d'Alaly veut m'offrir son bras... sans ça, je bouge pas, na!...

PAULETTE, *revenant.* — Je viens de regarder au trou du souffleur et je n'y vois

personne... Est-ce qu'il y a encore quelque chose qui cloche ?...

GAILLAC, *empressé.* — Mais non, mais non !... pas du tout... nous voici...

PAULETTE, *riant, à des Açores qui reste assis.* — Faut-il vous offrir mon bras?

DES AÇORES, *se levant, raide.* — Ah !... c'est particulier !... je disais à l'instant : « Si madame d'Alaly m'offre pas son bras, je m'incruste... » Vous avez donc lu dans ma main par le trou du rideau ?...

PAULETTE, *bas, à Gaillac.* — Il est bête !

GAILLAC. — Un peu. (*A part.*) S'il n'était que ça, mon Dieu !

Des Açores part en steppant, donnant le bras à Paulette qui semble mécontente, sans cependant s'apercevoir qu'il est gris. Montespan, un œillet frais à sa boutonnière, s'incline respectueusement sur leur passage : Paulette

lui rend distraitement son salut sans s'arrêter.

MONTESPAN, *désolé.* — Elle fait encore moins attention à moi ce soir que tantôt!... c'est une indifférence absolue!...

(*Enfin, on frappe les trois coups; le rideau se lève, on commence.*)

PAULETTE, *dans les coulisses.* — Je ne sais pas ce qu'ils ont!... Ça marchait si bien tantôt... et, ce soir, ça ne va pas du tout... (*Appelant.*) Gaillac!!!

GAILLAC, *accourant, suivi de M. d'Alaly:* — Vous désirez me parler?...

PAULETTE. — Mais oui, rien ne va... Je ne sais pas ce qu'a madame d'Houbly?...

GAILLAC. — Madame d'Houbly?... mais elle n'a rien.... (*A part.*) C'est des Açores qui a quelque chose...

PAULETTE. — Elle dit des énormités!

M. D'ALALY, *riant.* — Le fait est qu'elle va

un peu loin... Des Açores devrait la modérer...

PAULETTE. — Mais, au contraire, il riait dans sa niche; il riait même bêtement...

M. D'ALALY. — Chacun fait comme il peut!... Ah bien! s'ils sont d'accord, ils vont en trouver de raides, à eux deux; des Açores, quand il s'y met, ferait rougir un singe...

PAULETTE. — Ah! à propos de des Açores, dites-lui donc de s'introduire plus doucement dans sa niche; il a, tout à l'heure, aplati toutes les violettes...

GAILLAC. — Il vaut bien mieux le lui dire vous-même... cela fera plus d'effet!... Tenez, voici justement la fin de l'acte... il va arriver ici....

PAULETTE, *commençant à s'énerver.* — Mais je n'ai pas le temps de m'occuper de tout ça, moi!... (*A des Açores qui entre en esquissant un petit pas.*) Dites donc, il faudrait faire attention aux violettes, vous les écrasez!

DES AÇORES. — Ah! j'allais justement vous en parler, des violettes!... il faut les ôter ou je ne rentre pas dans le trou... c'est une odeur!... Il y a de quoi être asphyxié...

PAULETTE. — Mais il n'y a plus qu'un acte!...

DES AÇORES. — Je n'ai pas envie de mourir pour un acte...

PAULETTE, *crispée*. — Mais c'est fou!... On ne peut pas les enlever... Gaillac soufflera à votre place, voilà tout!...

GAILLAC. — Pardon... mais je ne peux pas souffler et m'occuper du reste...

PAULETTE. — Ah! vous êtes un empêtré comme les autres, vous!...

M. D'ALALY, *s'avançant modestement*. — Si vous voulez, Madame, je remplacerai des Açores, puisque Gaillac ne veut pas...

GAILLAC, *consterné*. — Allons! je ne veux pas, à présent!...

PAULETTE. — Dame?... ça en a l'air. (*A M. d'Alaly.*) C'est ça! vous allez souffler.... Merci mille fois de nous rendre ce service...

DES AÇORES, *s'endormant à demi sur un fauteuil.* — Merci... d'Alaly, merci... C'est un ami, d'Alaly, un vrai!...

PAULETTE, *surprise, le regardant.* — Qu'est-ce qu'il a?... il est malade? ce sont les violettes, peut-être?..

GAILLAC. — Eh! sapristi, non! n'ayez pas de remords pour les violettes!...

(*M. d'Alaly descend dans la niche en se tordant de rire; le dernier acte est joué sans accrocs.*)

PAULETTE, *à M. d'Alaly, dans la coulisse.* — Grâce à vous, ça s'est bien passé! Je vous donne une valse pour vous récompenser... la première...

M. D'ALALY. — Que ça?...

PAULETTE. — Vous n'êtes pas content?...

M. D'ALALY. — Ma foi non!... je préfère un petit bout de causerie... si je ne vous ennuie pas trop?...

PAULETTE. — Soit... j'écoute...

M. D'ALALY. — C'est vous que je veux écouter, au contraire...

PAULETTE, *moqueuse.* — Faut-il chanter?

GAILLAC, *arrivant empressé.* — On frappe les trois coups! Comment, Madame, vous n'êtes pas prête?...

PAULETTE, *se sauvant.* — Je vais m'habiller...

DANS LA LOGE DE PAULETTE.

PAULETTE. — Il est assommant, ce Gaillac, il croit que c'est arrivé! (*Elle commence à passer son costume.*) Voyons, où est mon maillot? Je l'avais mis là... Il n'y est plus... J'ai renvoyé ma femme de chambre, elle

m'agace... Ah! mais... on a tripoté mes petites affaires!... Je ne retrouve rien... ça doit être Gaillac!... Il sera venu... sous prétexte de vérifier les accessoires... A force d'être obligeant, il finit par être encombrant, Gaillac!... M. d'Alaly s'offre moins... et, quand on en a besoin, on le trouve malgré ça sous la main. — On se moque de nous, dans la salle... cet acte a été atroce!... Quand j'étais en scène, je m'apercevais très bien de l'impression... Là! me voilà prête!... mais ma cuirasse me gêne...

(*On gratte doucement à la porte.*)

PAULETTE. — Qui est là?...

M. D'ALALY. — C'est moi...

PAULETTE. — Ah! vous pouvez entrer!... je suis habillée!

M. D'ALALY, *entrant.* — Tant pis!

PAULETTE. — Où est mon casque?...

M. D'ALALY, *la regardant.* — Je ne sais

pas... Tiens! Ce n'est pas vous qui êtes Vénus?...

PAULETTE. — Mais non, c'est madame d'Houbly...

M. D'ALALY. — Oh!... C'est une drôle d'idée que vous avez eue là? Pourquoi?...

PAULETTE, *riant.* — Précisément pour que tout le monde fasse la réflexion que vous faites!...

M. D'ALALY. — Fichtre! Vous avez conscience de votre valeur, vous!... les autres aussi, d'ailleurs!...

PAULETTE. — Allons, laissez-moi passer, on commence! (*Elle ouvre la porte pour sortir et se trouve nez à nez avec Montespan, qui la guettait du dehors.*) Ah!... c'est vous!... Eh bien, vous amusez-vous?...

MONTESPAN. — Non!...

PAULETTE. — Qu'est-ce qu'il faut donc pour vous amuser?...

MONTESPAN, *bas.* — Oh! si vous vouliez venir avec moi dans un petit coin... je vous promets bien que je ne m'ennuierais pas... (*Résolument.*) Ni vous non plus, peut-être...

PAULETTE, *riant et lui montrant M. d'Alaly.* — Eh bien! eh bien!...

(*Montespan s'esquive. Au même moment, Gaillac accourt en faisant les grands bras.*)

GAILLAC. — Pas encore prête! On n'attend plus que vous et d'Oronge!...

PAULETTE. — D'Oronge,... ça ne me regarde pas; mais c'est mon casque que je ne peux pas retrouver!...

GAILLAC. — Il doit être sur la table dans votre loge...

PAULETTE. — Mais pas du tout...

GAILLAC. — Je l'y ai posé moi-même, après avoir fait consolider la tête de hibou... Vous disiez qu'elle tremblait... elle ne tremblait pas du tout, mais enfin...

PAULETTE, *à part.* — Il est raisonneur, Gaillac!

MONTESPAN, *accourant ahuri.* — Je n'ai pas ma pomme, et on ne trouve plus le mouton!...

GAILLAC. — Comment cela?... je les ai moi-même enfermés ensemble...

PAULETTE. — Ah ça! tout se perd donc, ce soir?...

M. D'ALALY. — Est-ce le mouton qui a mangé la pomme, ou la pomme qui a mangé le mouton?... Mystère!...

PAULETTE. — Il faut les retrouver, et vite!...

GAILLAC. — Je cours...

M. D'ALALY. — Est-il complaisant, ce bon Gaillac!... C'est un ange! (*A part.*) Cours, va, tu seras malin si tu les retrouves!...

(*Gaillac revient les mains vides.*)

PAULETTE. — Je ne joue pas sans casque!

MONTESPAN. — Ni moi sans mouton et sans pomme!...

MADAME D'HOUBLY. — Alors, passons au tableau d'Amphitrite...

GAILLAC, *anéanti*. — Mais d'Oronge n'est pas là pour faire le dauphin!

PAULETTE. — Où est-il?

GAILLAC. — Je n'en sais rien, il n'est pas venu!...

PAULETTE, *stupéfaite*. — Pas du tout?...

M. D'ALALY, *narquois*. — Il est inutile de compter sur lui... il était malade après le dîner; il a été forcé d'aller se coucher!...

PAULETTE. — Eh bien, et le dauphin? Qui est-ce qui le remplacera?...

M. D'ALALY. — Permettez-moi, Madame, de vous donner un conseil?

PAULETTE, *impatientée*. — J'attends le conseil...

M. D'ALALY. — D'Oronge n'étant pas là,

ces messieurs du tableau ayant déjà tous leurs costumes et leurs rôles de tritons, on ne peut en aller chercher d'autres dans la salle, je ne vois absolument que Gaillac...

GAILLAC, *vexé, regardant la carcasse du dauphin.* — Mais non!... mais non!... Je serais incapable... je ne saurais pas marcher à quatre pattes... et dans cette carcasse...

PAULETTE, *gracieuse.* — Comment, vous refusez de me porter?...

GAILLAC. — Je ne refuse pas, mais...

PAULETTE, *le regardant avec intention.* — Je vous en prie ?...

M. D'ALALY. — Fais-toi prier... C'est très courtois!...

Bon gré, mal gré, on fait entrer Gaillac dans la carcasse béante; il y fait une horrible chaleur, qui augmente encore quand on l'amène sur la scène, près de la rampe. On

place Paulette sur le dos du dauphin; elle est bien plus lourde qu'on ne le croirait; Gaillac éprouve néanmoins une sensation délicieuse, mais de courte durée; le tableau est bissé, et il suffoque. Lorsqu'il sort du dauphin, il est défrisé; ses cheveux, un peu rares, plaquent, montrant çà et là les places vides; les favoris se sont allongés, les moustaches pleurent. Il est en nage. Son teint est légèrement blême, ses lèvres blanches et ses yeux rouges.

PAULETTE *le considérant avec stupéfaction.* — Comment, c'est ça, Gaillac!...

GAILLAC, *à Paulette.* — Eh bien, êtes-vous contente? Était-ce réussi?

PAULETTE. — C'était réussi ce matin et manqué ce soir, mon ami, il aurait fallu le contraire!...

GAILLAC, *à demi-voix à Paulette.* — Me direz-vous enfin le mot que j'attends?..

PAULETTE, *très raide.* — Je ne sais pas quel est le mot que vous attendez, mais je n'en ai qu'un seul à vous dire...

GAILLAC, *souriant.* — Et c'est ?...

PAULETTE, *sèchement.* — Bonsoir !...

(*Elle lui tourne le dos et rentre dans sa loge.*)

GAILLAC, *navré.* — Elle est injuste !... elle est positivement injuste!...

PAULETTE, *rentrant dans sa loge et ôtant son costume d'Amphitrite.* — Ah ça !... qu'est-ce qu'il s'imaginait donc, Gaillac?... que j'allais tomber dans ses bras pour le remercier d'avoir organisé de travers les tableaux vivants!... Quel peut bien être le mot qu'il attend?... Il m'a écrit hier, c'est vrai, une lettre très éloquente, et je ne compte plus ses déclarations... orales!... Mais de là à *attendre* quelque chose!... (*On frappe.*)

PAULETTE. — Qui est là?...

LA FEMME DE CHAMBRE. — Moi, madame la marquise...

(*Paulette va à la porte et ouvre le verrou.*)

LA FEMME DE CHAMBRE, *entrant.* — Je viens habiller madame la marquise...

PAULETTE, *énervée.* — Je vous sonnerai tout à l'heure... quand je mettrai ma robe... Allez voir si ces dames n'ont besoin de rien. (*La femme de chambre sort.*) Ça m'agace, d'avoir là quelqu'un... J'ai mal aux nerfs... je ne sais pas ce que j'ai!... (*Elle passe un peignoir de batiste transparente et commence à se coiffer debout devant la psyché. La porte, qui n'est pas refermée au verrou, s'ouvre brusquement; Paulette se retourne et se trouve nez à nez avec Montespan.*)

PAULETTE, *saisie.* — Ah bien!... Vous ne vous gênez pas, vous!... Qu'est-ce que vous voulez?...

MONTESPAN, *très ému.* — Je veux vous voir!... vous dire que je vous aime!...

PAULETTE, *à part.* — Le mieux est encore de prendre bien la chose... si je peux... (*Haut.*) Vous me l'avez déjà dit...

MONTESPAN. — Je veux vous le répéter encore... je souffre trop... vous me rendez trop malheureux!...

PAULETTE, *agressive.* — Alors, vous m'adorez?...

MONTESPAN, *convaincu.* — Je vous adore...

PAULETTE, *même jeu.* — Et, si je vous comprends bien, vous voulez m'épouser?

MONTESPAN, *ahuri.* — Moi... je... mais...

PAULETTE. — Non?... Alors, qu'est-ce que vous voulez?...

MONTESPAN. — Je... j'espérais...

PAULETTE, *en colère et se contenant de son mieux.* — Faites-moi le plaisir de sortir d'ici tout de suite, n'est-ce pas?...

MONTESPAN. — Mais... on peut me voir sortir, et...

PAULETTE, *les dents serrées, la voix rauque.* — On vous a bien vu entrer!... Allons, vite!... je ne suis pas d'humeur à plaisanter, je vous assure...

MONTESPAN, *sortant.* — J'obéis, Madame, mais vous avez tort de repousser une affection aussi sincère...

PAULETTE, *rageusement.* — Une affection sincère, ça!... Les voilà, les affections sincères!... Vous êtes jolie, libre... je passerais bien un bon moment avec vous!... Sous prétexte qu'une femme est divorcée, on la considère comme un objet à la portée de tout le monde!... et tous les désœuvrés la poursuivent de leur faux amour, qu'ils appellent une affection sincère!... (*Réfléchissant.*) Je sais bien que, quand j'étais mariée, c'était exactement la même chose; les... amateurs

n'étaient pas là non plus pour le bon motif, naturellement !... Oui... mais ils se gênaient davantage... et puis, j'avais un défenseur... je pouvais tout dire à mon mari !... (*Pensive.*) Mon mari !... Certes, il est mieux que ces imbéciles !... J'ai été une sotte !... enfin !... il n'est plus temps de rien regretter !... mais j'aime mieux ne pas le voir aussi souvent, mon mari !... je le lui dirai gentiment... sans qu'il se doute pourquoi... C'est ça qui serait ridicule !... Paulette amoureuse de son ancien mari, qui, lui, ne songe plus à elle et flirte avec toutes les femmes !... J'avais peut-être le bonheur sous la main... j'ai passé à côté !... (*Elle met une robe de gaze blanche, toute simple et ronde.*) C'est joli, cette gaze de Brousse !... on a l'air d'être dans un nuage !... (*Elle traverse la bibliothèque et rentre dans le grand salon.*) Allons !... je vais dire aux musiciens de

commencer le cotillon... (*Apercevant M. d'Alaly.*) Comment!... il n'est pas parti!... à trois heures du matin!... lui! qui autrefois commençait à me faire des signes pour m'emmener à une heure!... Ah!... il cause avec maman et madame d'Houbly!... Je l'ai en horreur, cette femme-là!... Ah çà?... qu'est-ce que j'ai donc?... Il me semble que je vais pleurer sans pouvoir m'en empêcher!... et tout ça, parce que Gaillac et Montespan... c'est trop bête!!!... (*Elle va parler aux musiciens et se dirige vers le petit salon, où sont préparés les accessoires du cotillon.*)

M. D'ALALY, *la suivant.* — Eh bien, êtes-vous satisfaite de votre soirée?... (*Il la regarde.*) Tiens, tiens, tiens!... qu'est-ce que vous avez?...

PAULETTE, *nerveuse.* — Rien...

M. D'ALALY. — Je n'insiste pas... pourtant,

il vaut mieux raconter ses petits chagrins à un ami, ça soulage!...

PAULETTE. — Alors, vous êtes un ami?... un vrai?...

M. D'ALALY. — Un très vrai!

PAULETTE. — Eh bien, je vous dirai peut-être ça, mais un autre jour... pas ce soir...

M. D'ALALY. — Voulez-vous que je vienne vous voir demain,... à cinq heures?...

PAULETTE. — J'aurai du monde...

M. D'ALALY. — Ou le soir,... vers dix heures?...

PAULETTE. — Il y aura encore du monde! il y en a toujours!...

M. D'ALALY, *riant*. — Je ne peux pourtant pas vous offrir de venir prendre une tasse de thé avec moi?...

PAULETTE, *riant*. — Pourquoi pas?... (*Réfléchissant*.) Non... impossible!... les

domestiques me connaissent!... et puis, votre mère...

M. D'ALALY. — Je vous ouvrirais moi-même... par le jardin...

PAULETTE. — Oh! que ce serait amusant!...

M. D'ALALY. — Alors, c'est dit?

PAULETTE, *hésitante*. — Peut-être?...

XIII

LA FAUTE DE PAULETTE

RUE SAINT-DOMINIQUE

DIX HEURES DU SOIR. IL NEIGE

PAULETTE, enveloppée d'une grande pelisse sombre, descend d'un fiacre qu'elle renvoie et marche jusqu'à la petite porte du jardin de l'hôtel d'Alaly. Aussitôt la porte s'ouvre doucement.

PAULETTE, *bas.* — C'est vous?...

M. D'ALALY, *lui tendant la main et l'attirant à l'intérieur du jardin.* — Oui, c'est moi!... vous êtes trempée!... venez vite...

PAULETTE. — Non... pas trop trempée... (*Regardant avec inquiétude les massifs qui ont l'air d'énormes boules de neige.*) — Dites-donc?... Votre mère ne va pas sortir de là-dedans, au moins?...

M. D'ALALY. — Ma mère est chez elle... elle reçoit ce soir...

PAULETTE. — Tiens! c'est vrai... c'est vendredi!... mais alors...

M. D'ALALY. — Soyez tranquille, je vais vous faire entrer par la petite porte de mon appartement... ça ne vous choque pas?...

PAULETTE, *riant.* — L'escalier de service... pas du tout!... (*Inquiète.*) C'est mal, ce que je fais là!...

M. D'ALALY. — Prenez garde, donnez-

moi la main.. il y a ici un véritable monceau de neige...

PAULETTE, *lui prenant la main.* — Oh!... que c'est amusant!... (*Elle trébuche.*) Mon Dieu!... il me semble que j'en ai jusqu'aux genoux!...

M. D'ALALY, *l'enlevant dans ses bras.* — Je vais vous porter... ça vaudra mieux!...

Il l'emporte et la dépose à l'entrée d'un petit escalier tout orné de vieilles tapisseries, d'armes, de gravures... etc., etc., et éclairé par une lampe posée sur une table.

M. D'ALALY, *prenant la lampe.* — Je passe devant vous, pour vous éclairer!... (*Il monte.*)

PAULETTE, *le suivant, à part.* — Il m'a portée comme un bébé!... et sans me serrer, sans me faire mal!... Il est très fort!... Cet imbécile de Gaillac soufflait comme un

phoque pour m'avoir portée l'autre jour sur son dos!...

M. D'ALALY, *s'arrêtant et ouvrant une petite porte.* — Vous me pardonnez de vous recevoir dans ma chambre?...

Il s'efface et fait passer Paulette. La chambre est éclairée par plusieurs lampes voilées d'abat-jour de dentelle et par un grand feu rose. Devant le feu, une pile de coussins; à droite et à gauche de la cheminée, deux grands divans bas et moelleux. Au fond de la pièce, une petite table, sur laquelle le thé est préparé.

PAULETTE, *examinant la chambre.* — Ah!... vous avez fait des changements à votre chambre?...

M. D'ALALY. — C'était la seule pièce de l'hôtel qui n'était pas arrangée...

PAULETTE, *à part.* — Ce pauvre garçon!

c'est pourtant vrai!... on l'avait oubliée, sa chambre!...

M. D'ALALY, *lui enlevant sa pelisse.* — Oh!.. la jolie toilette blanche!... C'est bien gentil de vous être habillée pour moi!...

PAULETTE. — Dame!... (*Elle s'approche du feu et présente ses pieds à la flamme.*)

M. D'ALALY, *prenant un des pieds dans sa main.* — Vous ne pouvez rester ainsi avec les pieds mouillés!... il faut vous déchausser!... (*Il défait un des souliers.*)

PAULETTE. — Mais non... voyons!... ils vont sécher!... et puis, je ne vais pas m'éterniser ici, et, dès que nous aurons causé... puisqu'il paraît que nous devons causer?...

M. D'ALALY. — Soignez-vous d'abord, nous causerons après!...

Il fait asseoir Paulette sur le divan, s'asseoit à ses pieds sur la pile de coussins, la

déchausse rapidement et lui caresse les pieds pour les réchauffer.

PAULETTE. — Laissez !... vous me chatouillez !... (*Elle rit.*)

M. D'ALALY, *tenant les deux pieds de Paulette dans ses mains.* — A présent, je vous écoute?...

PAULETTE. — Mais... si on venait?...

M. D'ALALY. — Personne ne viendra... d'abord, j'ai tout fermé; ensuite, on me croit couché... J'ai fait prévenir ma mère que j'étais fatigué et que je ne descendrais pas ce soir...

PAULETTE, *riant.* — Quelle privation !... toujours aussi amusantes, les réceptions de votre mère?...

M. D'ALALY, *riant aussi.* — Toujours !...

PAULETTE. — Sait-elle que vous êtes venu chez moi, hier soir?...

M. D'ALALY. — Pas encore... je ne le lui ai pas dit...

PAULETTE. — Je le pense !...

M. D'ALALY. — Mais elle a su que, l'autre jour, aux Français, j'étais dans votre loge...

PAULETTE, *compatissante.* — Et vous avez été grondé, hein ?...

M. D'ALALY, *éludant la question.* — Il ne s'agit pas de moi, mais de vous et de ce gros chagrin d'hier soir ?... (*Il continue à caresser les pieds de Paulette.*)... Avez-vous chaud?

PAULETTE, *cherchant à retirer ses pieds.* — Oui... merci !... (*A part.*) Je ne sais ce que j'ai... je me sens toute drôle !...

M. D'ALALY. — Nous disons donc que la soirée d'hier...

PAULETTE. — Stupide ! la soirée d'hier !...

M. D'ALALY, *surpris.* — Stupide ?... Comment ça ?... La représentation a marché... et vous étiez jolie !... oh ! mais jolie !!!

PAULETTE. — Oui... Eh bien, vous ne savez pas?... je commence à en avoir assez, moi, d'être si jolie que ça!...

M. D'ALALY. — Ah bah!... et depuis quand?...

PAULETTE. — Depuis... depuis que je n'ai plus personne pour me protéger et que tout le monde me manque de respect!...

M. D'ALALY. — Ah!... on vous manque de respect?...

PAULETTE, *avec conviction.* — Tout le temps!...

M. D'ALALY. — Est-ce que ce n'était pas déjà un peu comme ça,... de mon temps?...

PAULETTE. — Oui... un peu... mais pas à ce point!... Et puis, de votre temps, ça m'était égal!...

M. D'ALALY, *riant.* — Merci!... (*Sérieux.*) Eh bien, ça ne m'était pas égal, à moi!... je

vous en réponds !... Ce que que j'ai souffert pendant ces trois ans est inimaginable !... La jalousie, voyez-vous, Paulette... (*S'arrêtant.*) Pardon...

PAULETTE. — Pardon de quoi?...

M. D'ALALY. — L'habitude de vous appeler Paulette autrefois,... je...

PAULETTE. — Au contraire, appelez-moi Paulette, allez !... ça me fait plaisir !... Qu'est-ce que vous disiez?...

M. D'ALALY. - Je disais que la jalousie est la plus atroce de toutes les souffrances ! Vous ne pouvez pas me comprendre, mais si vous connaissiez ce supplice...

PAULETTE, *à elle-même.* — Je commence !

M. D'ALALY, *vivement.* — Vous dites?...

PAULETTE. — Rien...

M. D'ALALY. — Si, vous avez dit : « Je commence. » (*Inquiet.*) Alors, vous aimez quelqu'un?...

PAULETTE, *ennuyée.* — Moi ?... non... pas du tout !...

M. D'ALALY. — Enfin, vous pouvez bien me l'avouer, à moi ?... à moi, qui ne vous suis plus rien ?...

PAULETTE. — . . . . . .

M. D'ALALY — Depuis que nous sommes séparés,... on a dû vous... aimer ?...

PAULETTE. — Oh ! oui,... on m'aimait déjà avant, ainsi !...

M. D'ALALY. — Mais vous a-t-on aimée... (*Anxieux.*)... tout à fait ?...

PAULETTE. — Ça... ça ne regarde que moi !...(*A part.*) Pourquoi reste-t-il là... sur ce coussin ?... ça me gêne... (*Haut.*) Ne restez pas aussi près de moi !... Allez vous asseoir !...

M. D'ALALY, *sans bouger.* — Qu'est-ce que vous avez ?... Vous êtes nerveuse, agitée... avouez-le ?...

PAULETTE. — Eh bien ! oui, là !... Allez vous-en !...

M. D'ALALY, *se reculant un peu.* — J'obéis !... mais soyez gentille, racontez-moi vos petites aventures ?...

PAULETTE. — Mes « mésaventures », c'est-à-dire ?... Eh ! que voulez-vous ?... je suis folle, capricieuse, fantasque, et, par-dessus tout rêveuse...

M. D'ALALY, *stupéfait.* — Rêveuse ?... vous ?...

PAULETTE. — Chercheuse, si vous préférez un autre mot... Oui... je m'imagine toujours que ce que j'ignore doit être très supérieur à ce que je sais ;... que ce que je connais est ennuyeux et ce que je ne connais pas amusant... que les choses défendues sont d'adorables choses, puisque, pour les faire, on risque toutes les autres...

M. D'ALALY, *toujours inquiet, mais prenant*

un air indifférent. — Eh bien, est-ce qu'elles n'ont pas effectivement un peu de bon, les choses... défendues?...

PAULETTE. — Elles sont défendues, c'est leur seul mérite!... ainsi, tenez,... voulez-vous que je sois franche?...

M. D'ALALY. — Je vous en prie...

PAULETTE. — Eh bien,... c'est affreux ce que je vais vous dire!... ça va vous faire bondir...

M. D'ALALY. — Oh! que non!...

PAULETTE. — Oh! que si!... depuis que je suis séparée de vous... depuis que, grâce à ce divorce,— que j'ai voulu,— vous êtes précisément le seul homme auquel il me soit formellement interdit de songer...

M. D'ALALY. — Eh bien?...

PAULETTE, *éclatant.* — Eh bien, il y a des instants où je crois que je vous aime, là!...

M. D'ALALY, *abruti.* — Vous m'aimez,

vous?... (*Il se laisse glisser à genoux devant Paulette.*)

PAULETTE, *très émue, reculant vivement.* — Ne me touchez pas... je vous défends de me toucher! dans ce moment-ci, surtout!...

M. D'ALALY, *restant immobile.* — Vous voyez... je ne bouge pas!... (*Joyeusement.*) Je suis fou de bonheur!... Vous m'aimez!...

PAULETTE. — Ça vous fait une belle jambe!... et à moi aussi!...

M. D'ALALY, *interloqué.* — Mais...

PAULETTE. — Oui... autrefois vous étiez malheureux tout seul!... à présent, je serai malheureuse aussi!...

M. D'ALALY. — Malheureuse?... mais pourquoi?...

PAULETTE. — Comment? pourquoi?... parce que je veux... ou plutôt je ne veux pas... Enfin, vous comprenez ce que je veux dire?...

M. D'ALALY. — Mais pas du tout!... je ne vois pas ce qui nous empêcherait d'être heureux?...

PAULETTE. — Ah bien!... vous avez la manche large,... quand il s'agit de vous!

M. D'ALALY. — Heureux... légitimement...

PAULETTE, *étonnée*. — Légitimement?...

M. D'ALALY. — Dame! en nous remariant... Oh! je sais bien que c'est un peu ridicule, mais enfin!...

PAULETTE. — Nous remarier?... Ah ça!... vous devenez fou!...

M. D'ALALY. — Je n'ai jamais été plus raisonnable!...

PAULETTE. — Nous remarier?... Alors, on aurait rassemblé des avoués, des avocats, des témoins, des juges, un président — et quel président, Seigneur! — pour nous séparer... et ça pour que, le jour où le cœur

nous en dirait... nous déclarions que c'est comme avant?... Allons donc!...

M. D'ALALY. — Je vous assure, ma chère enfant, que...

PAULETTE, *riant*. — Oui, vous voulez me faire croire ça, parce que vous me voyez énervée... et que... et puis après... enfin, je me comprends!...

M. D'ALALY. — Mais quand je vous affirme! Voulez-vous que je vous montre la loi?...

PAULETTE. — La loi? vous l'avez, la loi?...

M. D'ALALY. — Vous allez voir!... (*Il ouvre une bibliothèque et bouscule fiévreusement les livres. Paulette le regarde faire.*)

PAULETTE. — C'est sur le divorce, tous ces bouquins-là?...

M. D'ALALY. — Presque tous, oui. Ah!... je l'ai étudié, allez, le divorce!...

PAULETTE, *examinant les livres*. — BOTTON et LEBON, *Code annoté du divorce, avec*

une préface et un discours de Naquet.) Je l'ai aussi, ce livre !.. (*Elle en prend un autre.*) Celui-ci aussi ! tiens ! nous avons les mêmes !...

M. D'ALALY, *qui a enfin trouvé ce qu'il cherchait.* — Tenez !... « ART. 295. Les époux divorcés... »

PAULETTE, *lui enlevant le livre.* — Voyons?... voyons?... si c'est vraiment imprimé... (*Le lui rendant.*) Ma foi, oui !...

M. D'ALALY, *reprenant.* — « Les époux » divorcés ne pourront plus se réunir, si l'un » ou l'autre a, postérieurement au divorce, » contracté un nouveau mariage suivi d'un se- » cond divorce. » Ce n'est pas là notre cas, n'est-ce pas?...

PAULETTE, *suivant au-dessus de l'épaule de M. d'Alaly.* — Non !...

M. D'ALALY, *continuant.* — « Au cas de » réunion des époux, une nouvelle célébration » du mariage sera nécessaire. »

PAULETTE, *stupéfaite.* — Comment! c'est pas une farce?...

M. D'ALALY, *continuant.* — « Les époux » ne pourront adopter un régime matrimonial » autre que celui qui réglait originairement » leur union.

» Après la réunion des époux, il ne sera » reçu de leur part aucune nouvelle demande » de divorce, pour quelque cause que ce soit, » autre que celle d'une condamnation à une » peine afflictive et infamante, prononcée » contre l'un d'eux depuis leur réunion. »

PAULETTE, *pensive.* — Alors, nous pourrions nous remarier... si nous voulions?...

M. D'ALALY, *radieux.* — Parfaitement, et, cette fois, pour toujours!...

PAULETTE. — Nous aurions l'air joliment bête à la mairie et à l'église?...

M. D'ALALY. — Nous irons à la mairie seulement...

PAULETTE. — Du tout!... si je me remariais, je voudrais aller à l'église aussi, moi!...

M. D'ALALY. —Mais, puisque l'Église n'accepte pas le divorce!... pour elle, nous sommes toujours mariés...

PAULETTE. — Ah oui! c'est vrai!...

M. D'ALALY, *la prenant dans ses bras.* — Ma Paulette chérie!...

PAULTETE, *se dégageant.* — Ah! mais!... il n'y a encore rien de fait!... (*Elle rit.*)

M. D'ALALY, *navré.* — Voyez-vous... j'ai eu tort... je n'aurais pas dû vous lire ça...

PAULETTE. — Parce que?...

M. D'ALALY. — Parce que, tout à l'heure, avant ça... j'avais le prestige...

PAULETTE. — Le prestige? quel prestige?

M. D'ALALY. — Le prestige de... la chose défendue... tandis que maintenant...

PAULETTE. — Eh bien, c'est un peu vrai, ça!... Il me semble que je vous aime moins...

beaucoup moins... (*M. d'Alaly l'attire à lui, elle frissonne.*) Si pourtant... tout de même!... (*Le repoussant violemment.*) Et madame d'Houbly?... qu'est-ce que vous en dites, de madame d'Houbly?...

M. D'ALALY, *ahuri.* — De madame d'Houbly?...

PAULETTE. — Oui, de madame d'Houbly! Madame d'Houbly dont vous êtes l'amant... (*Rageuse.*) Madame d'Houbly, que vous affichez tant que vous pouvez?...

M. D'ALALY, *stupéfait.* — Moi!!!

PAULETTE. — Vous voyez bien... vous n'avez même pas l'audace de vous défendre!.. (*Le saisissant brusquement par le bras et le secouant.*) Mais dites-moi donc que ça n'est pas vrai?... dites-le-moi vite!... Mon Dieu! mon Dieu!... (*Elle se jette au cou de M. D'Alaly et fourre son nez dans sa barbe en sanglotant nerveusement.*)

M. D'ALALY, *atterré de tant de bonheur.* — Mais elle n'existe pas, madame d'Houbly,... tu es folle!... absolument folle!...

PAULETTE. — Et vous m'aimez?...

M. D'ALALY, *l'enlevant dans ses bras.* — Si je t'aime?...

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

PAULETTE, *riant.* — Dis donc?... si ta mère nous voyait!!!

FIN

TABLE

		Pages
I.	— Prologue	1
II.	— Comment on fait son droit	34
III.	— Les Hostilités commencent	70
IV.	— Sévices	99
V.	— Chez l'avocat	134
VI.	— Article 239	166
VII.	— L'enquête	180
VIII.	— Tels meubles, tels juges	237
IX.	— Comment on rend la justice	266
X.	— Rencontres	301
XI.	— Les Candidats	315
XII.	— A qui la pomme?	351
XIII	— La Faute de Paulette	392

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY

92457

DU MÊME AUTEUR

Format gr. in-18.

PETIT BOB, 61e édition	1	volume
LA VERTU DE LA BARONNE, 18e édition	1	—
CE QUE FEMME VEUT...? 18e édition	1	—
AUTOUR DU MARIAGE, 116e édition	1	—
LE MONDE A COTÉ, 22e édition	1	—
UN HOMME DÉLICAT, 22e édition	1	—
PLUME ET POIL, 17e édition	1	—
SANS VOILES, 19e édition	1	—
ELLES ET LUI, 20e édition	1	—
LE PLUS HEUREUX DE TOUS, 14e édition	1	—
SAC A PAPIER, 13e édition	1	—
AUTOUR DU DIVORCE, 51e édition	1	—
JOIES CONJUGALES, 23e édition	1	—
POUR NE PAS L'ÊTRE! 19e édition	1	—
LES « SÉDUCTEURS »! 17e édition	1	—
PAUVRES P'TITES FEMMES!!! 18e édition	1	—
MADEMOISELLE LOULOU, 19e édition	1	—
PETIT BLEU, 20e édition	1	—
OHÉ! LES PSYCHOLOGUES!... 13e édition	1	—
MADEMOISELLE ÈVE, 17e édition	1	—
Ô PROVINCE! 14e édition	1	—
L'ÉDUCATION D'UN PRINCE, 11e édition	1	—
C'EST NOUS QUI SONT L'HISTOIRE!! 14e édition	1	—
OHÉ! LA GRANDE VIE!!! 12e édition	1	—
UN RATÉ, 15e édition	1	—
UNE PASSIONNETTE, 20e édition	1	—
MONSIEUR FRED, 18e édition	1	—
CES BONS DOCTEURS! 23e édition	1	—
MARIAGE CIVIL, 13e édition	1	—
MONSIEUR LE DUC, 16e édition	1	—
TANTE JOUJOU, 20e édition	1	—
PAS JALOUSE! 23e édition	1	—
MADAME LA DUCHESSE, 18e édition	1	—
LE 13e, 18e édition	1	—
LE MARIAGE DE CHIFFON, 75 édition	1	—
PROFESSIONAL-LOVER, 19e édition	1	—
LEURS AMES, 26e édition	1	—
LE CŒUR D'ARIANE, 20e édition	1	—
CES BONS NORMANDS!... 20e édition	1	—
LE BONHEUR DE GINETTE, 27e édition	1	—
BIJOU, 83e édition	1	—
EUX ET ELLE, 24e édition	1	—
JOIES D'AMOUR, 27e édition	1	—
LA FÉE SURPRISE, 24e édition	1	—
SPORTMANOMANIE, 15e édition	1	—
MIQUETTE, 24e édition	1	—
LUNE DE MIEL, 27e édition	1	—
MONSIEUR DE FOLLEUIL, 22e édition	1	—
TROP DE CHIC! 20e édition	1	—

LES CHASSEURS, illustrations de Crafty	1	—
PETIT BLEU, illustrations de Marold	1	—

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

a39003 002115359b

CE PQ 2347
.M6A88 1886
COO MARTEL DE JA AUTOUR DU DI
ACC# 1225036